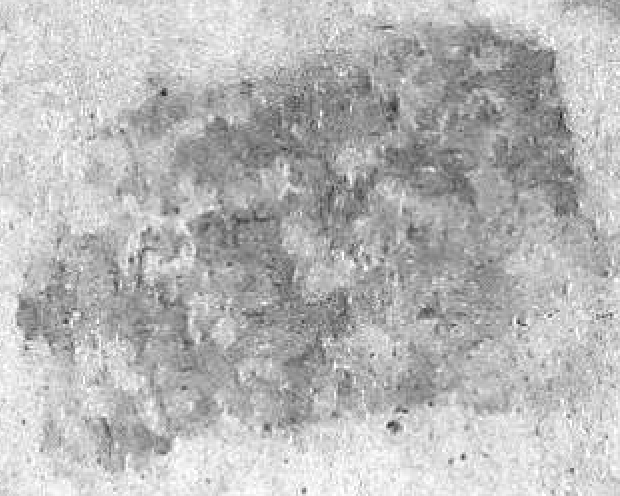



ACCADEMIA DI MEDICINA
DI
TORINO

[illegible]

[illegible]

TRAITÉ CHIMIQUE

DE LA VERITABLE CONNOISSANCE DES FIEVRES CONTINUES, POURPRÉES, ET PESTILENTES,

Et des moyens de les guerir & de s'en preserver, tant par les acides que par les sudorifiques,

Conformement à la Doctrine Practique d'Hyppocrate & de Gallien.

Et selon les principes & les mouvemens les plus cachés de la nature, qui passent incessamment de la generation à la crudité, de la crudité à la maturité, & de la maturité à la pourriture.

Avec quantité de comparaisons, qui sont de l'experience & de la verité la plus sensible.

Par Me. JAQUES MOREAU Docteur en Medecine à Châlon sur Saône.

Ipse revelat profunda & abscondita & in tenebris constituta & lumen cum eo est. Daniel. cap. 2.

A DIJON,
Par JEAN RESSAYRE Imprimeur & Libraire, vis à vis les RR. Peres Jesuîtes 1683.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



A MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR BRULART CHEVALIER, MARQUIS DE LA BORDE,

Baron de Sombernon, de Couches, & de Malain; Seigneur de Mussey la Fosse, Travoisy, Savigny, Sainte Marie sur Ousche, Chamesson & autres lieux; Conseiller ordinaire du Roy en ses Conseils, & Premier President au Parlement de Bourgogne.



ONSEIGNEUR,

Comme j'ay déja eu l'honneur de ressentir l'effet de vôtre pro-

tection, lors que vous avés bien voulu terminer une guerre naissante que l'interêt & la jalousie, plûtôt que l'amour de la verité, avoient élevée contre moy, & contre ma maniere de faire la Medecine, avec les principes de la Chymie, qui est la veritable Physique: J'ay crû que vôtre Grandeur n'aura pas des-agreable le profond respect avec lequel je luy offre ce petit Traité des Fiévres continuës, pourprées, & pestilentes, *comme un témoignage eternel de mon devoir, & de ma reconnoissance; parce que c'est un Ouvrage tres-utile, où la raison & l'experience justifieront infailliblement la verité de cette Doctrine; & feront voir à découvert les mouvemens*

les plus cachés de la nature au ſujet de cette matiere, pourveu qu'il ſoit ſoûtenu d'un appuy auſſi grand que le vôtre, & qu'il paroiſſe ſous l'autorité de vôtre Nom, dont le merite eſt auſſi celebre par la vertu, qu'il eſt fameux par la Nobleſſe de vos illuſtres Ayeuls qui ont poſſedé les plus importantes Charges de l'Etat; & Vous ont laiſſé avec le ſang tout l'avantage de leurs actions les plus heroïques, pour les réünir en vôtre Perſonne, où nous les avons vû renaître avec éclat toutes les fois qu'il a fallu conſerver le bien public; & où elles ont paru ſi autentiquement qu'elles Vous immortaliſeront dans la memoire de toute la poſterité, qui Vous conſiderera toûjours comme l'appuy

de la Province, l'honneur de la Justice, le Pere & le Protecteur de la Patrie. Toutes ses eminentes qualités, MONSEIGNEUR, *qui Vous ont élevé au plus haut degré de la gloire, ne demandent plus à present de Vous, pour accomplir la felicité commune, que d'être le protecteur des verités de cette Medecine, qui donne des connoissances certaines de ces sortes de Fiévres, & des remedes assurés pour les guerir avec methode; afin que Vous soyés le reparateur de la santé du corps humain lors qu'il en sera affligé, comme Vous l'avés été de celle du corps politique par les beaux Reglemens que Vous avés fait dans le Palais; & par les oracles de verité que Vous prononcés*

dans vos Arrests, où la Justice est si saine & si entiere, qu'il attirent la veneration de tous ceux qui les entendent. C'est sur cette confiance, MONSEIGNEUR, *que j'espere de vôtre Grandeur qu'elle recevra favorablement cette Doctrine, & que l'approbation d'une personne aussi éclairée que Vous l'étes, luy donnera tout l'éclat necessaire pour la faire triompher de l'envie de ses Contradicteurs; & pour aveugler ces oyseaux de tenebres & de mauvais presage, qui ne peuvent souffrir la lumiere d'une verité si claire, si sensible & si necessaire au public, pour se preserver, & pour se guerir des Fiévres continuës, & des Fiévres pourprées qui sont si frequentes dans plusieurs*

endroits de cette Province, & particulierement dans la Ville capitale, qui est honorée de vôtre sejour & de vôtre protection, afin que l'utilité qu'il en recevra ne soit qu'un effet de vôtre generosité, qui m'aura permis de faire imprimer ce petit Ouvrage sous vos favorables auspices, aprés l'avoir receu comme un témoignage de la profonde soûmission, avec laquelle je suis,

MONSEIGNEUR,

De vôtre Grandeur,

Le tres-humble & tres-obeïssant serviteur,
MOREAU.

EXTRAIT DE L'APROBATION de la Faculté de Medecine, donnée dans la Celebre Université de Paris.

OUÏ le rapport de Messieurs les Examinateurs, Commis par la Faculté à la lecture des Livres de Medecine & de Chirurgie, touchant un *Traité Chimique de la veritable connoissance des Fiévres continuës, Pourprées, & pestilentes, & conformément à la Doctrine Practique d'Hippocrate & de Galien*; composé par Me. Jacques Moreau, Docteur en Medecine à Châlon sur Saône. LA FACULTE' consent qu'il soit imprimé, *comme tres-digne d'être mis au jour, & tres-utile au Public.* DONNE' à Paris le 20. Juin mil six cents quatre-vingt-deux.

Signé, LIENARD Doyen.

LEu aussi par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, & approuvé de Monsieur Petit, Medecin de Monseigneur le Dauphin, suivant son approbation, donnée à Versailles le 4. Janvier mil six cents quatre-vingt-trois, & signée sur l'Original, PETIT Docteur en Medecine, & premier Medecin de Monseigneur le Dauphin.



EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos Amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Baillifs, Senéchaux, Prevosts, Juges, leurs Lieutenans & tous autres nos Justiciers, & Officiers qu'il appartiendra ; SALUT. Nôtre cher & bien amé, *Me. Jaques Moreau Docteur en Medecine demeurant à Châlon* sur Saône, Nous a fait remontrer qu'il a composé un Livre, intitulé *Traité Chimique de la veritable connoissance des Fiévres continuës, pourprées & pestilentes, & des moyens de les guerir & de s'en preserver, tant par les acides que par les sudorifiques*, lequel il desiroit faire imprimer ; & il Nous a tres-humblement fait supplier de luy accorder nos Lettres sur ce necessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous luy avons permis & accordé, permettons & accordons par ces presentes, de faire imprimer ledit Livre par tel Imprimeur ou Libraire

qu'il voudra chosir, en tels volumes, marges & caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps de six années consecutives, à commencer du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois; iceluy faire vendre, debiter, & distribuer par tout nôtre Royaume. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter ledit Livre, sous quel pretexte que ce soit, même d'impression étrangere ou autrement, sans le consentement de l'Exposant, ou de ses ayans cause, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, trois mille livres d'amande, payable sans dépost par chacun des contrevenans, applicable un tier à Nous, un tier à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tier à l'Exposant, & de tous dépens, dommages & interests, *à la charge d'en mettre deux Exemplaires en nôtre Biblioteque publique, un en celle du Cabinet des Livres de nôtre Château du Louvre, & un en celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier le Sieur le* TELLIER, *Chancelier de France, de faire imprimer ledit Livre en beau caractere & papier, conformément à nos Reglemens, & de faire registrer ces presentes es registres de la Communauté des Marchands Libraires de nôtre Ville de Paris*, à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons faire joüir & user l'Exposant, & ceux qui auront droit de luy, pleinement & pasiblement cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens au contraire. Voulons qu'en mettant au commencement, sur la fin dudit Livre, l'Extrait des presentes elles soient tenuës pour dûëment signifiées, & qu'aux copies d'icelles collationnées par un de nos amés & feaux Conseillers Secretaires, foy soit ajoû-

tée comme à l'Original. COMMANDONS au premier nôtre Huissier ou Sergent sur ce requis, faire pour l'execution des presentes, tous Actes necessaires, sans demander autre permission; CAR tel est nôtre plaisir. DONNE' à Versailles le 15. jour du mois de Janvier, l'an de Grace mil six cents quatre-vingt-trois, & de nôtre regne le quarantiéme. *Et plus bas*, Par le Roy en son Conseil. JUNQUIERES.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 22. Janvier 1683. suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653. & celuy du Conseil privé du Roy du 27. Février 1665. à la charge que ledit Livre sera debité par les mains d'un Libraire ou Imprimeur, suivant les Ordonnances & Reglemens. Signé ANGOT *Syndic.*

Et ledit Sieur MOREAU a cedé, & transporté son droit de Privilege, à JEAN RESSAYRE, Imprimeur & Libraire de la Ville de Dijon, pour en joüir conformément à iceluy, suivant l'accord fait ent'reux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 30. Mars 1683.

Les Exemplaires ont été fournis.

PREFACE



PREFACE AV LECTEVR.

COMME de toutes les Fiévres il n'y en a point de plus ſurprenantes, de plus dangereuſes, ny de plus inconnuës que celles qui ſont rapportées dans ce traité, veû même que la plus-part de ceux qui en ont écrit ne s'en expliquent que par des qualités occultes, cela m'a obligé de m'y appliquer avec beaucoup de contention, pour m'éclaircir autant que je pourray ſur une matiere d'une ſi grande importance, & pour être toûjours prêt dans les occaſions à ſecourir tous ceux qui ſe trouveront atteints de ces ſortes de maladies, qui ſont d'autant plus facheuſes qu'elles étonnent tres-ſouvent le Medecin, & qu'elles font mourir beaucoup

de gens avant qu'on les puisse connoître.

C'est dont cette consideration qui m'a poussé à presenter ce petit traité au public, comme le plus utile & le plus necessaire de tous ceux qui sont dans la Medecine; & parce que ces sortes de Fiévres ne peuvent naître dans un endroit qu'en même temps elles ne ravagent bien souvent des Provinces entieres: Je prie le Lecteur de se defaire des préventions qu'il pourroit avoir contre les cinq principes de la Chymie, qui sont les esprits, les soufres, les sels, l'eau, & la terre dont je me serts pour les expliquer & pour les traiter avec methode, puis qu'il n'y en a point d'autres par le moyen desquels on puisse plus raisonnablement executer ce dessein: Et de ne pas trouver étrange si je n'en ay pas fait un Chapitre separé pour les traiter chacun en particulier parce qu'ils

ſont tellement connus dans tous les Auteurs Chymiques qu'il n'y en a pas un ſeul qui n'en ait écrit à fond au commencement de ſon livre, qui eſt la raiſon pour laquelle j'ay crû qu'il ſeroit inutille d'en faire icy la repetition, & ce d'autant plus que je les explique aſſez dans tout le corps de ce livre, où l'on trouvera que j'en donne une ſuffiſante intelligence pour faire connoître les mouvemens les plus cachez de la nature au ſujet de la generation à la crudité, de la crudité à la maturité, & de la maturité à la pourriture ; qui ſont tous les differents degrez par où doivent paſſer tous les mixtes qui ſont dans le monde ; & qui ſont auſſi l'unique fondement ſur lequel j'établiray toute la connoiſſance de la veritable Medecine, & par conſequent de ces ſortes de Fiévres.

Que ſi l'on voyoit de frequents

ſuccez dans la Medecine qui n'expliquent les maladies & les remedes que par le chaud & par le froid, on auroit raiſon de s'y attacher & de s'y arrêter : Mais comme il eſt certain qu'une Doctrine ne peut pas ſe ſervir de deux ſortes de principes differents, & que d'ailleurs nous voyons tous les jours que les Medecins qui raiſonnent des maladies ſur ces premieres qualités ne laiſſent pas de ſe ſervir dans leur pratique de beaucoup de remedes Chymiques, qui ne peuvent point avoir d'autres principes que ceux de leur art, qui eſt la Chymie, il faut neceſſairement conclure, que leur Theorie étant differente de leur Pratique ils ne peuvent avoir ny l'une ny l'autre ; mais encore qu'ils ne ſçauroient dire que leur ſcience ſoit bonne, puis qu'ils ſont contraints pour guerir avec ſuccez les maladies qu'ils traitent de cher-

cher des remedes dans une Doctrine étrangere qui n'eſt pas établie ſur leurs principes.

Mais ce qui devroit obliger le Public à ne pas avoir tant de confiance à cette ſorte de Medecine, c'eſt qu'elle ne peut pas même expliquer les differents effets de quantité de ſes remedes qui ont les mêmes degrez des premieres ou des ſecondes qualités ; comme par exemple : pourquoy la Reubarbe eſt purgative, le bois de Gayac eſt ſudorifique, & cette plante qu'on appelle *virga aurea* eſt diuretique, parce que tous ces medicaments qui ont des vertus ſi contraires ne laiſſent pas d'être de même temperament puis qu'ils ſont chauds & ſecs au ſecond degré, ſuivant cette Doctrine, qui pour cette raiſon ne ſçauroit dire que ces premieres qualités puiſſent produire des effets ſi differents dans des ſujets où elles ſont tout à

fait ſemblables, & par conſequent qu'elle ne peut déja expliquer ces choſes ſuivant ſes principes, & qu'elle eſt obligée dans cette occaſion de recourir à des qualités occultes, & d'avoüer qu'elle n'en connoît pas la cauſe, ſuivant le propre terme dont elle ſe ſert: Et ainſi comme elle raiſonne de même maniere ſur les maladies, il eſt certain qu'elle ne les connoît pas mieux que les remedes, & qu'elle prend ordinairement l'effet pour la cauſe; car lors qu'elle dit que la Fiévre eſt cauſée d'une chaleur étrangere; il eſt vray dans le juſte raiſonnement, que l'on n'a pas la Fiévre parce qu'on a de la chaleur; mais au contraire qu'on a de la chaleur parce qu'on à la Fiévre, & par conſequent que la chaleur n'eſt qu'un effet de cette indiſpoſition & non pas la cauſe.

Cependant l'on n'entend preſque parler que de chaleur dans cette

Doctrine pour expliquer les causes de toutes les maladies, & pour cette raison l'on n'employe que des remedes rafraichissans pour les combattre, ce qui est pourtant un méconte assez evident puis qu'il devroit avoir autant de differentes alterations qu'il y a de qualités contraires dans cette Doctrine, & par consequent des remedes chauds aussi-bien que des froids, & des secs aussi-bien que des humides, afin que la Theorie fut conforme à la pratique. Neanmoins l'on ne voit pas que ces remedes soient en usage dans cette sorte de Medecine, puis qu'elle ne blâme les sudorifiques dans les Fiévres (quoy qu'ils soient necessaires pour purifier le sang) que parce qu'elle s'imagine qu'ils ont de la chaleur.

Mais si cela étoit vray que les premieres qualités fussent capables de causer les maladies, il s'ensuivroit que toutes celles qui proce-

dent de chaleur devroient être combattuës par des qualités froides, & qu'il faudroit necessairement s'abstenir de l'usage des meilleurs aliments qui abondent en principes actifs, & qui par consequent ont quantité de parties sulphurées, dont le mouvement pourroit causer de la chaleur; ce qui est pourtant contraire à la pratique de cette Doctrine, qui ne défent pas même dans les Fiévres l'usage des bons bouïllons de viande, qui ont quantité d'esprits sulphurés qu'ils ont tiré de la chair des animaux dont ils sont faits, & qui par ainsi pourroient produire de la chaleur, & augmenter ces sortes de Fiévres si elles procedoient de cette cause, aussibien que toutes les maladies chroniques qu'elle êtablit sur ce même principe, & où elle permet, non seulement l'usage des bonnes viandes qui seroient contraires pour

la même raison, mais encore celuy du pain qui n'y conviendroit pas mieux, puisque tous ceux qui sçavent l'art de faire des medicaments, n'ignorent pas que l'on peut tirer du bled fermenté, un esprit aussi ardent que celuy du vin.

Ainsi il n'y a personne qui ne voye, ou que ces premieres qualités ne font pas les maladies suivant cette Doctrine (ce qui est veritable) ou bien que le regime de vie qu'elle ordonne n'a point de rapport, & ne convient pas pour procurer la guerrison, puis qu'il ne tend pas à une fin contraire à la maladie.

Mais ce qui est encore plus extraordinaire c'est qu'on peut dire avec raison que cette sorte de Medecine ne connoît pas même les principes de chaud & de froid sur lesquels elle raisonne, car si l'on examine de prez les remedes

dont elle ſe ſert pour rafraichir, l'on trouvera qu'ils contiennent évidemment un principe de chaleur, comme il eſt facile de s'en laiſſer perſuader dans une tres-grande quantité, entre leſquels il ne faut ſeulement que conſiderer les ſemences de melon, de concombre, de citroüille, & de courge, qu'elle nomme par excellence des ſemences froides, & dont elle apprend à tirer des extraits en les battans dans un mortier de marbre avec de l'eau pour faire des émulſions rafraichiſſantes; comme ſi toutes les ſemences qui ſont au monde n'avoient pas en elle même un ſoufre naturel, qui eſt un principe de vie, de vegetation, de mouvement & de chaleur; & ſi elles ne rendoient pas toutes (quand on les preſſe) des parties huileuſes & ſulphurées qui ſont inflammables de leur nature, comme il eſt aiſé de l'experimenter dans ces ſortes de

ſemences que nous venons de nommer où elles prédominent manifeſtement auſſi-bien que lors quelles ſont reduites en émulſions, quoy qu'elles n'y paroiſſent pas de la même maniere parce qu'elles ont été diviſées en petites parties inſenſibles dans cette preparation, où il faut neceſſairement battre ces ſemences peu à peu avec une petite quantité d'eau, afin que ſuivant qu'elles s'incorporent avec les ſels qui s'y rencontrent, elles puiſſent en même temps s'unir par leur moyen avec les parties huileuſes pour les ſeparer les unes des autres & les empécher de paroître; de même maniere qu'il arrive lors qu'on a diſſout de l'huile avec du ſucre, laquelle s'unit enſuite ſi facilement avec l'eau, qu'il eſt preſque impoſſible d'y remarquer les parties ſulphurées les moins ſenſibles, tant elles ſont engagées avec l'eau par le moyen de ce ſel.

C'eſt pourquoy nous devons neceſſairement conclure, que ces ſortes d'émulſions qui ont ainſi quantité des parties graſſes, huileuſes & ſulphurées, ne peuvent aucunement convenir dans les Fiévres pour rafraichir, & par conſequent que leurs qualité eſt inconnüe dans cette Medecine qui les employe pour ce ſujet, parce qu'elles ne ſont pas ſi-tôt en digeſtion dans l'eſtomac que la chaleur, qui même ſuivant le ſentiment de cette Doctrine aſſemble les parties homogenes, & ſepare celles qui ſont heterogenes, *Calor congregat homogenea & diſgregat heterogenea*, fera infalliblement approcher ces parties ſulphurées les unes auprez des autres, en telle ſorte qu'elle ſurnageront la liqueur & qu'elles entreront ainſi dans la maſſe du ſang pour l'enflammer & augmenter par leur mouvement la chaleur de ſon ébullition.

L'on en peut autant dire du ſyrop violat dont elle ſe ſert pour faire des Juleps rafraichiſſants ; car premierement, ſi l'on conſidere la violette de laquelle on tire le ſuc qui entre dans ſa compoſition, l'on trouvera déja que ce n'eſt pas une choſe rafraichiſſante, puis que c'eſt un aromat qui a une odeur ſi extraordinaire qu'un petit bouquet de cette fleur eſt capable d'embaumer toute une chambre, & que l'odeur qui n'eſt autre choſe ſuivant Ariſtote qu'une exhalaiſon chaude & ſeche : *odor eſt exhalatio calidi & ſicci*, ne peut pas luy donner cette qualité de rafrachir, non plus que le ſucre qui eſt l'autre moitié de ce mélange, puis qu'il eſt auſſi chaud & ſec, ſuivant cette doctrine. De maniére que ſi l'on vouloit examiner tous les remedes qui ſont raiſonnés ſur le chaud, & ſur le froid, l'on trouveroit qu'ils ne ſont

pas mieux connus que les émulsions, & le syrop violat dont nous venons de parler ; & ainsi puis que cette Medecine est si peu éclairée dans ses principes, & qu'elle aime mieux croupir dans l'obscurité de l'ignorance que d'ouvrir les yeux à la lumiére de la verité que le beau feu de la Chymie découvre clairement à tous ceux qui la cherchent dans ses operations, nous devons necessairement conclure que les documents qu'elle prononce à l'aveugle ne peuvent jamais être que tres-funestes dans leurs succés ; parce qu'elle est de même nature que cet oyseau de Tenebres, & de mauvais présage dont parle le Poëte Ovide.

Sedet in adverso nocturnus lumine bubo.

Funereoque graves edidit ore sonos.

Quoy-que les raisons soient assés fortes pour ne pas s'engager dans un semblable party, & que

je ne pretend pas les avoir avancées pour choquer qui que ce ſoit; mais ſeulement pour faire connoître la verité qui eſt avantageuſe à tout le monde, neanmoins je ſçay bien que je ne ſçaurois m'empécher d'être expoſé à la cenſure de quelques uns des plus critiques, qui quoy-qu'ils ne ſoient pas capables de dire quelque choſe de meilleur, & encore moins de mieux faire, mépriſeront pourtant la Doctrine que je propoſe; mais comme il ne meritent aucunement qu'on leur réponde, & que je ne pretends pas parler à eux ſuivant le Conſeil du Sage, qui me les a déja fait connoître par leur nom au vingt-troiſiéme chapitre des Proverbes: *In auribus inſipientium ne loquaris quia deſpicient doctrinam eloquii tui*, je ne croy pas qu'il ſoit icy neceſſaire de chercher d'autres raiſons pour me deffendre contre leur paſſion que

celle de leur propre insuffisance.

Et s'il s'en rencontre d'autres, qui par un principe de jalousie disent que cette Doctrine n'est pas nouvelle, & que je n'ay rien avancé qui soit de moy; je conviendray facilement avec eux de la premiere proposition, puis que je pretends que c'est la Doctrine Practique d'Hyppocrate, & de Galien; mais je ne tomberay pas d'accord de la seconde, parce que je soûtiens qu'elle n'a jamais êté traitée sur ces principes, ny d'une maniere si naturelle, & si intelligible. Cependant comme cela ne regarde pas le public, qui n'a pas affaire d'où elle vienne, pourveu qu'elle soit veritable, je souhaitte seulement pour leur fermer la bouche qu'on leur demande si elle est bonne ou si elle est mauvaise, afin que s'ils disent qu'elle est bonne, on les oblige pour lors d'avoüer qu'ils ne l'a connoissoient

pas auparavant, & qu'ils doivent loüer ce livre qui leur apprend des choses si utiles, & si avantageuses, parce qu'autrement s'ils osoient soûtenir qu'elle leur êtoit déja connûë, il faudroit par necessité les blâmer de ce qu'ils ne lont pas suivie jusques à present, & par ainsi les charger des facheuses consequences qu'on en pourroit tirer : Et si au contraire ils disent qu'elle est mauvaise, on leur repond aussi en même temps, qu'ils ne meritent pas d'être crû sur ce sujet, parce que ce n'est pas assés de le dire dans le particulier, où pour l'ordinaire on est à couvert de la censure; mais que pour cét effet ils doivent en écrire publiquement, afin de voir s'ils seront capables d'apporter des raisons qui puissent renverser tout l'ordre des mouvements de la nature que cette Doctrine enseigne si sensiblement, sans qu'ils soient obligés de tom-

ber eux mêmes dans la confusion : ou bien s'ils ne peuvent pas accepter ce party pour me reprendre, il ne faut pas aussi qu'ils avancent de semblables discours qui ne sont que des paroles en l'air; car je me contenteray seulement de leur repondre ce qui est dit pour eux dans l'Ecriture au sixiéme chapitre de Job : *Quare detraxistis sermonibus veritatis cum è vobis nullus sit qui possit arguere me, ad increpandum tantum eloquia concinnatis, & ad ventum verba profertis.* Mais au contraire s'ils sont plus sages cela les doit engager d'honneur à se taire, & suivre le conseil qui leur est donné au treiziéme chapitre du même livre, *atque utinam taceretis ut putaremini esse sapientes*; Parce que j'espere que tout ce qu'ils pourront dire de cette maniere ne fera jamais aucune impression sur les esprits les plus éclairés, qui en jugeront tout

au contraire lors qu'ils verront la verité de mes raiſons qui ſera confirmée par l'experience la plus ſenſible.

C'eſt pourquoy ſi l'on fait tant ſoit peu de reflexion ſur toutes ces choſes, l'on ne ſe laiſſera pas ſi facilement entraîner au torrent de ceux qui ne jugent de la bonté d'une Doctrine que parce que c'eſt le train & la route ordinaire; & qui par conſequent quittent le party de la raiſon pour ſuivre à l'aveugle les vieux chemins les plus frayés de l'erreur où ils ſont malheureuſement conduits par la Trouppe de ceux qui les precedent, en quoy ils font la même choſe que ce qu'un ancien Auteur a dit fort à propos ſur ce ſujet, *Antecedentem gregem ſequuntur non quo eundum ſed quo itur.* Et l'on n'aura pas tant de peine à écouter la Chymie qui donnera des idées bien plus claires, plus ſenſibles &

plus certaines, tant de la nature des maladies que des remedes, puisque ses principes sont si sensibles qu'on les peut reconnoître à l'œil dans les resolutions qu'elle fait des mixtes; où il est facile de voir que les esprits, les soufres, les sels, l'eau, & la terre qui paroissent pour lors, sont les veritables principes de toute composition, suivant cét axiome de Philosophie *omnia enim componuntur in quæ primo resolvuntur.*

Mais quoy-que la Chymie aye le malheur dans nôtre siecle d'être attaquée à la sourdine par les qualités occultes & malignes de ses envieux qui font glisser leur venin dans l'esprit de la plus-part des hommes dont ils gagnent facilement la credulité par l'autorité qu'ils ont acquise, plûtôt par la longueur du temps que par la force de la verité; & que cette science qui se peut vanter de trouver des remedes aux maladies les plus ca-

chées ne peut preſque ſe garantir du poiſon de ſes ennemis ; cependant (mon cher Lecteur) j'ay trop bonne opinion de vous, pour croire que vous vous laiſſiés prevenir par ces erreurs populaires, qui donnent tant de credit à une Doctrine dont on voit ſi peu de miracles ; & j'eſpere que vous n'en jugerés pas ſur le ſentiment de ceux qui n'en ſont les ennemis que parce qu'elle eſt contraire à leur intereſt, & non pas à la verité. Mais je ne croy pas qu'il ſoit icy neceſſaire de faire l'Apologie de la Chymie à laquelle je me ſentirois preſque d'humeur à m'abandonner, ſi tous les plus celebres Auteurs qui en ont traité à fond n'avoient déja écrit tout ce qui ſe peut dire ſur ce ſujet ; & je croy avoir à faire à un Lecteur trop éclairé pour ſe laiſſer aller aux préventions d'une Doctrine contraire : Je laiſſe neanmoins à la diſcretion d'un chacun d'en juger

comme il luy plaira ; & toute la grace que je demande au Public, c'est de recevoir ce petit traité avec autant de bien-veillance que j'ay de zele de luy offrir pour son utilité ; puisque c'est le dessein que j'ay de me sacrifier à ses interests qui m'y a porté. On y trouvera outre le raisonnement & l'experience quantité de citations d'Hippocrate & de Galien pour montrer que cette Doctrine n'est pas opposée à la pratique de ces Auteurs, qui est ce qu'il y a de meilleur dans leurs ouvrages ; & quoy-que les principes dont je me serts ayent déja été traités dans Paracelse, ou dans Vuillis, & qu'il soit tres-difficile que je les puisse employer à mon sujet sans qu'ils tendent quelque fois à un méme raisonnement, neanmoins si l'on se dépoüille de toute sorte de preventions l'on trouvera de plus que je traite cette matiere d'une autre

façon en ce que j'explique particulierement ce que l'on doit entendre par la nature, & que je me sers de ses mouvements pour connoître les Fiévres continuës, & les Fiévres Pourprées, où elles se terminent souvent, lors que le sang tombe en pourriture, dont on n'a fait aucune mention dans ces Auteurs ny dans les autres, aussi-bien que de la pourriture contagieuse des Fiévres pestilentes, qui a été inconnuë jusques à present : & enfin de la Methode particuliere dont je traite les unes & les autres, tant par les acides que par les sudorifiques, avec les comparaisons les plus sensibles de la nature, & de l'art, qui font voir par experience, non seulement la verité de cette Doctrine ; mais encore que la Theorie est entierement conforme à la pratique.

Pour le style je ne me suis étudié qu'à le rendre intelligible, sans y affecter le faste, & si je me sers

de quelques repetitions je n'ay pû m'en dispenser parce que la matiere l'exige ; & qu'il a fallû faire application des mêmes raisons à de differents sujets. Enfin s'il se rencontre quelques termes qui ne soient pas au gré des delicats du siecle ; cependant comme ils expliquent mieux suivant mon sens toutes les idées que j'ay conceuës sur cette matiere je ne crois pas que cela doive meriter une rigoureuse censure ny rien diminuer de la bonté de la doctrine, de la force, du raisonnement, ny de la vigueur des remedes, qui est la seule fin que je me suis proposée dans ce petit ouvrage, où les fautes d'ortographe qui s'y peuvent glisser dans l'impression ne doivent pas empécher de prendre le sens du livre qui sera d'une grande utilité aux sains, & aux malades; puis que je n'y enseigne pas seulement les remedes pour recouvrer

vrer la ſanté ; mais auſſi que j'y découvre les moyens de ſe la conſerver ; ainſi je prie le Ciel, mon cher Lecteur que vous en puiſſiés faire vôtre profit, & que je vous ſois auſſi utile en cela, que j'ay eû de paſſion de vous le faire connoître, afin que vous ayés l'avantage de dire avec le Poëte Ovide.

Nec dolor ullus adeſt, nec febribus
uror anhélis ;
Et peragit ſoliti vena tenoris iter.

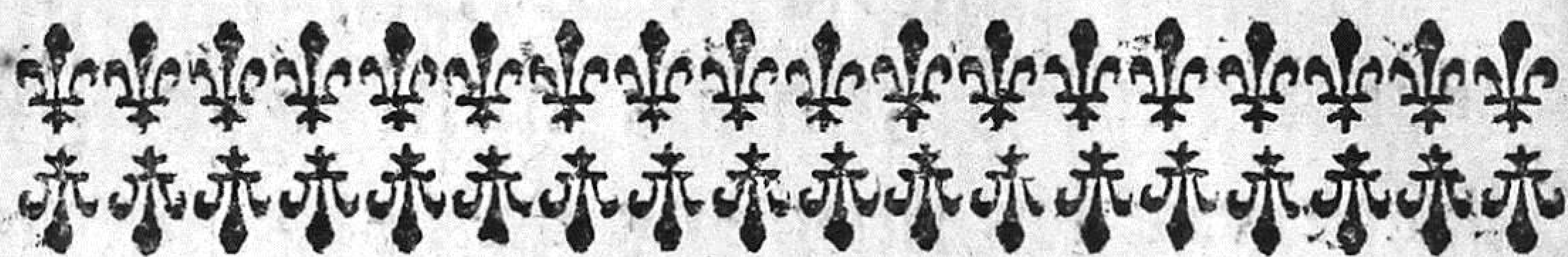


TABLE DES MATIERES, QUI SONT CONTENUES dans les Chapitres.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

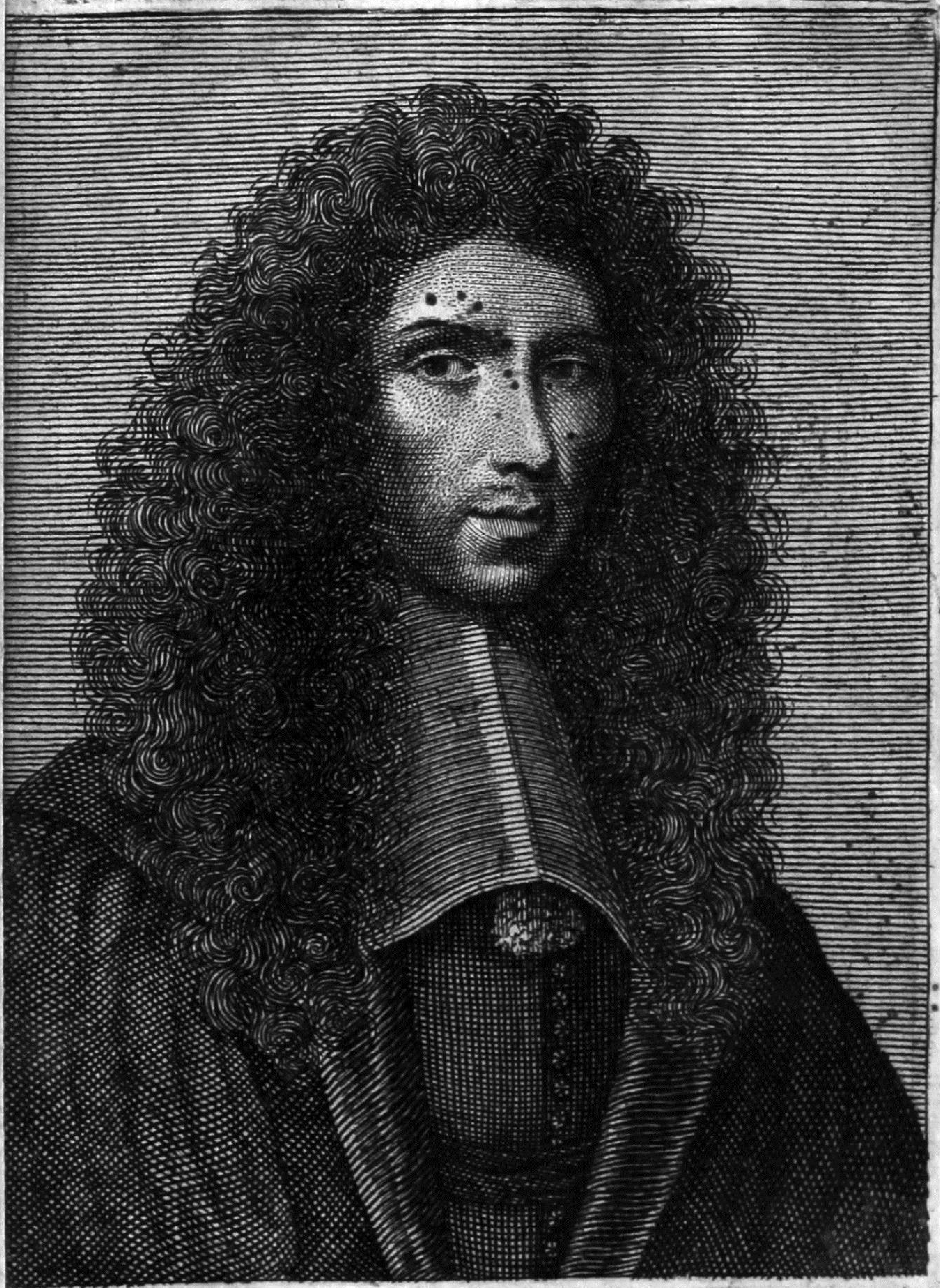
CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

Fin de la Table des Matieres.





IACOBVS MOREAV CABILOÑSIS
DOCTOR MEDICVS.

I. Sauue F. Paris.



TRAITE' DES FIEVRES CONTINUES, POURPRE'ES, ET PESTILENTES.

CHAPITRE I.

Des Fiévres Continuës, & des Fiévres Pourprées, où elles se terminent.

LA Medecine n'est jamais plus necessaire, ny plus officieuse, que lors qu'elle nous donne une parfaite connois-

ſance des Maladies les plus cachées, comme ſont les Fiévres continües & les Fiévres malignes, ſans recourir à des qualités occultes, ou à de certaines pourritures, qui ne nous donnent jamais une entiere idée des choſes; & qui n'étant que des mots ſpecieux que le vulgaire n'entend pas, veulent dire de bonne foy, que l'on ne ſçait ce que c'eſt; & qui par conſequent ne peuvent ſervir aux indications neceſſaires pour trouver les remedes propres à une veritable gueriſon; puiſque ſuivant le ſentiment de Galien, l'on ne peut traitter une maladie ſans la connoître: *Ignoti nulla eſt curatio morbi.*

Ainſi, comme je me ſuis propoſé de traitter de ces ſortes de Fiévres, il me ſemble que l'ordre le plus naturel que l'on doit tenir, eſt de s'appliquer à la recherche des moyens qui nous peuvent con-

duire avec plus de facilité à la veritable connoiſſance de leur nature : Ce que l'on ne peut faire plus juſtement, que par de ſolides raiſons, fondées ſur l'autorité des bons Auteurs, & établies ſur l'experience la plus ſenſible.

Mais pour entrer d'abord en matiere, je trouve que la Fiévre êtant un mot generique à l'égard de ces ſortes de maladies, il faut premierement ſçavoir ce que l'on entend par cette Fiévre, afin de voir enſuite comme le ſang s'échauffe ; & quelles ſont les cauſes formelles de ce ſentiment que nous appellons la chaleur.

Je trouve donc que la plus juſte definition que l'on puiſſe donner de la Fiévre, eſt de dire, que c'eſt une fermentation dereglée, ou une trop grande effervefcence qui ſe fait dans le ſang, ſuivant l'ethimologie du mot, *febris quaſi fervere*; c'eſt à dire bouïllir; ce qui ſe fait

par l'exaltation des parties grasses, huileuses & sulphurées, que Galien a reconnu dans le sang, comme il se voit au second livre des *Temperaments*, chapitre 3. *In sanguine aliquid pingue & oleosum existit.*

Cette verité est si claire, & si constante qu'elle n'a presque pas besoin de preuve, puisque l'experience nous fait voir tous les jours, que lors que les soufres qui sont dans les mixtes, commencent à se mouvoir lentement, ils ne produisent pour lors que ce sentiment que nous appellons la chaleur: mais quand ils s'exaltent au delà de leur temperature naturelle, & qu'ils se dégagent tellement des autres principes, qu'ils sont dans leur pureté, pour lors ils se meuvent avec tant de rapidité & de vitesse, qu'ils s'enflamment dans les corps solides, & font bouïllir les liqueurs où ils se rencontrent.

Cela nous paroît clairement dans l'experience que nous avons: Par exemple, du foin moüillé, qui s'échauffe d'une maniere si extraordinaire quand on le met en monceau, qui s'enflamme souvent de luy même. Mais si nous voulons sçavoir d'où vient cette chaleur, l'on ne peut pas dire que c'est une qualité du feu, comme se l'imaginent ceux qui admettent (suivant Aristote) les quatre qualités des Elements, & qui par consequent ne raisonnants que sur le chaud, le froid, le sec, & l'humide, ne peuvent jamais connoître la nature & la cause des maladies, suivant le sentiment d'Hypocrate, qui dit au livre de l'ancienne Medecine, que ces sortes de qualités ne sont pas les maladies, *non calidum, non frigidum, non humidum, non siccum faciunt morbos.*

Car comment se peut-il faire que cette chaleur soit une qualité qui

vient immediatement du feu, puis qu'étant certain que le foin s'échauffe bien long-temps auparavant que le feu paroiſſe; cela choque le bon ſens, & ne ſe peut pas concevoir. Je ſçay bien qu'ils ont coûtume, pour appuyer leurs ſentimens, de ſe ſervir de certains mots ſpecieux, qui ne laiſſent pas de les engager dans une plus grande difficulté: Car quand ils diſent que le feu n'eſt pas actuellement ny formellement dans le foin, mais qu'il y eſt ſeulement en puiſſance, & que par conſequent il peut produire cette chaleur; ce raiſonnement implique, puis qu'il eſt vray de dire, que d'être en puiſſance en quelque lieu, & y pouvoir être, & n'y être pas, c'eſt de bonne foy la même choſe, ſans chercher tant de mots pour s'expliquer: Ainſi il n'y a perſonne qui puiſſe comprendre comme ce feu qui n'eſt

pas actuellement dans le foin, pourroit produire une chaleur actuelle & sensible.

Mais il est vray, comme nous avons dit, que cette chaleur ne vient que du mouvement interieur des parties sulphurées qui se trouvent abondamment dans ce mixte; comme il se reconnoît par son odeur, qui est un effet des exhalaisons qui sortent des corps sulphurés, & qui sentent bon, quand les esprits s'évaporent seulement avec elles, & qui causent une mauvaise odeur, lorsque les sels s'élevent & s'unissent avec ces mêmes soufres; ce que les Curieux pourront voir dans la resolution qui se fait par la Chymie sur les mixtes, où ces diverses substances paroissent souvent mêlées, & causent par consequent des bonnes ou des mauvaises odeurs.

Le foin ayant donc quantité de

ces parties ſulphurées, il n'eſt pas difficile de concevoir comme il s'échauffe, étant moüillé & mis en monceau ; parce que l'humidité diſſolvant inſenſiblement les ſels qui faiſoient interruption dans les ſoufres, & qui les empêchoient de s'approcher les uns des autres pour ſe dégager dans leur pureté; ils commencent à ſe mouvoir tout doucement dans cette humidité, & la ſubtiliſent de telle ſorte, qu'elle s'exhale en fumée avec quelque partie de ces ſoufres, qui ſe diſſolvent toûjours de plus en plus ; juſques à ce que ne pouvans s'exhaler faute de tranſpiration, ils s'agitent mutuellement, en ſe reflechiſſant les uns ſur les autres ; & s'approchent ſi fort, qu'ils font un gros qui s'éleve & s'étend plus au large, & ſe meut avec une ſi grande rapidité, que ne pouvans plus être contenus, il faut neceſſairement qu'ils ſortent tous

à la fois & comme en foule, ſous la forme du feu.

L'exemple du ſel de tartre, diſſou avec l'eſprit de vitriol, qui luy cauſe un boüillonnement & une chaleur ſi grande, qu'à peine y peut-on ſouffrir la main, eſt une preuve bien ſenſible de la verité que je viens d'avancer; puiſque cet effet ne vient que de ce que les ſoufres qui étoient en repos, & engagés dans le ſel de tartre, ſe meuvent & s'échappent quand l'eſprit de vitriol, qui eſt un ſel acide, ſe joint avec luy par la diſſolution.

La chaux vive, qui n'eſt autre choſe que des pierres calcinées par la violence du feu, n'excite-t-elle pas une chaleur ſi grande, quand on verſe un peu d'eau deſſus, qu'elle brûle manifeſtement par ſa chaleur; ce qui ne vient que de ce que les ſoufres enflammés qui ſont ſortis du bois,

& qui ont penetré dans la calcination ces pierres qui étoient auparavant arides, ſans ſoufre, & incapables de s'emflammer, s'y ſont arrêtés, attachés & engagés avec leurs ſels d'une maniere ſi étroite, qu'ils ne peuvent paroître, parce qu'il y a une grande interruption dans leurs parties, qui les empêche de ſe mouvoir; juſques à ce que l'eau diſſolvant inſenſiblement les ſels qui les tiennent ainſi enfermés & ſeparés, ils s'approchent tellement les uns des autres, qu'ils s'échappent & ſe meuvent avec plus de facilité, pour cauſer cette chaleur qui fait boüillir l'eau où ils ſe rencontrent: Et aprés cela, ces pierres calcinées qui auparavant étoient ſéches, arides & faciles à froiſſer, encore qu'elles n'ayent rien reçû que la flamme qui les a penetré dans la calcination, ne laiſſent pas de devenir graſſes & onctueuſes

aprez l'ébullition ; parce que les ſoufres qui étoient engagés dans l'eau, n'ayant pû s'exhaler, ils reſtent dans la diſſolution des ſels ſous la forme d'une pâte graſſe, quand la chaux eſt fondüe.

Cela preuve clairement, que ce n'eſt qu'un accident aux ſoufres d'être reduits en feu, puiſque ce même feu qui a été retenu dans ces pierres calcinées, peut reprendre la forme graſſe & onctueuſe qu'il avoit auparavant que d'être enflammé dans le bois d'où il étoit ſorty ; & qu'ainſi les matieres ſulphurées, graſſes, huyleuſes, & le feu, ne different qu'accidentellement ; parce que ce ne ſont que des petits corps tres-ronds & tres-mobiles, qui ſont encore engagés dans les autres principes ſous cette forme graſſe, ou bien qui ſortent de compagnie, preſſés, ſerrés & dégagés ſous la forme du feu, qui n'eſt effectivement que la même

chose, comme nous venons de voir dans cette experience si sensible; puisque les mêmes soufres du bois, qui étoient ses parties onctueuses, ont paru sous la forme du feu, dans le fourneau où les pierres ont été calcinées; & qu'ensuite ce même feu étant entré dans ces pierres, il reprend la même forme onctueuse qu'il avoit dans le bois, aprez la dissolution de la chaux par l'ébullition.

Fernel, dont l'autorité est si recommandable dans la Medecine, tient formellement ce party dans le chapitre troisiéme du quatriéme Livre de sa Physiologie, lors qu'il dit, que tous les corps qui peuvent s'enflammer, ont des parties grasses & huyleuses, c'est à dire des soufres; & que c'est cela seul qui les met en feu, puisque tout ce qui en est privé ne peut point entretenir la flamme: Ce qui est tres-vray, & confirmé

par une infinité d'experiences, contre l'opinion de ceux à qui cela pourroit paroître nouveau : *Corpus omne quod inflammari potest, olei cujusdam est particeps, hujusque solius gratiâ conflagrat : quodcumque autem olei est expers, flammam non alit. Videbor hoc loco magnum quidpiam & veteribus inauditum offendere ; sed quod longè sit verissimum, & multis experientiis hujus sæculi confirmatum.* Or si le feu se fait de ce qui est gras & sulphuré, il faut necessairement qu'il soit de même espece, puisque l'effet doit être de même nature que la cause ; & par consequent s'il y a quelque difference, ce n'est qu'accidentellement, comme nous avons déja dit. Et c'est ainsi que ce feu qui brûle les entrailles dans les Fiévres ardentes, est la même chose que le soufre, qui fait brûler un flambeau de cire allumé ; comme le Poëte Ovide nous l'a divinement

exprimé par ces deux vers qui ſont dans ſes Heroïdes.

Vror ut inducto ceratæ ſulphure tedæ,
Pectoraque incluſis ignibus uſta dolent.

Mais pour autoriſer encore cette verité, fondée ſur de ſi ſenſibles experiences, que l'effervеſcence du ſang, qui le fait boüillir extraordinairement, & que nous appellons la Fiévre, ne vient que de l'exaltation des parties ſulphurées, qui ſe ſont dégagées des autres principes, & ſe ſont tellement approchées les unes auprez des autres, que par l'impetuoſité de leurs mouvemens elles ſe ſont changées en feu, ſuivant le ſentiment de Galien, qui appelle la Fiévre πυρσὸς ἀπὸ τȣ πυρȣ̃, id eſt, *ab igne*. Il faut entendre Hypocrate au quatriéme livre *des Maladies*, où il dit, que lorſque le ſang s'échauffe, ce qui eſt aqueux

& contraire à la Fiévre s'exhale ; mais que les parties grasses & legeres ; c'est à dire les soufres, qui sont les propres alimens de la Fiévre, restent dans le sang pour le faire boüillir par l'impetuosité de leurs mouvemens : *Incalescente sanguine per hoc aquosum quod est febri maximè infensum exhalat ; relinquitur verò pingue & leve, quod est præcipuum febris alimentum.* Ce qui fait voir clairement, que tant s'en faut que la doctrine que nous suivons, fondée sur les elemens de la Chymie, qui est la veritable Philosophie pratique, soit opposée au sentiment de cet Auteur, comme disent ceux qui ne sçavent pas l'expliquer ; que tout au contraire, il semble qu'elle vient directement de luy, puis qu'il fait assés connoître que cette effervescence du sang, que nous voyons dans la Fiévre, est causée par le mouvement des parties sulphu-

rées, qui se sont dégagées des autres principes : lors qu'il dit, que les humidités aqueuses qui les dissolvoient, pour faire interruption dans leurs parties, s'étant exhalées pendant que le sang s'échauffe, elles se dégagent dans leur pureté, & s'approchent tellement les unes des autres, que par la rapidité de leur mouvement elles s'enflamment, & font boüillir le sang avec tant d'impetuosité, qu'il circule avec une vitesse extraordinaire dans les vaisseaux ; d'où vient que pour lors les veines s'enflent, le poux est plus frequent, & les veines deviennent rouges, à cause de la dissolution du soufre dont elles sont pleines, qui leur donne cette couleur, comme nous dirons tantôt. Et quand le sang dans ce boüillonnement se porte avec impetuosité dans le cerveau, il fait extension de ses membranes, & cause

cauſe par conſequent les douleurs de tête, les veilles, les delires & les phrenesſies, qui procedent du mouvement déreglé des eſprits enflammés, que la Fiévre a pouſſé dans le cerveau, avec les parties ſulphurées du ſang ; de là viennent auſſi les aſſoupiſſemens, quand dans cette effervescence les ſuperfluités écumantes de ſel & de ſoufre brûlés & recuits, qui par le moyen de la fermentation ſe devoient décharger par les ſueurs, les urines, le flux de ventre ou l'hemorragie, demeurent au contraire dans le mêlange du ſang, où elles circulent avec luy, juſques à ce qu'elles ſe tranſportent dans le cerveau, & qu'elles bouchent tellement les pores par où doivent paſſer les eſprits, qu'il faut neceſſairement tomber dans cet accident qui eſt preſque toûjours funeſte ; ou-bien s'inſinuant plus avant dans le lieu où les

nerfs prennent leurs origines, & les picquant & irritant par leur acrimonie, elles produisent des mouvemens convulsifs, ou bien des nausées, des vomissemens, des maux de cœur & des cours de ventre, lorsque ces mêmes superfluités se portent à l'orifice ou au fond de l'estomac, ou dans les intestins: Et cette soif insatiable, qui est si ordinaire dans ces sortes de Fiévres, n'est qu'un effet de leurs exhalaisons, qui s'élevent continuellement du ventricule, & qui desséchent le gosier, le palais & la langue, qu'elles noircissent à la fin de leur suye vaporeuse.

Ainsi voilà les plus considerables accidens qui suivent cette effervescence du sang, que nous nommons la Fiévre ardente & continüe, avec Hypocrate au quatriéme livre *du Regime de vie dans les Maladies aigües*; qui, quoy qu'elle ne soit pas maligne

& contagieuse de sa nature, ne laisse pourtant pas quelquefois d'être épidemique & populaire ; jusques-là qu'elle occupe, non seulement des Villes particulieres, mais encore des Provinces entieres, où la plus grande partie de ceux qui les habitent en sont attaqués, lors qu'il arrive des changemens dereglés dans les saisons, soit par les grandes chaleurs, ou par les grandes froidures, suivant le premier aphorisme du troisiéme Livre : *Mutationes temporum potissimum faciunt morbos, & in ipsis temporibus magnæ mutationes, aut frigoris, aut caloris* : Parce que si le froid empêche la transpiration des excremens sulphurés qui s'exhalent continuellement de la fermentation, ils resteront dans le sang, & s'approcheront tellement les uns auprez des autres, que par la rapidité de leur mouvement ils le feront boüillir ; & les grandes

chaleurs dissolvant & exaltant les mêmes soufres, ils se dégageront si extraordinairement des autres principes, qu'ils produiront le même effet : comme remarque Hypocrate au second livre des Epidemies, section troisiéme, où il dit, que ces Fiévres épidemiques & populaires étoient fort frequentes vers le solstice de l'Eté : *Circa solstitium æstivum venimus ubi febres ardentes plurimæ populariter grassatæ sunt.*

Mais comme ces causes évidentes font plus d'impressions, suivant qu'elles trouvent plus ou moins de disposition, il faut icy remarquer, que ceux qui ont le sang gras, huileux & remply de quantité de soufre, y sont plus sujets que les autres : comme aussi ceux qui menent une vie sedentaire, & qui ne laissent pas d'user de bons alimens, qui engendrent quantité de sang, particuliere-

ment dans les jeunes gens, pendant le Printemps & dans l'Eté: car par ce moyen il se fait une si grande plenitude dans les vaisseaux, que les excremens sulphurés qui se doivent exhaler continuellement de la fermentation du sang, ne pouvant sortir parce qu'ils sont trop pressés, il faut de necessité qu'ils le fassent boüillir.

De plus, les alimens qui abondent en principes actifs, & surtout les bons vins, n'y contribuent pas peu; parce qu'ayant passé par la fermentation, ils ont par consequent acquis leur maturité: & bien qu'il n'y ait rien qui ressemble mieux le sang, ny qui se change plus facilement dans sa nature, que le vin, suivant le sentiment de Galien, au Commentaire d'Hypocrate, chapitre quarantiéme du troisiéme livre des Alimens: *Vinum gignendo sanguini accommodatissimum, ut quod*

minima egeat mutatione. Neanmoins comme les choſes qui ont atteint le dernier degré de maturité, ne tardent pas long-temps à tomber dans la corruption; parce que ſuivant l'ordre de la nature, qui eſt dans un mouvement continuel, ne pouvant demeurer dans le même état, ny devenir meilleures, il faut neceſſairement qu'elles tombent en ruine, comme dit Hypocrate au troiſiéme aphoriſme du premier livre. *Athletarum boni habitus ad ſummum progreſſi periculoſi, ſi in ſummo conſtiterint, neque enim poſſunt in eodem ſtatu permanere, neque quieſcere; cùm verò non quieſcant, neque ultrà poſſint in melius progredi, reliquum eſt ut in deterius labantur.* C'eſt pourquoy il s'enſuit, que toutes les choſes qui peuvent donner au ſang cette extreme maturité, comme ſont les bons vins, & tous les alimens qui ont quantité de principes actifs

extraordinairement exhalés, le mettent aussi dans une prochaine disposition de se corrompre, & par consequent de s'échauffer & de boüillir; parce que suivant le sentiment de Galien, *au livre onziéme de sa Methode, chapitre huitiéme*, la pourriture est un effet de la chaleur, qui vient du mouvement interieur des parties sulphurées, qui se dégagent toûjours des autres principes dans la maturité, auparavant que de rompre les liens du mixte, pour s'exhaler, & le faire ainsi tomber dans la corruption.

Mais pour entendre cette verité, il faut auparavant sçavoir ce que l'on doit entendre par la nature, dont on parle si souvent; & qui pourtant n'est presque connuë de personne, sinon de ceux qui l'appellent avec la bonne Philosophie, le principe du mouvement & du repos, *princi-*

pium motûs & quietis; c'est à dire, que la nature n'est autre chose que les premiers principes des mixtes, dont les uns sont toûjours dans le mouvement, comme les esprits, les soufres, & les sels, que la Chymie appelle actifs pour cette raison; & les autres sont perpetuellement dans le repos, comme l'eau & la terre, qu'elle nomme passifs; de maniere que la generation ne se fait que du mélange de ces cinq principes naturels, qui s'étoient separés les uns des autres dans la corruption, suivant le sentiment du Philosophe, *corruptio unius est generatio alterius*

C'est pourquoy ceux qui connoissent le mouvement naturel des choses, appellent le commencement de cette generation, l'état de la crudité; parce que les esprits, les soufres & les sels sont encore tellement embarassés dans la

la terre & dans l'eau, qu'ils ne paroiſſent pas; comme nous voyons dans les plantes & dans les fruits qui ſont cruds, ſtiptiques, acerbes, & auſteres dans leur naiſſance; parce que les parties terreſtres & aqueuſes predominent pour lors avec quelques parties de ſel, qui ſuivant qu'il ſe dégage dans la ſuite, leur communique l'aigreur, juſques à ce qu'enfin la chaleur de la terre & de l'air, par l'irradiation des ſoufres ſolaires, ſuſcitant & mettant en mouvement les eſprits & les ſoufres, qui êtoient enſevelis dans les autres principes, ils ſe dégagent inſenſiblement, & volatiliſent les ſels de telle ſorte, qu'ils predominent tous trois dans le mélange, & cauſent cét état que nous appellons la maturité, où les fruits qui êtoient d'une ſaveur ingrate & ſans odeur, acquierent par l'exhalaiſon des eſ-

prits ſulphurés, une odeur aromatique, & par l'exaltation des ſels qui ſe ſont volatiliſés avec eux, une ſaveur douce & agreable.

Mais comme ces trois principes ſont dans une action continuelle, il eſt impoſſible qu'ils puiſſent demeurer long-temps dans le mélange, lors qu'ils ſont ainſi parvenus à la ſurface des corps, & qu'ils ne ſont plus retenus dans les principes paſſifs, parce que les ſoufres qui ſont les plus actifs, étant ainſi dégagés dans la maturité, ils s'approchent tellement les uns des autres dans la ſuite, que par l'impetuoſité de leurs mouvemens, ils cauſent la chaleur, juſques à ce qu'enfin rompant les liens du mixte pour s'envoler, ils font ainſi ſeparer tous les principes qui tombent pour lors dans la pourriture, & dans la corruption.

C'eſt auſſi pour cette raiſon que dans les païs chauds, ces ſortes

de Fiévres y ſont beaucoup plus frequentes qu'ailleurs, auſſi bien que dans les lieux qui ſont proche des montagnes, parce que, comme l'experience nous fait voir que les fruits de toute ſorte d'eſpece y meuriſſent mieux, & bien plûtôt que dans les autres endroits, auſſi le ſang de ceux qui les habitent, acquiert plus facilement cette maturité, qui eſt une diſpoſition fort prochaine pour le faire entrer en efferveſcence, & par ainſi dans la pourriture.

Le vin, qui parmy le ſuc des autres fruits a tant de reſſemblance avec le ſang, que Theophraſte l'appelle pour cette raiſon, le ſang de la terre, nous ſervira de regle pour connoître par ſon exemple, les alterations qui peuvent arriver à cette humeur; ſuivant le ſentiment de Galien, au commentaire ſur l'Aphoriſme dix-ſeptiéme du ſecond liv. d'Hy-

pocrate ; *Quod vinis acescentibus usu venit, id in sanguinis alteratione fieri solet*, & conformement à l'experience, qui nous prouve assés clairement cette verité, lors qu'elle nous fait voir tous les jours, que le vin qui vient dans les païs chauds, montueux, & bien exposez aux rayons du Soleil, est incomparablement plus meur, & par consequent d'un odeur plus agreable, & d'un goust plus delicieux, que celuy qui vient dans les lieux froids, ou dans les païs bas, parce que dans ceux-là le Soleil n'a pas assez de force pour susciter & degager par l'irradiation de ses soufres solaires, les esprits, les soufres, & les sels qui sont ensevelis dans la terre, & dans l'eau, & qui par consequent demeurent ainsi dans la crudité. Et dans ceux-cy, le terroir étant humide & marécageux, il fournit une si grande quantité de prin-

cipes terrestres & aqueux pour la nourriture du raisin, qu'ils dominent toûjours sur les principes actifs, & rendent par consequent le vin crud, aqueux, & toûjours verd.

Mais au contraire, celuy qui vient dans les païs chauds & montueux, aussi-bien que tous les autres fruits, acquiert toûjours cette odeur agreable, par l'exhalaison des esprits sulphurés, & cette saveur douce & plaisante, par l'exaltation des sels qui se sont volatilisés dans la maturité: ce que nous reconnoissons sensiblement, par exemple dans les bons vins de Beaune, qui sont si delicieux, parce qu'ils sont de cette nature; mais aussi qui durent si peu, qu'à peine peuvent-ils atteindre le mois d'Aoust sans se corrompre, à moins qu'ils ne soient cuvés; parce que les premieres chaleurs de l'Esté, met-

tant en mouvement les esprits, & par consequent les soufres qui se sont dégagez dans la maturité de ces bons vins, ils s'approchent tellement les uns des autres, que par la rapidité de leur mouvement, ils les font boüillir, jusques à ce qu'enfin rompant les liens du mixte pour s'exhaler, ils font aussi separer tous les autres principes qui tombent pour lors dans la pourriture.

Nous avons dit, à moins qu'ils ne soyent cuvés, parce que pour lors ils se gardent davantage, à cause que les principes actifs qui étoient exaltés dans la maturité du raisin, s'engagent de nouveau avec les parties salines, terrestres, & aqueuses, qui se tirent de la grappe, des pins, & de l'écorce des grains, pendant qu'ils boüillent dans cette espece de fermentation qui se fait dans la cuve, pour se dissoudre ainsi dans le

vin, & luy causer ensuite une saveur plus rude & plus aspre, qui ne vient que de ce que les sels, la terre & l'eau qui prédominent pour lors, embarrassent le mouvement naturel des principes actifs, & les empéchent de paroître; comme nous voyons dans la crudité des sucs de tous les fruits verds, qui pour cette raison ne se fermentent ny ne boüillent jamais, qu'ils ne soient dans leur maturité; non plus que le vin qui a esté ainsi cuvé comme il faut, & qui par ce moyen demeure dans une espece de crudité: d'où vient qu'il n'est pas si sujet à se corrompre, parce que les principes actifs sont tellement engagez dans les principes passifs, qu'ils ne peuvent pas se mouvoir pour se separer du mélange, comme il arrive aux vins qui sont dans leur maturité, & qui n'ont pas esté cuvés. Car c'est ainsi que

l'art ſupplée au manquement de la nature, en remettant dans la crudité les choſes qui s'alloient perdre dans leur maturité.

L'invention des ſyrops dans la Pharmacie, confirme encore parfaitement cette verité, puiſque c'eſt par leur moyen que l'on conſerve bien long-temps le ſuc des herbes, des fleurs, & des fruits meurs, en les mêlant avec pareille quantité de ſucre, pour engager par ce mêlange, & comme enſevelir dans les parties gluantes & viſqueuſes du ſucre, les principes actifs de ces plantes, & les mettre ainſi dans une eſpece de crudité, pour les retenir & les conſerver, en empêchant leur mouvement, qui les feroit ſortir du mêlange, & tomber dans la corruption, qui ne manque jamais d'arriver, quand ils n'ont pas été cuits dans une ſuffiſante quantité de ſucre ; car pour lors

les principes actifs n'étans pas assés embarrassés, les soufres s'approchent les uns des autres, & se meuvent si fortement, qu'ils les font boüillir jusques à ce qu'ils s'aigrissent & se corrompent.

Mais si nous voyons que l'art remet dans la crudité les choses qui étoient trop meures, pour les conserver, il faut encore faire voir comme il peut corriger le défaut de la nature, en meurissant par la coction celles qui sont cruës, & qui n'ont pû atteindre naturellement leur maturité.

Parmy une infinité d'exemples qu'il seroit trop long de rapporter, il nous faut seulement arrêter aux fruits de l'arriere saison, qu'on appelle des fruits d'hyver, qui ne viennent jamais à une parfaite maturité, parce que le Soleil n'ayant pas assés de force dans ce temps-là, pour susciter & dégager les esprits & les sou-

fres, & par conſequent volatiliſer les ſels qui ſont enſevelis dans les parties terreſtres & aqueuſes, ils ſont tellement acerbes, auſteres, & ſtiptiques, qu'on n'en ſçauroit goûter tandis qu'ils demeurent dans cette crudité, qui fait qu'ils durent preſque toute l'année, ſans ſe corrompre; mais lors qu'on les fait cuire artificiellement, pour imiter le mouvement de la nature, qui tend à la maturité, pour lors la chaleur du feu mettant en mouvement les eſprits & les ſoufres, ils volatiliſent inſenſiblement les ſels, & ſe dégagent ainſi de la terre & de l'eau; de maniere que quand la coction eſt parfaite, ces fruits qui auparavant n'avoient point d'odeur, ſentent merveilleuſement bon, parce que les eſprits & les ſoufres les plus purs qui ſont parvenus à la ſurface, commencent à s'exhaler & à former de petits

atomes, dont la ſuperficie eſt ſi égale, & ſi proportionnée, qu'ils chatoüillent & flatent les deux allongemens mammiſſaires du cerveau, qui aboutiſſent à l'os ſpongieux dans le fond des narines, où reſide l'organe de l'odorat : & & leur ſaveur ſi deſagreable au gouſt, qui ne venoit que des ſels embarraſſez dans les parties terreſtres, qui formoient une contexture de petits corps, dont les figures étoient à pluſieurs angles, en partie droits, pointus & courbés, qui par conſequent penetroient les pores de la langue & du palais, pour s'arrêter ſur les parties de l'organe du gouſt, qu'ils touchoient rudement, en le piquant, raclant, & déchirant, ſe change enfin dans une douceur agreable & ſucreé ; parce que les ſels ayant eſté agités & ſubtiliſés par le mouvement des eſprits qui les ont dégagés des

parties terrestres, ils les ont fait entrechoquer de tant de manieres, qu'ils ont rompu leur pointe angulaires qui est encore émoussée par la lenteur des parties sulphurées qui se sont pareillement exhalées & dissoutes avec eux dans les parties aqueuses; en sorte qu'il se fait un suc épais comme du syrop, qui chatoüille en piquant doucement & agreablement l'organe, & qui d'ailleurs est d'une couleur rouge, ce qui procede de la dissolution du soufre, comme l'experience nous le fait voir dans toutes les teintures de soufre qui colorent toûjours se dissolvant d'une extrême rougeur: par exemple, le Beaume de soufre, la teinture du sel de tartre, la distillation de l'esprit de nitre, mais particulierement cette sublimation chymique qui se fait avec le soufre & le mercure qu'on ap-

pelle du cinabre, nous convain pleinement de cette verité ; puisque nous voyons par experience dans cette operation, que le soufre mineral dans lequel il y avoit quantité de sel vitriolique, qui le rendoit jaune & verd, devient rouge comme du feu, aussitôt que le mercure, qui est un alkali volatil, s'est uny avec le sel acide du vitriol, & qu'il l'a engloury & enlevé en forme de petites aiguilles dans cette sublimation.

C'est aussi pour cette raison que lorsque le soufre ne s'exalte pas suffisamment dans le sang pour s'y dissoudre, cette humeur paroît aqueuse, & d'une couleur si pâle, qu'à peine peut-elle teindre les linges de couleur rouge ; comme il paroît dans ceux qui ont le sang crud & indigeste, que Galien au Commentaire du quatriéme livre des maladies aigües,

appelle ἄχροοι καὶ λείφαιμοι, *id eſt, decolores & exangues*, comme s'ils n'avoient point de couleur, ny de ſang ; & qui par conſequent ſont fort ſujets à l'hydropiſie & aux pâles couleurs, par le défaut de la chaleur naturelle, qui ne conſiſte que dans le mouvement des ſoufres, qui ſont ſi fort enſevelis dans la terre & dans l'eau, qu'ils ne ſe peuvent dégager pour meurir & colorer le ſang : comme nous voyons que les fruits verds ne peuvent jamais ſe fermenter ny s'échauffer, qu'ils ne ſoient dans leur maturité ; où pour lors étant rompus, froiſſés, & entaſſés les uns ſur les autres, ils peuvent boüillir, comme le ſuc des raiſins meurs dans la cuve, auſſi bien que le ſang, quand il a atteint ſa derniere maturité, qui nous eſt toûjours indiquée par ſa plus grande rougeur, laquelle eſt une marque certaine,

que les ſoufres qui luy donnent cette couleur, ſont extrêmement exaltés avec les autres principes actifs, & qu'il eſt fort à craindre que la rapidité de leurs mouvemens ne le faſſe boüillir, & par ainſi tomber dans la corruption, qui eſt toûjours precedée de la maturité.

C'eſt encore pour celà, que la Medecine a inventé les digeſtions, pour cuire par une chaleur moderée les choſes cruës, & les meurir, en dégageant inſenſiblement les principes actifs qui ſurnagent enſuite les parties terreſtres & aqueuſes, & tirer par le moyen de la ſeparation de ces principes ceux qui conviennent, pour corriger les vicieuſes alterations du ſang, ſuivant les indications tirées de la crudité, qui demande des actifs, ou de la maturité, qui exige ceux qu'on appelle paſſifs; puiſque toutes les

maladies ne peuvent proceder que de l'une ou de l'autre de ces deux ſources.

Ainſi aprés avoir montré comme les fruits meuriſſent plûtôt dans les païs chauds & montueux, que dans les autres lieux, par l'exemple que j'ay apporté de la chaleur artificielle, qui meurit les fruits par la coction ; & par l'exemple du vin, qui ſe meurit naturellement dans les raiſins ; & que cette maturité étoit une diſpoſition pour le faire boüillir, & par conſequent tomber enfin dans la pourriture quand cette ebullition dure trop long-temps ; parce que les eſprits s'évaporent avec les ſoufres les plus purs, & rendent une odeur aromatique, comme nous avons déja dit, pendant que l'eau qui reſte, diſſolvant les ſels avec les ſoufres les plus impurs, il ſe fait une puanteur par l'exhalaiſon des ſels ſulphurées

phurés, qui piquent par leur acrimonie l'organe de l'odorat : aprés quoy l'eau s'évapore insensiblement, & il ne reste plus que la terre, qui est une totale separation des principes, & par consequent la veritable corruption.

Mais comme le sang qui est dans cét état, est sujet aux mêmes accidens, il est aisé de concevoir, que le sang de ceux qui habitent ces sortes de lieux, acquiert encore bien plus facilement cette maturité que les fruits ; non seulement puisqu'il est exposé aux mêmes irradiations des soufres solaires, qui luy sont portés par la respiration de l'air, qui en est tout remply : & qui par consequent étant échauffé, suscite & met en mouvement les esprits & les soufres, qui volatilisent par ce moyen les sels, & les tirent de la crudité terrestre &

aqueuse où ils étoient ; mais encore outre celà, comme la durée des choses ne dépend que du temps que les principes actifs mettent à se dégager des passifs, pour acquerir la maturité, & ensuite la pourriture.

C'est qu'il a fallu necessairement, pour prolonger la vie des animaux, établir la nutrition, afin d'engager incessamment les principes actifs, en remplaçant dans le sang une nourriture d'une moyenne crudité, qui se puisse meurir insensiblement par les frequentes digestions & circulations du sang, qui se font dans les arteres & les veines, avec les principes actifs, que nous avons tant de fois nommés les esprits, les soufres, & les sels, qui agissent sur les mêmes parties symboliques du Chyle, encore embarrassées dans ses parties terrestres & aqueuses, pour les dissoudre, les

exciter & les fermenter de telle ſorte, qu'elles ſe débarraſſent de ſes parties groſſieres, & qu'elles s'élevent au même degré d'exaltation, afin qu'étant enſuite homogenes & ſemblables, elles puiſſent acquerir la nature d'un ſang moderement meur, qui ſe conſume en partie dans la generation des chairs, pour reparer celles qui ont eſté diſſipées par la chaleur naturelle, pendant que ce qui reſte ne tarderoit pas longtemps de s'échauffer dans cette maturité, comme nous avons dit du vin, auſſi bien que des autres fruits meurs, & par conſequent de ſe corrompre, ſi l'on ne remplaçoit une nouvelle nourriture pour ſe confondre avec luy, & le remettre ainſi ſucceſſivement dans une moyenne crudité comme auparavant, pour acquerir en ſuite la maturité, & conſecutivement l'entretenir dans le mouvement

continuel de l'une à l'autre, pour prolonger une vie de plusieurs années, qui sans celà ne dureroit pas plus que les fruits, & sans laquelle les hommes tomberoient dans la même pourriture.

C'est pour cette raison, que Galien dit au chapitre cinquiéme du dixiéme livre *de la Methode*, qu'il n'y a rien de plus nuisible aux bilieux, c'est à dire, à ceux qui ont le sang meur, que le jeûne; *Biliosis nihil magis nocet, quam inædia*, parce que les principes actifs, qui sont dans un mouvement continuel, n'étant pas embarrassés par une nouvelle nourriture, cette abstinence enflamme les esprits, agite les humeurs, & allume les Fiévres aiguës, comme il dit au chapitre deuxiéme du huitiéme livre de la Methode; *Spiritus inflammat, humores exacuit, & febres acutas accendit*, & c'est aussi pour celà

qu'au chapitre ſixiéme des temperamens, il défend de leur donner des alimens qui meuriſſent le ſang, tels que ſont ceux qui ſe cuiſent facilement, parce qu'ils ont quantité de principes actifs qui les font corrompre ; *Coctu facilia in his facile corrumpuntur* : Et Hypocrate apprehendant cette maturité, qui eſt cauſe que le ſang s'échauffe dans la Fiévre, recommande dans cét état un regime de vie, avec des alimens où les parties aqueuſes prédominent, & qui par conſequent tendent à la crudité : comme il ſe voit au ſeiziéme Aphoriſme du premier livre ; *Victus humidus febricitantibus omnibus confert*.

Ainſi il s'enſuit neceſſairement, que les alimens qui croiſſent dans les païs chauds, & dans les lieux de montagne, qui ont quantité de principes actifs exaltés dans la maturité, auſſi bien que ceux

que l'on prend des animaux qui s'en nourrissent, & qui par consequent sont de même nature, ne peuvent jamais manquer de produire un sang meur, aprés qu'ils se sont fermentés & digerés dans l'estomac, par l'action du levain aigre qui reste naturellement dans les petites glandes de cette partie, & qu'Hypocrate au premier Aphorisme de son sixiéme livre, a reconnu si necessaire pour la digestion, quand il a dit, que lors qu'il arrivoit des rapports aigres dans les flux lienteriques, qui est une maladie où les alimens sortent de la même maniere qu'on les a pris, faute d'avoir esté digerés par l'action de ce levain, cela montroit qu'il commençoit à se rétablir, & par consequent que c'étoit un bon signe; *In diuturnis levitatibus intestinorum, si ructus acidus supervenerit, qui prius non exstiterit bo-*

num ; parce qu'il diſſout les parties ſalines & ſulphurées, qui ſont déja exaltées dans ces ſortes d'alimens, pour les changer dans une crême blanche, écumeuſe, & volatile, que nous appellons du chyle ; comme nous voyons quand on diſſout quelque liqueur remplie de ſoufre & de ſel, dans quelque diſſolvant aigre, où pour lors il y a plaiſir de la voir devenir blanche comme du lait ; ainſi cette nourriture étant enſuite portée dans les veines, elle ne peut manquer d'acquerir trop tôt la nature d'un ſang parfaitement meur, qui par conſequent ne tarde pas longtemps de boüillir, quand les ſoufres qui ſont ainſi dégagés avec les autres principes actifs, ſont encore excités, non ſeulement par les cauſes externes & évidentes, que nous avons dit proceder du changement déreglé des ſaiſons,

mais encore particulierement par le mouvement d'un exercice immoderé, qui ne manque jamais de les agiter de telle ſorte, que s'approchant les uns des autres, ils ſe meuvent avec tant de rapidité, qu'ils enflamment le ſang, & allument par conſequent les Fiévres, ſuivant la doctrine de Galien, au chapitre quatriéme du premier livre des Fiévres. *Immoderatum exercitium ſanguinem calefacit, & febres acutas accendit*, comme il arrive aux vins trop meurs, qu'on ne ſçauroit voiturer ſans les faire boüillir.

C'eſt pour cette raiſon que ceux qui ont le ſang plus groſſier & terreſtre, pour avoir mangé des chairs ſalées, durcies, enfumées, moiſies, ou rancies, telles que ſont celles de pourceau ou de bœuf, du pain de ſeigle, ou de froment ſans avoir eſté paſsé, qui par conſequent n'eſt

jamais

jamais bien levé, des racines, legumes, laitages, patisseries fruits verds, & autres aliments de cette espece, dont les Païsants se nourrissent à la campagne, ceux-là dis je supportent incomparablement mieux le travail (sans craindre de s'echauffer) que ceux qui ont le sang meur; parce qu'ils ne peuvent jamais acquerir qu'une mediocre maturité qui leur est necessaire, pour ne pas tomber dans les maladies de crudité, qu'ils évitent au contraire par le moyen du travail, qui met le sang dans une action continuelle: d'où vient que les esprits qui êtoient embarrassés dans les parties terrestres & aqueuses, se degagent insensiblement par cette agitation, & les soufres s'approchant les uns des autres; ils augmentent la chaleur par leurs mouvement, qui volatilise les sels, subtilise les parties grossieres de cette humeur, &

digere ainsi la crudité, pour faire enfin la coction, la distribution, & la nutrition meilleure, suivant le sentiment de Galien, au commentaire d'Hypocrate, sur la premiere sentence du sixiéme livre des Epidemies: *Labor calorem auget, unde coctio, distributio, & putritio longe melius perficiuntur, crassi humores attenuantur, & erudi concoquuntur.*

L'experience journaliere, qui est la maîtresse des arts, nous fait connoître cela sensiblement dans les gros vins, qui ont quantité de principes passifs, parce qu'ils sont venus dans un terroir plus fort, qui par consequent leur a fourny un suc plus terrestre & plus crud; & parce qu'ils ont aussi été cuvés pour les entretenir dans cét état, ce qui fait qu'on les peut voiturer dans les païs les plus éloignés, sans craindre de les échauffer, ny de les

faire boüillir, puiſque tout au contraire cela ne ſert qu'à digerer leur crudité, en dégageant les principes actifs des parties groſſieres, par l'agitation continuelle qu'ils ſouffrent dans le mouvement de la voiture; ce qui leur cauſe enfin cette maturité, qui les rend plus delicats & plus agreables qu'ils n'étoient auparavant.

Mais ſi ceux qui ſont nés pour le travail du corps, doivent uſer des alimens les plus groſſiers, ceux au contraire qui s'appliquent à l'étude & au travail de l'eſprit, doivent tenir un regime entierement oppoſé, & par conſequent ſe nourrir des alimens les plus ſucculens & les mieux fermentés, c'eſt à dire où les principes actifs ſoient entierement dégagés des paſſifs, afin de faire un ſang parfaitement meur, qui puiſſe diſtiller dans le cerveau

une ſuffiſante quantité d'eſprits ; d'autant qu'il n'y a que les choſes qui ont paſſé par la fermentation, & qui ſont dans leur maturité, qui en puiſſent fournir abondamment ; au lieu que celles qui ſont cruës n'en peuvent jamais diſtiller, parce que les eſprits qu'elles contiennent ſont tellement embarraſſés dans les principes paſſifs, qu'ils ne peuvent ſe dégager de leur commerce, comme il eſt aiſé de voir dans le verjus, les fruits verds, & même dans le vin (qu'on appelle le mouſt) qui n'a pas paſſé par la fermentation.

Mais au contraire, quand le vin eſt dans ſa maturité, ou qu'il a eſté fermenté comme il faut, il pouſſe pour lors ſes eſprits les premiers dans la diſtillation, par le ſecours de la moindre chaleur : de même maniere auſſi lorſque le ſang des animaux eſt dans le

même état, il distille continuellement ses esprits les plus purs dans les nerfs, qui prennent leurs origines dans la moëlle grasse & huileuse du cerveau, au travers de laquelle ils passent dans leur pureté, en laissant leurs superfluités sereuses, qui retournent par les vaisseaux lymphatiques, ou se portent dans les ventricules, afin de descendre par l'entonnoir sur la glande pituiteuse, & distiller insensiblement sur l'os spongieux, & dans le palais, pour être évacués au dehors; de la même maniere que l'on rectifie l'esprit de vin le plus pur, en le faisant passer dans la distillation au travers des papiers huilés, pour le separer de son phlegme, qui ne pouvant penetrer l'huile, retombe necessairement dans sa courge, afin de le rendre semblable en quelque façon à cét esprit animal, qui doit ainsi re-

parer continuellement la dissipation des esprits qui se perdent dans les meditations, & dans les diverses reflexions qui se font sur les choses par le travail de l'esprit, pour ne pas causer des maladies de crudités qui arriveroient infailliblement, si l'on usoit dans cette rencontre des mêmes alimens que ceux qui sont nés pour le travail du corps; puisque ne dissipant que les parties les plus fines du sang, il ne resteroit que le marc le plus grossier, qui seroit encore entretenu par les alimens de cette espece, & qui feroit un suc épais, terrestre, & salé, parce que les parties de sel n'étant plus volatilisées par les esprits, elles se fixeroient avec les parties terrestres, & par ce moyen produiroient quantité d'obstructions dans la rate & dans les autres visceres, d'où naîtroient l'ictericie, la melancolie, l'hydro-

pisie, le scorbul, & plusieurs autres maladies douloureuses, comme la goute, le rumatisme, & la colique.

Car il est impossible que le suc nerveux qui distilleroit de ce sang salé, ne fût aigre & acide, comme sont les esprits qui se tirent du sel marin, du vitriol, & des autres choses salées; qui non seulement seroit acre & corrosif, comme sont ceux de ces mineraux, mais encore qui feroit une effervescence semblable à celle de l'esprit acide du vitriol, avec le sel fixe de tartre, en se mêlant avec la serosité de ce sang, qui contiendroit par consequent quantité de sel fixe, comme il se reconnoît par les urines de couleur de lessive que l'on a coûtume de rendre dans ces sortes de maladies, & par ainsi ne manqueroit pas de piquer & déchirer les fibres nerveuses qui

ſont dans les parties où ſe feroit l'effervescence, qui reſulteroit de ce mêlange.

Ce que l'on peut au contraire éviter, auſſi bien que toutes celles que nous avons dit proceder de cette cauſe, en remplaçant une nourriture parfaitement fermentée & bien digerée, c'eſt à dire, qui ſoit dans ſa maturité, pour faire du ſang de même qualité, où il n'y aura que tres-peu de principes paſſifs qui ſe pourront encore ſubtiliſer par les exercices les plus moderés que l'on doit faire ordinairement pour ſe divertir aprés les grandes applications d'eſprit: & c'eſt auſſi pour ce ſujet qu'on doit éviter ce travail, qui n'eſt utile comme nous avons déja dit, que pour ceux qui ont le ſang crud & indigeſte, parce qu'autrement il ne manqueroit pas de faire boüillir le ſang.

Ainsi aprés avoir expliqué les causes antecedentes, conjointes, évidentes des Fiévres ardentes, continuës, & populaires, il faut encore montrer de quelle maniere elles peuvent enfin acquerir cette malignité, qui nous est indiquée par les taches & les exanthemes pourprés qui paroissent bien souvent dans la suite, lorsque la pourriture succede au boüillonnement du sang; parce que dans leur commencement, quand les parties sulphurées qui se sont dégagées des autres principes, s'approchent seulement les unes auprés des autres, & que par consequent elles s'échauffent par la rapidité de leur mouvement naturel qui s'augmente tous les jours, avec les symptomes qui resultent de ce boüillonnement, pour lors la Fiévre est seulement ardente & sans aucune malignité, parce que le sang

n'est pas encore tombé dans la pourriture, & que les soufres & les sels brûlés & recuits qui le remplissent de leurs superfluités écumantes dans l'état de la Fiévre, peuvent encore être separés du mêlange, pourvû que les esprits qui par le moyen de leur impulsion naturelle, doivent produire ce salutaire effet par les sueurs, les hemorragies, les vomissemens, & les cours de ventre, ne soient pas pour la plus grande partie dissipés, ou bien extraordinairement ensevelis dans ces parties superfluës ; car en ce cas étant seulement troublés dans leur mouvement regulier, ils se meuvent & se reflèchissent si confusement les uns sur les autres, que dans cette agitation ils poussent bien souvent hors du sang tout ce qui est nuisible, & qui entretenoit son ébullition ; de maniere qu'il ne tarde pas

long-temps aprés de recouvrer sa premiere vigueur par le moyen des alimens ſucculens, & de facile digeſtion, qui luy fourniſſent de nouveau une ſuffiſante quantité d'eſprits & de ſoufre le plus pur, pour reparer la perte de ceux qui s'étoient diſſipés dans cette ébullition ; & pour faire que d'acre & de ſalé qu'il étoit, il puiſſe devenir doux, ſpiritueux, & balſamique comme auparavant.

Mais au contraire, ſi aprés une longue effervescence, les eſprits & le ſoufre le plus pur ſe ſont tellement conſumés avec les parties aqueuſes, dans ceux qui ont le ſang ſec, acre, & ſalé, qu'il ne reſte plus que des parties recuites de ſel & de ſoufre, impur, qu'on appelle de la bile, avec les parties les plus terreſtres, pour lors dans cette chaleur de Fiévre, il ne paroît point de taches

ny d'exanthemes pourprés, parce que le ſang ne tombe pas en pourriture; mais toute la liqueur s'évapore & ſe brûle ſi extraordinairement, qu'elle ne peut plus circuler ny s'alumer dans le cœur: c'eſt pourquoy la reſpiration devient frequente, laborieuſe, & difficile, juſques à ce qu'enfin la mort s'enſuit neceſſairement; de la même maniere que la flâme s'éteint dans une mêche allumée, ſi au lieu de l'huile qui ſe conſume, on ne remplace qu'une liqueur ſalée & limonneuſe, comme le Poëte nous l'a parfaitement exprimé par ces vers.

Paulatim morimur momento extinguimur uno,
Vt lampas oleo deficiente perit.

Cependant lors que dans cette maturité, qui eſt la cauſe antecedente de ces ſortes de Fiévres, comme nous l'avons montré, le ſang eſt plus humide que ſalé,

comme eſt celuy de ceux qu'on appelle ſanguins, pour lors il arrive ſouvent que les eſprits & les ſoufres les plus purs ſe diſſipent de telle ſorte, pendant les premiers ſept, huit, ou neuf jours, quand l'efferveſcence eſt grande, ou bien même plus tard lorſqu'elle eſt moindre, que le ſang tombe dans une entiere pourriture; parce que l'eau diſſolvant les ſels, les ſoufres les plus impurs qui reſtent, s'embarraſſent & s'uniſſent ſi étroitement avec les parties terreſtres, qu'il arrive une totale corruption du ſang, dans laquelle il ſe fige par parcelle, & devient tout grumeleux; de maniere qu'étant pouſſé par la circulation ſur le cuir, où les orifices des veines aboutiſſent, il produit des taches & des exanthemes pourprés, comme dit Hypocrate au ſecond livre des Epidemies, ſection troi-

siéme ; *In febribus æstivis circa septimam, octavam, & nonam diem asperdines in cute miliaceæ pulicum morsibus maximè similes, non valdè puriginosæ subnascebantur* ; & c'est ainsi que ces sortes de Fiévres qui dans le commencement n'étoient simplement que des Fiévres ardentes, tandis que le mouvement des parties sulphurées faisoit seulement boüillir le sang, peuvent enfin, quand elles durent trop, acquerir d'elles mêmes cette malignité qui les fait changer d'espece, quand la pourriture succede à cette effervescence.

Mais comme nous avons dit qu'il falloit que le sang eût les dispositions necessaires pour acquerir cette malignité, qui vient de la pourriture, il s'ensuit aussi que les Fiévres malignes qui arrivent de cette maniere, n'attaquent tres-souvent que quelques

personnes qui y ont de la disposition ; & qu'elles ne sont pas si generales, que celles qui sont veritablement malignes, pestilentes, & contagieuses dans le commencement, comme nous allons faire voir au chapitre suivant, où nous expliquerons sensiblement leur veritable cause.

CHAPITRE II.

Des Fiévres malignes, pestilentes, & contagieuses.

LEs Fiévres malignes, pestilentes, & contagieuses, qui viennent tout à coup, c'est-à-dire, sans que le boüillonnement du sang ait precedé de quelque temps pour le faire tomber en pourriture (comme nous avons dit au premier chapitre) sont celles qui sont causées par quelque

levain veneneux, malin, pourrissant, & dissolvant, qu'Hypocrate & Galien appellent μίασμα σηπεδονῶδες, *Inquinamentum putredinale*, c'est à dire, quelque ordure, soüillure, ou saleté pourrissante, qui s'engendre dans le corps, ou qui luy vient de dehors, pour détruire tellement la combinaison de tous les principes du sang, en rompant les liens qui les conserve dans le mêlange, qu'il faut necessairement qu'il tombe dans la corruption.

Mais pour entendre quel est ce levain malin, veneneux, & pourrissant, qui rompt les liens par le moyen desquels tous les principes sont arrêtés dans le mêlange; sans avoir recours aux qualités occultes, qui est l'azile ordinaire de l'ignorance, il faut supposer avec toute la Philosophie practique, que les sels & les soufres sont les liens & les prin-

cipes unissans de tous les autres ; & par consequent, que pour faire un levain parfaitement dissolvant, il faut qu'il participe du sel & du soufre tout ensemble, afin qu'agissant sur l'un & sur l'autre pour les dissoudre, il se fasse une totale dissolution dans le mêlange, & par consequent une separation de tous les principes, qui est la veritable corruption.

Pour faire voir donc que les sels & les soufres sont les liens des autres principes, il n'y a qu'à considerer que le soufre & l'eau ne pourroient jamais s'unir, sinon par le moyen du sel qui se peut dissoudre dans l'un & dans l'autre, & par ainsi les joindre ensemble ; comme il est facile de voir dans l'huile où l'on a fait dissoudre du sucre, laquelle se peut aprés facilement mêler avec l'eau, par le moyen de ce sel.

Il en eſt de même de l'eſprit qui ne ſe peut unir avec le ſel, ſinon par le moyen du ſoufre ; & c'eſt pour cette raiſon que l'eſprit de vin ne ſe peut mêler avec le ſucre, qui eſt une eſpece de ſel, ſinon par le moyen de quelque huile qui les peut incorporer enſemble, en ſe diſſolvant facilement avec eux ; & ainſi la terre qui eſt commune à tous ces principes, ne les pourroit jamais recevoir dans la generation des mixtes, s'ils ne s'uniſſoient les uns avec les autres par le moyen des ſels & des ſoufres.

Ariſtote êtoit peut-être de ce ſentiment, lors qu'il a dit que les corps humides étoient ſujets à la pourriture ; *Corpora humida putredini ſunt obnoxia*, parce que les ſels qui ſont les premiers & les plus forts liens des autres principes, étoient déja en diſſolution ; de ſorte qu'il ne falloit

plus que diſſoudre les ſoufres par leur ſemblable, en les mettant dans un lieu chaud; *In loco calido putreſcunt*, c'eſt à dire, où il y a beaucoup de ſoufre; parce que la chaleur n'eſt qu'une qualité qui vient du mouvement interieur des corps ſulphurés.

Je ſçay bien que quelques-uns pourront nous objecter, que ſi les ſels & les ſoufres ſont les liens des autres principes dans la compoſition, ils ne peuvent pas être un principe de reſolution; mais il nous eſt aiſé de leur répondre, que ce ne ſont pas ceux qui ſont dans la compoſition qui ſe diſſolvent l'un l'autre, mais que ceux qui ſont dans la reſolution, & qui viennent de dehors, peuvent diſſoudre les autres; & c'eſt ce qu'Hypocrate & Galien ont entendu par le mot de μίασμα σηπεδονώδης; parce que les ordures & les

puanteurs ſont cauſées par la combinaiſon des ſels & des ſoufres qui s'exhalent ſenſiblement par leur mauvaiſe odeur, aprés s'être dégagés des autres principes dans cette excellente & inſigne pourriture, que Galien au ſixiéme des Epidemies, texte vingt-neuviéme, aſſure être la cauſe des Fiévres peſtilentes; *Differt calor peſtilentium à calore putridarum inſigni & excellenti putredine*; parce qu'elle produit ce levain malin qui fait la pourriture, en ce que les principes de ſel & de ſoufre qui étoient dans le mêlange, deviennent extrêmement purs, quand ils ſe ſeparent des autres dans la corruption : ce qu'Hypocrate a tres-bien reconnu au livre *De la nature humaine*, où il dit, que lors que l'animal ſe diſſout & ſe conſume, les élemens retournent dans leur propre nature; *Diſſolu-*

to animali & extrema putredine consumpto, singula elementa in propriam naturam refluunt; & par ainsi il ne faut pas s'étonner s'ils ont toute l'activité capable pour dissoudre les corps où ils pourront s'insinuer.

Galien a aussi sous-entendu ce levain malin & veneneux, qui resulte de la pourriture, lors qu'il traite du venin pestilentiel; puisqu'il dit, que ce ne sont pas les premieres ny les secondes qualités, mais que c'est toute la substance qui détruit les principes de la vie; *Non primis nec secundis qualitatibus, sed tota substantia vitæ primordia demolitur*, ce qui veut dire la même chose que les sels & les soufres qui sont unis ensemble, parce qu'ils ne sont pas des qualités, mais des principes substantiels, qui étoient dans le mêlange avant la corruption.

Mais si le raisonnement nous

rend convaincus de cette verité, l'experience ne la confirme pas moins; puisqu'elle nous montre bien clairement la realité & l'activité de ce levain salé & sulphuré, dans la pourriture contagieuse que les fruits corrompus communiquent à ceux qui ne le sont pas encore; car s'il arrive qu'on en mette un seul parmy les autres qui soient meurs, ils ne manqueront jamais de tomber dans la même pourriture, parce qu'il sort de celuy qui est infecté, une exhalaison puante, qui est ce μίασμα σηπεδονῶδες, dont parle Hypocrate; où pour mieux dire, des atomes de sel & de soufre, qui sont les causes formelles de la puanteur, comme nous l'avons déja expliqué, de même maniere que les esprits font les bonnes odeurs, qui par consequent s'insinuans dans les pores des autres fruits meurs, agissent

facilement ſur les autres principes qui ſont déja exaltés dans la maturité; & les diſſolvent de telle ſorte, que ne pouvant plus contenir les autres principes, il faut neceſſairement qu'ils ſe ſeparent du mêlange, & qu'ils tombent dans la corruption.

La gangrene qui eſt une corruption de quelque partie vivante, eſt une autre preuve & bien ſenſible de la verité que nous avons avancée; puiſqu'elle eſt ſi contagieuſe, que lors qu'elle eſt en quelque endroit du corps, pour petite qu'elle ſoit, elle ſe multiplie de telle ſorte, qu'elle corrompt generalement toute la chair vive qu'elle touche, parce que les ſels & les ſoufres qui ſe dégagent inceſſamment de la partie gangrenée, & qui ſe font ſentir par leurs puanteurs, diſſolvent les mêmes principes qui lient les autres dans la compoſi-

tion des chairs ſaines; de maniere que ne les pouvant plus contenir, il faut qu'elles contractent la même pourriture.

C'eſt auſſi pour cette raiſon, que lors que quelque grumeau de ſang ſe corrompt dans quelque partie du corps, ou bien quelqu'autre humeur contenuë dans la matrice, il s'éleve des atomes de ſoufre & de ſel malin, qui diſſolvent ſi promptement le ſang, que l'on tombe dans des défaillances & des syncopes, comme ſi l'on avoit avalé du poiſſon.

Les hiſtoires de tous les Auteurs ne nous racontent t'elles pas que l'on a vû tres-ſouvent arriver des maladies épidemiques, peſtilentes, & contagieuſes, dans des armées entieres, parce que les ſoldats avoient bû des eaux corrompuës, ou qu'ils avoient vêcu de bled à demy pourry, qui

qui avoient engendré des humeurs de même nature, & qui par consequent étoient la cause non-seulement de ces Fiévres populaires, mais encore de la contagion, parce que les atomes de sel & de soufre qui s'exhaloient de la pourriture de ces humeurs, & qui infectoient une partie de l'air, étoient capables de produire dans tres-peu de temps une peste generale.

Et bien que cela paroisse peut-être difficile à ceux qui ne connoissent pas l'activité des levains, c'est pourtant une verité si sensible, qu'il n'y a personne qui ne la puisse comprendre ; puisque tout le monde sçait qu'une bluette de feu (qui n'est qu'un soufre dans sa pureté) est capable d'embraser tout l'univers, en dégageant & dissolvant les autres soufres qui sont dans tous les mixtes, & les mettant ainsi dans la même pureté

de feu, & qu'un peu de ſel aigre (qui eſt auſſi un ſel dans ſa pureté) peut fermenter & faire aigrir toute la pâte qui eſt dans le monde, & par ainſi la faire corrompre auſſi bien que tous les autres mixtes où il ſe rencontre des ſels, en les diſſolvant & les dégageant des autres principes, & par conſequent les mettant dans leur pureté.

C'eſt pourquoy ſi ces ſels & ces ſoufres ſe joignent pour s'exhaler enſemble dans la pourriture, comme il ſe reconnoît évidemment par la puanteur qu'ils produiſent, qui eſt un effet de la combinaiſon de ces deux principes, il ne faut pas douter que ces atomes de ſel ſulphuré, qui ſont des levains generaux, ne mettent en diſſolution toutes les liqueurs qu'ils toucheront, comme le ſang dans les animaux, le vin même, & le ſuc des autres

fruits parmy les vegetaux, plus ou moins facilement, ſuivant la differente diſpoſition des liqueurs qu'ils toucheront, & avec leſquelles ils auront plus de rapport; car il eſt certain que les atomes pourriſſans qui s'exhaleront du ſang corrompu, feront plus d'impreſſion ſur les animaux, que ſur les liqueurs des vegetaux, à cauſe qu'étans ſortis & ayant déja eſté dans la compoſition du ſang, ils auront plus de diſpoſition à s'inſinuer dans les pores du ſang, que dans les liqueurs des vegetaux, pour en diſſoudre les principes uniſſans, & les mettre dans la corruption.

Mais comme tous les animaux n'ont pas le ſang temperé de la même ſorte, & que par conſequent ils n'ont pas les pores d'une même grandeur pour recevoir les atomes de ſel ſulphuré, qui s'exhalent de la pourriture

du ſang de ceux qui ſont infectés, & où ils auront eſté differemment aſſemblés, il eſt aiſé de juger que les animaux de differente eſpece, ne reçoivent pas également les impreſſions contagieuſes des autres, comme dit le Poëte, Virgile au troiſiéme livre des Georgiques.

Quam multa pecudum peſtes nec ſingula morbi,
Corpora corripiunt.

Ce raiſonnement eſt auſſi conforme à ce que dit Hypocrate, au livre des flatuoſités, texte vingtiéme; *Non omni animantium generi eadem aut non conferunt, aut commoda ſunt, ſed ſunt alia aliis magis convenientia.*

C'eſt auſſi pour celà que les loix de la police, ordonnent de ſeparer ceux qui ont la peſte d'avec les autres, & que l'on dit ordinairement qu'il ne faut qu'une brebis malade pour infecter tout un troupeau, de même que

parmy les fruits la pourriture est une peste qui les peut tous gâter.

Mais pour montrer encore que ces atomes de sel sulphuré qui s'exhalent de la pourriture, & qui s'insinuent avec beaucoup de facilité dans les corps liquides, ont tant de force qu'ils les corrompent en peu de temps, en dissolvant & rompant les liens qui les conservent dans le mêlange ; il n'y a qu'à considerer ce que l'experience nous fait voir quand ils sont serrés, unis, & fixés dans quelque corps ; comme par exemple dans la composition de l'eau forte, qui se tire du salpetre & du vitriol, distilés par la violence du feu, qui chasse de compagnie les sels sulphurés de ces mineraux avec tant d'impetuosité, qu'ils sortent rouges comme du feu dans le balon, pendant la grande chaleur de l'operation, qui fait exalter les

soufres sur les sels, & leur donner cette couleur, jusques à ce que les vaisseaux commençant de perdre leur chaleur sur la fin, les sels se fondent, & enferment les soufres avec eux, pour faire une liqueur de sel sulphuré, qui nous fait voir évidemment deux choses : La premiere, que la puanteur vient de l'union de ces deux principes, puis qu'elle a une si mauvaise odeur, qu'on ne la sçauroit sentir sans en être extremement offensé. Et la seconde, qu'ils sont aussi les veritables dissolvans de tous les corps, puis qu'il n'y a rien que cette liqueur ne puisse dissoudre, même les choses les plus dures, comme les pierres, le bois, les metaux, & les parties les plus solides des animaux.

C'est pourquoy, s'il s'engendre dans nôtre corps de ces levains de sel sulphuré, malins, pourrissans & dissolvans, par la corrup-

rion de quelque humeur, ou-bien s'ils viennent du dehors, par la respiration d'un air empesté des sels sulphurés qui s'exhalent continuellement de la pourriture du sang de ceux qui sont malades, des corps morts, des cavernes, & des entrailles de la terre, où les mineraux poussent souvent des vapeurs de soufre & de sel impur; des marêts, des eaux pourries, & de quantité d'autres lieux remplis d'ordure & de saleté; il ne faut pas douter qu'étant portés dans le sang par leur subtilité, ils n'agissent sur les sels & sur les soufres, qui sont les deux principes unissans des autres, & qu'ils ne les dissolvent tous deux, & ne les mettent dans le mouvement qui cause par consequent la Fiévre, parce que les soufres se dégageant ainsi des autres principes qui les tenoient en repos dans le mélange, ils s'approchent tellement les

uns des autres, que par la rapidité de leur movement ils font boüillir le sang d'une maniere extraordinaire : d'où vient qu'il est impossible que dans cette dissolution il ne se fasse une separation de tous les principes ; car pendant que les esprits & les soufres les plus purs se dissipent pour la plus grande partie, l'eau dissolvant les sels, les soufres les plus impurs se fixent avec les parties terrestres ; ce qui fait que le sang se fige par parcelle, comme il arrive au laict quand il s'aigrit, ou qu'il se caille par la pressure ; de sorte que si ces particules de sang ainsi caillées ne sont pas promptement poussées par la circulation sur les parties exterieures, pour exciter des exhantémes, des charbons ou des bubons, suivant les differentes exhaltations de sel & de soufre impur, plus ou moins recuit, qui se trouve dans le sang, elles em-

pêchent par ce moyen le cours de la circulation continuelle, & causent par consequent l'inégalité du poux, les palpitations de cœur, les défaillances, les sincopes, & bien souvent une mort soudaine.

Mais comme les exanthémes, les charbons & les bubons sont les veritables effets, aussi-bien que les signes de la dissolution de la corruption, & par consequent de la malignité, il faut icy les examiner : Et pour commencer par les exanthémes, il est aisé de voir, que ce n'est autre chose que les plus petites parcelles du sang caillé, qui sont portées par la circulation sur le cuir, & qui se sont arrêtées dans les détours étroits des plus petites veines, où elles excitent des tâches pourprées, oubien quand elles se mortifient, des taches noires & livides; & qu'ainsi ce sont les restes qui paroissent aprez la pourriture du sang, sui-

vant le sentiment de Galien, au livre cinquiéme de la Methode, chapitre douziéme : *pustulæ nigræ quas exanthemata vocant, sunt reliquiæ sanguinis qui in febre putruerat.*

Les charbons sont de petites tumeurs extremement douloureuses & corrosives, de la grosseur d'un pois, quelquesfois jaunes ou livides, mais presque toûjours noires, qui se manifestent avec une chaleur ardente comme si c'étoit du feu, & qui ont quantité de petite pustules qui les accompagnent tout à l'entour dans toutes les parties du corps où elles se peuvent produire indifferemment, quand les parties du sang qui se sont congelées par la corruption, contiennent quantité de sel & de soufre recuit ; comme il arrive à ceux qui sont d'un temperament bilieux, parce que lors qu'elles sont poussées sur la superficie du corps, elles s'y arrêtent, & empêchent

par ce moyen la circulation ; d'où vient qu'il se fait une petite tumeur qui ne peut jamais suppurer, parce que sa matiere étant brûlée & recuite, elle ne peut point se digerer ny se cuire, pour faire du pus, comme nous dirons en parlant du bubon, mais au contraire devient dure dans sa circonference, jusques à ce qu'enfin s'étendant plus au large, elle ronge la chair par son acrimonie, & la brûle par sa chaleur ; de maniere qu'il en sort des morceaux pourris & gangrenés, qui laissent ensuite un ulcere noir & vilain, comme si l'on y avoit appliqué un cautere.

Ce qui fait voir que ces tumeurs douloureuses, ardentes & corrosives ne sont pas faites par la pureté des sels, qui sont aigres quand ils sont dégagés des autres principes, comme nous voyons dans les esprits de vitriol, de sel, & au-

tres de cette espece, qui causent des douleurs sans chaleur, mais tres-picquantes, & avec des élancemens qui excorient & qui ulcerent la chair avec blancheur, parce qu'ils ont des pointes tranchantes, angulaires & fort picquantes, que l'on peut voir sensiblement & par experience dans le sublimé corrosif, où ils se sont christalisés en forme de petites aiguilles, qui par consequent s'insinüent facilement dans les parties voisines, & les excorient pour l'ordinaire en les penetrant, comme il paroît dans les aphtes & les ulceres veroliques.

Mais au contraire des charbons sont causés par les sels sulphurés qui sont plus fixes, & qui noircissent la chair en la brûlant, parce que lors qu'ils se recuisent ensemble par le mouvement de la circulation, ils contractent à la longue la même acrimonie que

celle que le feu donne en peu de temps à la chaux vive, & aux autres ſels que l'on fait calciner pour faire des pierres de cautere, qui mortifient & qui brûlent avec chaleur ſeulement les parties ſur leſquelles on les applique; de même maniere que ces ſortes de charbons rongent, noirciſſent & gangrennent la chair qu'ils touchent, ſans s'inſinuer plus avant dans les parties voiſines, comme font les acides, parce que ces ſortes de ſels calcinés & fixés étant d'une figure cubique & quarrée, comme il nous paroît dans le ſel marin, le vitriol, le ſel de tartre, & tous les autres de cette eſpece, ils ne peuvent pas s'inſinuer ny penetrer ſi avant que les acides, mais ils demeurent au contraire plus long-temps ſur la partie où ils ſont, laquelle ils rongent par les angles de leur figure cubique & raboteuſe, avec dou-

leur, en même temps qu'ils la brûlent par le mouvement des parties ſulphurées qui ſont fixées avec eux.

Les bubons au contraire ſont d'autres tumeurs de la groſſeur d'un œuf de pigeon, qui arrivent ordinairement dans les glandes qui ſont derriere les oreilles, ſous les aixelles, & dans les aines, non pas que ce ſoit un effet de la nature providente, qui chaſſe les excremens des humeurs ſur les parties les moins nobles de tout le corps, comme penſent mal à propos ceux qui ſe ſont dépoüillés du raiſonnement pour l'attribuer à la nature qu'ils ne connoiſſent pas; mais parce que ce ſont des eſpeces d'inflammations qui ſurviennent particulierement dans les glandes, où ſe terminent une bonne partie des vaiſſeaux lymphatiques qui rapportent le ſuc nerveux dans les veines, & les

emplissent de telle sorte, qu'elles ne peuvent pas si facilement donner entrée au sang, lors qu'il est parvenu à l'extremité des arteres; & encore particulierement dans ces sortes de Fiévres, où il est remply de superfluités corrompües, qui troublent par ce moyen la circulation reguliere du sang, en opposant une digue à son passage, qui le fait croupir de telle sorte, qu'il faut necessairement que celuy qui arrive de nouveau grossisse & enfle les vaisseaux qui le contiennent, jusques à ce qu'ils se rompent & que le sang s'épanche dans la substance des glandes, pour exciter ces sortes de tumeurs qui suppurent pour l'ordinaire dans la suite, comme nous allons expliquer.

Le sang étant donc ainsi sorty de ses vaisseaux, les esprits s'évaporent pour la plus grande partie avec quelques particules d'eau, pendant que l'humidité qui reste

dissout une partie des sels, qui s'aigrissent dans cette dissolution, & qui par consequent ne tardent pas long-temps de se joindre aux autres qui sont fixés avec les soufres & la terre, pour faire une effervescence semblable à celle qui se fait par l'esprit acide de vitriol avec le sel fixe de tartre qui est sulphuré, parce que pendant cette action une partie des soufres qui étoient enfermés dans les sels fixes, s'échappent aussitôt que les sels acides & les sels fixes se penetrent l'un l'autre dans cette union, & causent par leur mouvement cette chaleur piquante & douloureuse que l'on ressent dans toutes les inflammations, & qui augmente par consequent la Fiévre.

Et aprez cela ces sels étant ainsi unis, ils enferment avec eux ce qui reste de gras, d'huileux & de sulphuré, pour le dissoudre dans la partie aqueuse, & faire

faire ainsi une substance legere & uniforme qu'on appelle du pus, qui finit pour lors ou diminüe beaucoup la Fiévre & la douleur; parce que non seulement les soufres ne peuvent plus se mouvoir, mais encore les sels de differente espece dans l'action mutuelle qu'ils ont fait l'un sur l'autre pour se joindre ensemble, ont tellement rompu, froissé & brisé leurs pointes tranchantes & angulaires, qu'ils ont perdu toute leur acrimonie, comme nous voyons dans l'exemple que nous avons apporté de l'esprit de vitriol avec le sel de tartre, où ces deux sortes de sels qui sont extremement corrosifs separement, s'adoucissent enfin dans le mélange, de telle maniere qu'on les peut mettre sur la langue sans en être offensé; & c'est ce qui est conforme à la doctrine pratique d'Hypocrate, au quarante-septiéme Aphorisme du

ſecond livre, où il a remarqué que les douleurs & les Fiévres arrivent toûjours dans la ſuppuration, & qu'elles ſe diminuent quand le pus eſt fait : *Cum pus fit, dolores & febres accidunt, magis quàm confecto.*

CHAPITRE III.

Du Traitement des Fiévres ardentes & continües.

APrez avoir découvert & expliqué clairement la nature, les cauſes & les effets des Fiévres Continües, Epidemiques, Malignes & Contagieuſes, par le ſecours & par le moyen des principes de Chimie, qui ſont les ſeuls que l'on doit nommer naturels, puis qu'ils ſont l'unique fondement de la Phyſique pratique qui nous

les fait voir ſenſiblement tous les jours dans la generation & la corruption particuliere de tous les mixtes qui ſe font artificiellement dans les operations de la Chimie, pour enſuite former toutes les conceptions generales des mouvemens les plus cachés de la nature, & par conſequent la veritable Philoſophie qui doit ſervir de regle à la Medecine, pour parvenir à la connoiſſance des maladies, comme nous l'avons particulierement fait voir dans ce Traité, qui eſt fondé ſur l'autorité d'Hypocrate & de Galien, appuyé par des experiences & des exemples les plus ſenſibles qui ſe voyent tous les jours dans la practique, & ſoûtenu de ſi fortes raiſons, qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit obligé de conclure, que c'eſt icy l'unique & la veritable Theorie, la plus conforme à la raiſon, qui doit ſervir de fondement inébran-

lable pour tirer toutes les indications necessaires au traitement de ces sortes de Fiévres ; comme nous le ferons voir dans la suite.

Puisque l'ordre demande que nous expliquions la methode & les moyens de les traitter avec succez, il nous faut premierement commencer par les Fiévres continües, dans le temps qu'elles ne sont pas encore malignes & contagieuses, pour ensuite venir à celles qui ont acquis d'elles-mêmes cette malignité aprez une longue effervescence ; & finalement aux Fiévres pestilentes qui sont causées par le levain malin & pourrissant que nous avons déja expliqué.

Mais comme toutes les maladies se doivent traiter par la détruction de leurs causes, & que nous avons fait voir sensiblement, que celle qu'on appelle conjointe procedoit de l'exaltation du movement dére-

glé des esprits & des soufres du sang, qui se sont dégagés des autres principes dans la maturité, qui est la cause antecedente de ces sortes de Fiévres, toutes nos indications se dirigeront sur la recherche des remedes qui doivent dans le commancement & dans l'augmentation de la maladie figer le mouvement dereglé des esprits, & rengager les soufres dans les autres principes, pour leur faire perdre cette agitation extraordinaire qui fait boüillir le sang, auquel il faut procurer une moyenne crudité.

Or pour satisfaire à nôtre sujet, il est certain, que la saignée se doit pratiquer dans le commencement, & que c'est l'un des meilleurs remedes que l'on puisse trouver pour lors dans la Medecine; parce que comme il est seur que la Fiévre est une effervescence du sang, semblable à celle qui se fait dans le vin, il faut faire la

même chose (pour calmer le boüillonnement du sang) que ce que l'on fait pour arrêter celuy du vin: Or chacun sçait, que lors qu'il boult extraordinairement, il se faut bien garder de le tenir fermé, ou de laisser le vaisseau trop plein, parce qu'en ce cas les parties sulphurées qui se meuvent avec une extréme rapidité, quand elles sont assemblées les unes auprés des autres dans le dégagement des autres principes, ne pouvant s'écarter dans cette plenitude, ny s'exhaler faute d'espace, elles le feroient boüillir davantage.

Mais le meilleur remede que l'on trouve dans cette occasion, c'est, non-seulement de le tenir ouvert pour donner issüe aux parties sulphurées qui s'exhalent continuellement dans cette agitation, mais encore d'en vuider une bonne partie, afin que les mêmes soufres qui étoient ramas-

ſés & reſſerrés les uns auprez des autres dans la plenitude, s'écartent & ſe ſeparent quand ils trouveront plus d'eſpace, pour ſe rengager dans les autres principes, & par ce moyen perdre leur mouvement, & faire ceſſer ou diminuer cette effervescence.

Ainſi lorſque le ſang boult extraordinairement dans ſes vaiſſeaux, il ne faut pas empêcher la tranſpiration, en tenant le malade dans un lieu froid, qui reſſerre & ferme les pores du cuir, par où doivent paſſer les vapeurs ſulphurées qui s'exhalent de cette fermentation ; mais il faut d'abord vuider les vaiſſeaux, pour diminuer la plenitude, afin que cette évacuation faſſe ſortir une partie des ſoufres, qui dans leur dégagement ſe meuvent avec plus de facilité ; & que ceux qui reſtent ayant un eſpace plus conſiderable, ne puiſſent s'unir, ſe reſſerrer &

& se ramasser ensemble si facilement; de maniere que se separant les uns des autres, il faut par consequent que la Fiévre qui ne procedoit que du mouvement impetueux de leur union, cesse ou diminuënt considerablement.

C'est pourquoy je ne puis pas approuver la pratique des Medecins qui n'ordonnent que des petites saignées, qu'ils reïterent tous les jours, ou de deux jours l'un; parce qu'il leur arrive la même chose qu'à ceux qui se contenteroient de vuider une petite quantité de vin, lors qu'il boult dans son vaisseau, sans considerer que cette évacuation le fait encore bouïllir davantage, d'autant que n'étant pas suffisante pour donner toute l'espace necessaire aux parties sulphurées de se separer les une sdes autres, elles se meuvent au contraire avec plus de facilité & plus impetueusement que si le vaisseau

êtoit plein, de ſorte qu'elles pouſſent incontinent dehors ſa liqueur toute écumante.

De même, lors que le ſang commence de boüillir, & que par conſequent il remplit ſes vaiſſeaux, ſi l'on en vuide ſeulement une petite quantité, comme cette évacuation n'eſt pas ſuffiſante pour donner l'eſpace neceſſaire aux parties ſulphurées de s'ecarter, & ſe ſeparer les unes des autres, afin de ſe rengager dans les autres principes; elles leurs donnent au contraire la liberté de mouvoir avec plus de facilité qu'auparavant pour faire boüillir le ſang davantage; de maniere que ces petites ſaignées ſont bien ſouvent cauſe que par l'impetuoſité de ſon mouvement il peut ſortir de ſes vaiſſeaux, & par conſequent produire des inflammations internes.

Je ſçay bien que l'on ne manquera pas de dire, que les grandes

ſaignées ſont dangereuſes parce qu'elles affoibliſſent, & qu'il eſt plus à propos de les faire petites, & les reïterer dans la ſuite pour faire avec le temps une ſuffiſante évacuation: Mais bien que cela paroiſſe en quelque façon veritable, neanmoins il faut remarquer que les forces ſont toûjours aſſés grandes dans le commencement de la maladie pour ſouffrir une grande évacuation, qui les affoiblit beaucoup moins, lors qu'elle modere l'effervescence du ſang (que les petites ſaignées qui ne vuident jamais aſſés) ne les conſervent dans la ſuite, parce que la nourriture que les malades prennent tous les jours dans l'intervalle à pluſieurs fois, remplacent preſque autant de ſang que les mediocres ſaignées en ont vuidé; de maniere qu'il ſe trouve qu'on entretient ainſi la plenitude de vaiſſeaux pendant pluſieurs jours qui eſt la cauſe que le ſang

continûant toûjours de bouïllir, il ne tarde pas long-temps de venir dans l'augmentation, & dans un point qu'on ne peut plus l'éteindre.

C'est pour cela qu'il vaut beaucoup mieux suivre l'experience, & la raison, qui nous indiquent dans le commencement que les forces sont vigoureuses, de faire dabord une saignée assés considerable pour vuider suffisamment les vaisseaux; afin que les parties sulphurées qui s'étoient unies, & ramassées les unes auprés des autres dans la plenitude, s'écartent & se separent quand elles auront plus d'espace, pour se rengager dans les autres principes, qui les tiennent tellement dans le repos, qu'il faut que l'effervescence cesse comme nous avons deja dit.

Cette doctrine qui est si conforme à la raison, se trouve encore autorisée par la Pratique de

Galien, *au neuviéme livre de sa Methode, chapitre quatriéme*, où il se void, qu'il saignoit si abondamment pour vuider les vaisseaux dans de semblables occasions, que les malades en tomboient souvent en deffaillance, parce qu'il ne reconnoissoit point de meilleur remede pour faire cesser l'effervescence du sang dans les Fiévres Continuës: *Aufero ab homine eo usque de industria sanguinem quoad animo linqueretur, maximum plane ubi valentes vires sunt Continentis Febris remedium: Id quod cum ratione tum experientia didici.*

Ce n'est pas qu'il ne faille moderer la quantité du sang que l'on doit tirer, suivant la differente complexion, & suivant les divers temps de son effervescence; car il est certain que lors qu'il contient quantité de principes actifs, qui se sont dégagés dans la maturité pour le faire boüillir plus impetueuse-

ment, comme il arrive aux bons vins, qui s'échauffent, & bouïllent plus fortement, ſuivant qu'ils ſont plus meurs ; il en fau tirer une plus grande quantité que quand il eſt plus crud, où pour lors ne s'echauffant pas tant il en faut moins tirer, ſuivant que l'on en uſe à l'égard des petits vins, qui lors qu'ils bouïllent dans leurs vaiſſeaux ne ſe doivent pas vuider à la même quantité que les bons vins.

Il faut encore remarquer, que les premieres ſaignées qui ſe font dans le commencement, doivent être plus grandes que celles qu'il eſt neceſſaire de reïterer dans la ſuite; lorſque la Fievre s'augmente au lieu de diminuer, parce que les ſoufres qui s'étoient en quelque façon écartés dans la premiere évacuation, au lieu de ſe rengager dans les autres principes, pour perdre leur mouve-

ment, ſe rapprochent au contraire les uns de autres comme auparavant, ſoit par leur propre mouvement, ou parce que la nourriture ayant en quelque façon reparé la plenitude, ils n'ont pas la même eſpace pour ſe tenir ſeparés les uns des autres ; de maniere qu'il faut neceſſairement reïterer la ſaignée tout autant de fois que cela arrive ; non pas ſi copieuſe que la premiere, mais à proportion que la plenitude s'eſt augmentée par cette nourriture; ce que le Medecin habille & ſçavant jugera, & connoîtra facilement par la plenitude du poux, qui ſera plus ou moins grande, ſuivant les degrés d'augmentation, qu'il faudra diminuer à proportion, afin d'entretenir pendant tout le cours de la maladie l'eſpace neceſſaire aux ſoufres du ſang, pour ſe ſeparer les uns des autres, & recevoir facilement les remedes

alteratifs qui les doivent ranger dans les autres principes, & remettre dans une moyenne crudité le ſang qui s'étoit éloigné audelà d'une mediocre maturité.

Cela eſt ſi neceſſaire dans cette occaſion, qu'il faut d'abord les mettre en pratique dans le commencement, & immediatement aprés la premiere ſaignée, pour les continüer abondamment & ſans interruption dans la ſuite, juſques à ce que le ſang commence à perdre la plus grande partie de ſon mouvement, & de ſa chaleur; qui eſt une marque qu'il s'écarte de ſa trop grande maturité pour acquerir bien-tôt une moyenne crudité; auquel cas il faut moderer la quantité de ces remedes dans leurs mélanges, & les rendre pour ce ſujet plus ou moins cruds, de peur de paſſer audelà de cet état moyen, qui doit être conforme à ſa nature,

ſuivant le troiſiéme Aphoriſme du premier livre : *Sed qualis natura fuerit ejus qui id perpeſſurus eſt eo uſque progrediendum*, & au contraire il faut éviter de le mettre dans une entiere crudité, qui au ſentiment d'Hippocrate eſt toûjours ennemie de la nature : *Omne nimium naturæ inimicum.*

Mais pour comprendre la nature de ces ſortes de remedes, il faut premierement faire voir que ceux qui ne ſont raiſonnés que ſur le chaud & le froid, ne peuvent jamais corriger l'intemperie chaude du ſang ; qui bien loin d'être la cauſe de cette maladie, n'eſt au contraire que l'effet du mouvement des parties ſulphurées, qui ſont la cauſe de ſon boüillonnement, & par conſequent de la Fiévre ; ainſi il ne faut pas s'étonner ſi l'eau, qui eſt le plus froid des élements, n'eſt pas même capable de temperer cette chaleur,

puiſque l'experience nous fait voir tous les jours, qu'encore que les malades en boivent abondamment, la Fiévre ne laiſſe pas de continûer, & même bien ſouvent d'augmenter; parce qu'il ne s'agit pas de combatre la chaleur du ſang par la froideur de l'eau, qui ne peut jamais produire cét effet, d'autant qu'elle n'eſt pas capable d'arrêter le mouvement des ſoufres qui ſont la cauſe de cette effervescence, puiſque l'eau ne fait que gliſſer contre leurs parties graſſes, & huileuſes; & qu'il eſt impoſſible qu'elle ſe puiſſe jamais unir avec eux, pour les diſſoudre, & faire interruption dans leurs parties, afin de les rengager dans les autres principes; & par ainſi leur faire perdre le mouvement qui cauſoit la Fiévre, ou bien les conduire dehors par les ſueurs ou les urines.

C'eſt pourquoy comme il n'y

a que la ſeule Chimie qui puiſſe connoître la veritable cauſe de cette efferveſcence du ſang, que nous nommons la Fiévre, il n'y a auſſi qu'elle qui puiſſe trouver le veritable remede qui doit figer le mouvement dereglé des eſprits, & écarter ou rengager les ſoufres dans les autres principes, pour arrêter leurs mouvements, & par conſequent faire ceſſer l'ébulition du ſang; puis qu'elle nous fait voir tous les jours dans le mêlange des premiers principes, que les ſels s'uniſſent & diſſolvent facilement avec les ſoufres, & qu'ils ſe fondent auſſi parfaitement dans l'eau: d'où nous devons conclure, qu'ils ſont les ſeuls qui peuvent ſervir de milieu pour diſſoudre les ſoufres dans les liqueurs aqueuſes, afin de faire par ce moyen l'interruption neceſſaire dans leurs parties, pour les mettre enſuite dans le repos.

L'experience nous montre encore plus ſenſiblement cette verité, dans le mêlange de l'eau avec l'huile, où les ſoufres ſous cette forme graſſe, au lieu de s'unir & ſe diſſoudre avec elle, ils ſurnagent au contraire & ſe raſſemblent de la maniere la plus êtroite; c'eſt à dire, à la ronde, en formant des petits globes, qui dans la moindre agitation s'approchent les uns des autres, pour faire des amas plus gros de la même figure; qui nous demonſtrent viſiblement, que les liqueurs aqueuſes ne peuvent les écarter, & ſeparer les uns des autres, ny empécher leur mouvement, puis qu'ils paroiſſent toûjours ſous la figure ronde, qui eſt la plus mobile; comme au contraire nous voyons tous les jours dans la pratique, parmy une infinité d'exemples, que lors qu'on a diſſout de l'huile avec du ſel, elle s'unit

ensuite si facilement avec l'eau, qu'il est presque impossible d'y remarquer les parties sulphurées les moins sensibles, tant elles sont engagées avec elles par le moyen de ce sel.

C'est pour cette raison que l'eau ne pouvant laver les taches grasses, huileuses, & sulphurées qui se font dans les linges, l'on a trouvé le moyen de la faire passer toute chaude sur les cendres que l'on met sur la lessive ; afin que fondant & dissolvant les sels qui s'y rencontrent avec abondance, elle les puisse conduire vers les graisses des linges, avec lesquelles ils s'unissent si facilement, qu'ils servent par consequent de milieu pour les dissoudre dans l'eau qui les entraîne avec elle dans la lessive, où ils paroissent toûjours d'une couleur plus rouge, suivant qu'il y en a davantage ; comme nous voyons mani-

festement dans l'urine qui est la lessive naturelle du sang, & qui rougit extraordinairement dans toutes sortes de Fievres ; où les soufres sont tellement dégagés des autres principes, qu'elle les peut dissoudre, & les emporter avec elle par le moyen de son sel.

Mais aprés avoir ainsi montré d'une maniere assés claire, que les sels doivent servir de milieu pour dissoudre les soufres dans les liqueurs aqueuses, il faut encore faire voir qu'ils sont aussi capables de fixer, & d'arrêter le mouvement dereglé des esprits, comme la Chimie nous l'enseigne tous les jours dans plusieurs de ces operations, entre lesquelles nous choisirons pour exemple cette composition de l'urine des animaux, de la suye de cheminée, & du sel marin, qu'on appelle du sel armoniac, dans laquelle l'experience nous fait voir que le sel marin

qui contient quantité de ſel acide, n'a été ajoûté aux deux premiers que pour arrêter & fixer le mouvement de leurs eſprits volatils, qui s'exhalent ſi abondamment, & ſi ſenſiblement par leurs odeurs, qu'il eſt impoſſible de les conſerver ſans le mélange, qui les arrête au contraire de telle ſorte, qu'ils perdent entierement leur mouvement, & leur odeur: ce qui eſt ſi veritable, que ſi l'on méle avec cette compoſition du ſel fixe de tartre, ou quelqu'autre ſel alkali, avec leſquels le ſel acide du ſel marin a tellement de rapport, qu'il ne manque jamais de ſe joindre avec eux: pour lors il relâche incontinent les eſprits volatils de l'urine, & de la ſuye qu'il avoit fixé, de maniere qu'ils recouvrent leur premier mouvement, & ſe font ſentir par la même odeur qu'ils avoient auparavant.

Cela êtant ainsi supposé comme une verité incontestable, il est aisé de juger, que les sels doivent être employés dans les tisanes des febricitants: Mais comme il y en a de plusieurs sortes, suivant leurs differentes conbinaisons, avec les autres principes, qui les font nommer fixes ou alkali, quand ils sont mêlés avec le soufre ou la terre; de même maniere qu'on les appelle volatils lors qu'ils se sont subtilisés par les frequentes cohobations que les esprits ont fait ensemble pour s'unir avec eux.

Il faut seulement se servir des sels acides, qui ne sont tels que parce qu'ils sont purs; c'est à dire, dégagés & separés du mélange qu'ils faisoient avec les autres principes, ce qui se preuve clairement par la resolution artificielle qui se fait dans la distillation du sel marin, du vitriol, & des

autres mineraux qui contiennent quantité de ſel acide fixé avec des parties terreſtres, qui luy font changer ſa ſaveur naturelle, qu'il recouvre auſſi-tôt qu'il eſt ſeparé du mélange ſous le nom impropre d'eſprit acide , qui n'eſt autre choſe que du ſel pur, qui ne manque jamais de revenir ſalé comme il êtoit auparavant la diſtillation , ſi on le rejete ſur le *caput mortuum*.

En ſecond lieu, cela paroît evidemment dans la corruption naturelle du vin, du ſang, du lait, & de toutes les choſes les plus douces, qui aigriſſent lors que les eſprits , & les ſoufres êtant diſſipés pour la plus grande partie, les ſels commencent de predominer, & de ſe faire ſentir ſous la ſaveur acide qui leur eſt naturelle en cét êtat, où ils ſont dégagés & ſeparés des autres principes.

Troiſiémement, cela ſe reconoitn

noît aussi dans le commencement de la generation des fruits, qui sont stiptiques, acerbes, & austeres, lors que les principes actifs sont encore ensevelis dans la terre & dans l'eau; mais qui deviennent immediatement aigres à proportion que le sel (qui dans la suitte se dégage le premier) leur communique cette saveur, qui ne s'adoucit jamais, que les esprits & les soufres ne s'exaltent pour s'unir avec luy, & le volatiliser dans la maturité.

Je sçay bien que l'on ne manquera pas de nous objecter, que l'esprit de vitriol, le vinaigre, le verjus, & generalement toutes sortes d'acides ne peuvent pas s'unir avec les huiles, & qu'il n'y a que les sels fixés avec les parties terrestres qui peuvent se méler avec elles, comme nous avons dit cy-dessus; & qui par consequent servent de milieu pour

les dissoudre dans les liqueurs aqueuses.

Mais comme il n'y a presque point de sels fixés qui ne renferment des soufres avec eux, puis que l'experience nous fait voir qu'ils causent une ébulition, & une chaleur extraordinaire quand on les méle avec quelque acide, ausquels ils s'unissent si étroitement qu'ils laissent échaper leurs soufres, pour produire cét effet, comme nous avons déja dit, du mélange de l'acide du vitriol, avec le sel de tartre. Il est certain qu'êtant presque tous sulphurés, ils ne peuvent pas convenir dans les tisanes des febricitants, parce qu'ils pourroient fomenter la chaleur du sang qui ne procede déja que du dégagement de ses soufres, qui les feroient exalter avec eux pour en augmenter la cause.

Cependant bien qu'il soit vray

que les ſels acides ne puiſſent s'unir avec les huiles, ils ne laiſſent pourtant pas d'être tres-propres, & de convenir dans cette occaſion ; parce que lors qu'ils ſont d'iſſouts dans l'eau, & qu'ils ſont portés dans le ſang, où il y a quantité de parties terreſtres, ils ſe fixent d'abord avec elles, de maniere qu'il ſe fait un ſel fixe qui n'a point porté de ſoufre dans le ſang, & qui s'unit ſi facilement avec les parties graſſes, huileuſes, ſulphurées qui ſe ſont d'égagées des autres principes, qu'il peut ſervir de milieu pour les diſſoudre dans les liqueurs aqueuſes.

Mais quoy que toute ſorte d'acides ſoient les veritables remedes qui peuvent arrêter le mouvement dereglé des eſprits, & ſervir de milieu pour diſſoudre les ſoufres dans les liqueurs aqueuſes, & les conduire dehors par les

ſueurs & les urines, ou les rengager dans les autres principes, & par ce moyen mettre le ſang dans ſa crudité; neanmoins comme il ne ſuffit pas de rendre le ſang crud, s'il ne peut enſuite recouvrer ſa maturité, il eſt certain que l'eſprit du vitriol, du ſel marin, du ſel armoniac, & des autres de cette eſpece qui ſe tirent des mineraux par la reſolution artificielle, auſſi bien que ceux qui ont paſſé par la fermentation dans la corruption naturelle des vegetaux, comme le vinaigre & autres ſemblables, ne pouvant jamais acquerir par la coction naturelle & artificielle cette douceur qui fait la maturité, ils pourroient reſter dans le ſang aprez la Fiévre comme des parties inutiles, qui le rendroient ſi crud, qu'il auroit de la peine a recouvrer ſa maturité naturelle.

C'eſt pourquoy il vaut beau-

coup mieux ſe ſervir de ceux qui ne ſont aigres que parce qu'ils ſont cruds dans le commencement de leur generation ; comme parmy une tres-grande quantité que nous en avons, nous choiſirons preferablement à tous les autres, celuy qui ſe tire de l'aliment qui a le plus de reſſemblance avec le ſang, & qui ſe change plus facilement en ſa ſubſtance.

Or comme nous avons déja dit, que ſuivant le ſentiment de Galien, le vin étoit de cette nature, je trouve que le verjus qui eſt le vin dans ſa crudité eſt un acide le plus propre de tous, qui doit ſervir de remede pour arrêter le mouvement dereglé des eſprits, rengager les ſoufres dans les autres principes, & remettre le ſang dans la crudité qui luy doit faire perdre le mouvement de ſa chaleur & de ſon ebulition.

Cette doctrine eſt ſi conforme

à la raiſon, qu'il ny a perſonne qui ne doive ſe laiſſer convaincre, que de même maniere que le bon vin fait le bon ſang, lorſque ſes principes actifs ſont exaltés dans la maturité, auſſi le verjus qui eſt le vin dans ſa crudité eſt un acide qui ne peut faire que du ſang de même ſorte, qui cependant pourra dans la ſuite par le mouvement de la fermentation naturelle qui ſe fait dans la digeſtion & la circulation de cette humeur, perdre cette aigreur de la même façon qu'il la quitte quand il ſe meurit dans le raiſin, afin que le ſang puiſſe aprez cette moyenne crudité, recouvrer la temperature douce & balſamique qu'il avoit auparavant.

Il faut donc pour ces raiſons ſe ſervir abondamment de ces ſortes de remedes acides tandis que la Fievre eſt dans le commancement & l'augmentation, puiſqu'il

ne s'agit pour lors que d'arrêter le boüillonnement du ſang, & pour cet effet il les faut diſſoudre avec ſept ou huit fois autant d'eau la plus pure, & la plus claire comme eſt celle de fontaine ; & y adjoûter environ deux ou trois onces de ſucre ſur la quantité d'une pinte, obſervant toûjours de la rendre plus ou moins aigre, ſuivant que le ſang boult plus ou moins impetueuſement.

C'eſt par ce moyen qu'on arrête bien ſouvent ces ſortes de Fiévres dans leur principe, particulierement lorſque les malades en boivent extraordinairement, c'eſt a dire environ trois ou quatre pintes tous les jours, & autant toutes les nuits ; car il ne faut pas apprehender que la quantité de ce brevage puiſſe nuire en aucune maniere, puis qu'il ne manque jamais de paſſer incontinent par les urines.

C'eſt donc là le plus ſouverain remede que l'on puiſſe trouver dans la Medecine pour empêcher que les Fiévres ne paſſent juſques dans leur état, où pour lors les eſprits, & les ſoufres les plus purs ſe diſſipent bien ſouvent de telle ſorte, que le ſang tombe quelque fois en pourriture de la maniere que nous avons expliqué; en faiſant voir qu'elles pouvoient acquerir cette malignité, qui nous eſt indiquée par des taches pourprées qui ſont preſque toûjours mortelles, lors qu'elles ne ſont pas univerſellement pouſſées ſur la ſuperficie de la peau par le mouvement naturel des eſprits, qui manquent preſque toûjours dans cette rencontre; où la pourriture s'augmentant de plus en plus, le ſang ſe fige de telle ſorte qu'il ne peut plus circuler ny s'allumer, d'où vient qu'il faut par conſequent que l'ame ſenſitive periſſe

avec la vie ; puis qu'elle n'eſt autre choſe que cette flamme allumée dans la maſſe du ſang, ſuivant le texte Sacré au dix-ſeptiéme chapitre du Levitique, verſet quatorze, *anima enim omnis carnis eſt in ſanguine*, & ſuivant le douziéme chapitre du Deuteronome, verſet vingt-trois, *ſanguis enim eorum pro anima eſt.*

Ou-bien les ſoufres qui ſont ainſi dégagés des autres principes paſſifs dans le commencement & l'augmentation, ſe brûlent & ſe recuiſent tellement avec les ſels fixes du ſang, qu'ils produiſent une grande quantité d'excrements bilieux dans l'état de la maladie, qui entretiennent encore ſouvent l'ébullition, en troublant le mouvement regulier des eſprits qui ſe reflechiſſent neceſſairement les uns ſur les autres dans cette confuſion, juſques á ce que ces ſuperfluités ſoient pouſſées dehors

par l'impetuosité de leur mouvement; pourveu que la fermentation & la digestion (qu'Hippocrate appelle la coction) se fasse parfaitement, & que les esprits ne soient pas tellement dissipés & ensevelis qu'ils se puissent débarrasser insensiblement de cette confusion, afin que se faisant une separation du pur d'avec l'impur, comme nous voyons qu'il arrive dans les digestions artificielles, les excrements les plus legers qui surnagent la masse du sang, soient chassés par une sueur generale & critique, & que par ce moyen les plus grossiers & les plus pesants qui se precipitent au fond soient enfin conduits dans les intestins, pour être mis dehors par une diarrhoée copieuse, puisque c'est ainsi que se doivent terminer ces sortes de Fiévres, suivant l'observation de Galien, au chapitre troisiéme du Livre des crises,

judicantur perfectè ſudore, vel alvi perturbatione.

Mais comme il arrive ſouvent que les impuretés du ſang qui reſultent de ſon ébullition ſont ſi abondantes qu'elles ſuffoquent les eſprits & la chaleur naturelle, pour lors la digeſtion qui en depent abſolument, ne pouvant pas ſe faire d'une maniere parfaite, il ne faut pas s'étonner s'il ne ſe fait point de ſeparation du pur d'avec l'impur; & par conſequent ſi le ſang ne pouvant plus a la fin circuler ny s'allumer, il faut par une neceſſité indiſpenſable que la mort s'enſuive.

Ainſi lorſque la Fiévre eſt arrivée dans cet état, & que le ſang ne boult plus tant par le mouvement de ſes ſoufres, qui s'étoient dégagés dans le commencement & dans l'augmentation, que parce que s'étant enfin recuits avec les ſels fixes, ils reſtent comme

des parties heterogenes qui entretiennent ſon ébullition , comme nous venons de dire ; pour lors la maladie ayant changé de nature, & ne s'agiſſant plus que de procurer l'épurement du ſang, par la ſeparation du pur d'avec l'impur , il faut neceſſairement tirer des indications contraires, & par conſequent ceſſer l'uſage des remedes qui étoient convenables, tandis qu'il falloit mettre le ſang dans une moyenne crudité, pour luy faire perdre le mouvement impetueux des ſoufres qui cauſoient ſa chaleur & ſon ébullition,

C'eſt donc icy qu'il faut toute la prudence d'un bon Medecin pour bien prendre ſes meſures ſuivant cette doctrine , puiſque la crudité (qui étoit ſi neceſſaire auparavant que le ſang fut rempli des impuretés qu'il a contractées dans ſon efferveſcence , engageroit abſolument le peu de princi-

pes actifs qui restent, & empêcheroit par consequent la digestion & la coction, sans laquelle le sang ne pourroit jamais s'épurer : ce qui s'accorde, non seulement au sentiment d'Hippocrate, & de Galien, ou le premier deffend de purger dans la crudité, *concocta medicamento purgante movenda non cruda*; & le second, qui soûtient, que lorsque les humeurs sont cruës, il ne se peut point faire d'evacuation salutaire, *in cruditate nihil potest salutariter excerni.* Mais encore cela est entierement conforme à l'experience, qui nous fait voir dans la practique, que le vin non plus que le suc de tous les vegetaux ne s'épurent jamais tandis qu'ils sont cruds & verds, parce que les principes actifs n'étant pas dégagés des passifs, ils ne peuvent pas acquerir la fermentation naturelle qui est necessaire a cét usage.

Il faut encore remarquer que l'épurement du sang dans cette occasion se doit faire de la même maniere que celuy du vin nouveau, puisque l'un & l'autre ne boüillent pour lors que pour s'épurer de leurs impuretés. Or l'experience journaliere nous apprend, que quand on veut épurer le moust, non seulement il faut le laisser fermenter (ce qu'il ne feroit pas s'il étoit trop crud) mais encore il faut bien se donner garde de laisser le vaisseau trop plein, parce qu'en ce cas il s'épancheroit avec les impuretés qui causent son ébullition ; & de même maniere il n'en faut pas aussi vuider une trop grande quantité, de peur que les impuretés ne pouvant pas atteindre l'ouverture du vaisseau, elles ne puissent sortir dehors, & qu'au contraire elles ne rentrassent confusement dans le mélange, ce qui le rendroit bourru & rempli d'une

ſi grande quantité de lie, qu'il ne manqueroit jamais de ſe gâter, & d'acquerir cette alteration glaireuſe qu'on appelle du vin qui file.

De même lors que le ſang eſt rempli des impuretés qu'il a contractées dans l'état de la Fiévre, il faut donner le temps à la nature de faire la digeſtion & la coction, ſans avoir égard a ſon ébullition comme dans le commencement, & ſe contenter ſeulement de la calmer pour lors en beuvant abondamment d'une legere decoction d'orge avec le criſtal mineral, puis qu'il ne s'agit pas dans ce temps de rengager les eſprits & les ſoufres dans les principes paſſifs comme auparavant, parce que ce ſeroit là le moyen de retenir les impuretés du ſang, qui le rendroient ſi limonneux qu'il ne pourroit plus entretenir cette flamme vitale en quoy conſiſte la chaleur naturelle; tandis qu'au contraire cette

liqueur nitreuſe qui contient des ſoufres purement lumineux , ſe mélant dans la maſſe du ſang qui ne boult plus pour lors que d'une flamme fumante , par la confuſion des ſoufres & des ſels brûlés & recuits dont il eſt tout rempli & troublé, l'allumera par ſa preſence d'une lueur plus claire, plus pure, & par conſequent plus douce, qui le relâchera inſenſiblement dans ſon mélange, pour ſe debaraſſer avec plus de facilité des ſuperfluités qui entretiennent ſon ebullition, lorſque la coction & la ſeparation ſeront achevées.

C'eſt donc pour les raiſons que nous avons dit du vin, qu'il faut que les ſaignées ayent ſuffiſamment vuidé les vaiſſeaux, lorſque la Fiévre eſt dans cet état, en telle ſorte qu'ils ne ſoient pas trop pleins, de peur que dans l'épurement qui ſe doit faire ou naturellement ou par artifice, il n'ar-

rive des inflammations internes par la rupture de quelque vaisseau, qui causent presque toûjours la mort, comme les pleuresies, les inflammations de poulmon, les crachements & vomissements de sang, les hemoragies, les dyssenteries, les flux d'hemorroïdes, ou de manstrües, qui ne sont que des suites d'une vicieuse plenitude, laquelle n'ayant pas été evacuée comme il faut dans le commencement & dans l'augmentation de la Fiévre, exige de nouveau la saignée pour calmer cette évacuation dereglée, qui ne peut jamais déraciner l'essence de la Fiévre, parce qu'il s'écoule une plus grande quantité du meilleur sang qui reste, que de ses parties superfluës : ce que le sçavant Fernel a parfaitement bien expliqué au second livre de sa Methode, chapitre huitiéme, en ces termes, *At in lauso atque in omni continua per quam hu-*

mores alii in majoribus vasis putrescunt sanguis etiam copiose & affatim prosiliens non æque confert. E naribus enim, qui excurrit, licet vigilias, deliria, capitis dolorem, aliaque symptomata demulceat, vix tamen propriam morbi essentiam atque radicem evellit, nisi forte immoderatior succedat profusio, summâ virium dissolutione, quæ tamen nunquam videtur optanda, vitiosus enim sanguis per nares postremus elabitur nec nisi cum utilioris magna vis erit effusa, in his igitur febribus tametsi nares multo stillent sanguine, vena tamen cubiti secanda, quando quidem sæpè deprehensus est è naribus tum colore substantia laudabilis, quum ex cubito impurus sordidusque detrahitur. At vero qui per hos morbos ex hæmorroïde aut utero affatim & copiose exit, quod proximè è vena cava lumborum decedat, multo quidem utilior habendus; sed plerumque nec ipsam febris radicem extirpat, quæ in venis

est cordi proximis. Hinc sæpe profluentibus mensibus, atque etiam in puerperis quæ rite purgantur, ob febris ardorem sanguis licet parcius è cubito demendus.

Ainsi si les saignées ne doivent pas laisser les vaisseaux trop pleins pour les raisons que nous venons d'avancer ; & pour éviter ces accidents qui sont presque toûjours funestes, il ne faut pas aussi qu'elles les vuident trop abondamment, suivant le conseil d'Hippocrate, au troisiéme Aphorisme du premier livre, *neque vasorum considentiæ ad extremum perducendæ periculosum enim* ; parce que non seulement les principes actifs du sang qui se doivent mettre dans le mouvement necessaire pour s'épurer de ses superfluités, seroient pour la plus grande partie dissipés dans cette vicieuse évacuation, mais encore les impuretés qui resultent pour lors de son ébullition,

ne pourroient pas atteindre la superficie ny l'ouverture des veines (comme nous avons dit du vin) pour être chassés par la sueur ou par le flux de ventre, qui sont les deux voyes les plus commodes pour cet effet.

Or comme le salut & la santé d'un malade dans cet état dépend tout-à-fait de l'épurement du sang, qui se doit faire suivant le cours de la nature, par une bonne & salutaire crise, ou-bien par quelque évacuation artificielle. Il falloit necessairement observer cette remarque, afin de faire connoître combien il est important de se bien servir des remedes alteratifs, & de l'usage de la saignée dans le commencement & dans l'augmentation de la Fiévre, suivant la differente nature du sang de ceux qui sont malades, comme il est dit dans Hippocrate, au même lieu que nous venons de

citer : *Sed qualis natura fuerit ejus qui id perpessurus est, eò usque progrediendum.* Conformement à ce que nous avons dit plus haut dans la comparaison des bons vins avec les petits, pour moderer la quantité que l'on en doit tirer ; a quoy nous adjoûterons encore le païs, le temps de l'année, l'âge, & la nature de la maladie, puis qu'il n'est pas moins difficile que necessaire de trouver le veritable point, pour ne se pas écarter de cette juste mesure, sans laquelle il ne faut pas esperer qu'elle puisse jamais être utile, suivant le second Aphorisme du premier livre, *Sic vero & vasorum evacuatio siquidem fiat, qualem fieri decet, confert & facile fervent, sin minus contra, quo circa considerare oportet & regionem, & anni tempus, & ætatem & morbos in quibus expedit, aut non.* Et c'est-ce qui devroit faire trembler tous ceux qui se hazardent

de pratiquer la Medecine ſans une connoiſſance parfaite des mouvements les plus cachés de la nature.

Mais comme il ne s'agit quant à present que d'epurer le ſang, il faut bien prendre garde quand la coction & la digeſtion des ſuperfluités commence de paroître, pour voir ſi cet épurement ne ſe fait pas naturellement par quelque évacuation favorable ; ce qui arrive rarement, parce que les principes actifs du ſang ayant pour la plus grande partie été diſſipés dans ſon ébullition, ceux qui reſtent n'ont pas aſſez de force pour jetter & chaſſer dehors les impuretés qui les ſurmontent: Ainſi il faut obſerver avec beaucoup d'exactitude le moment auquel la coction commence de paroître, afin de ne point manquer d'y pourvoir artificiellement dans cette occaſion, qui eſt toûjours ex-

trement prompte, comme dit Hippocrate au premier Aphoriſme *occaſio præceps*; parce qu'il arrive icy la même choſe que dans toutes les autres liqueurs où il y a des parties heterogenes, que l'on fait boüillir pour les épurer & pour les clarifier; Car d'abord que les écumes & les impuretés commancent de paroître dans l'ébullition, il ne faut pas perdre le temps de les ſeparer incontinent, parce qu'elles ne tarderoient pas longtemps de rentrer dans le mélange, où elles ſe confondroient d'une maniere ſi extraordinaire, qu'on ne pourroit plus par aprés recouvrer l'occaſion ny le moyen de les épurer par artifice, comme l'experience nous le fait voir tous les jours dans la pratique,

C'eſt donc pour cette raiſon qu'il ne faut pas laiſſer échapper ce temps ſi precieux de la coction, pour procurer l'épurement du ſang,

en faisant suppléer l'art au deffaut de la nature, & étant pour ce sujet toûjours extremement prompt a faire ce qui est necessaire dans cette rencontre, où il n'y a point de temps ny de moment a perdre, suivant le premier Aphorisme d'Hippocrate, *oportet autem se ipsum exhibere promptum ad ea quæ decent facienda.*

Cependant comme c'est une chose aussi difficile qu'importante de bien reconnoître l'état de cette coction, & d'en faire un juste discernement, comme dit Hippocrate au même lieu, *Judicium difficile,* Il faut maintenant expliquer d'une maniere intelligible ce que l'on entend icy par la crudité & la coction, comme aussi la difference qu'il y a entre l'une & l'autre; afin qu'ayant une connoissance parfaite pour juger du veritable temps auquel la coction commence de paroître, l'on puisse determiner

miner juſtement le remede qui luy doit convenir.

Pour ſatisfaire à ce deſſein, je trouve que Sennerte *au livre ſecond des Fiévres, chapitre ſeptiéme*, s'accorde ſi bien au ſujet que nous traittons, par la comparaiſon du vin, dont il s'eſt ſervy, que je ne ſçaurois m'empêcher de produire icy ſa doctrine, pour dire que la crudité dans les Fiévres n'eſt autre choſe que l'ébullition & la fermentation du ſang, dans laquelle tout étant encore dans le trouble & dans la confuſion, le pur ne ſçauroit ſe ſeparer de l'impur, juſques à ce que la digeſtion & la coction ſoit achevée, laquelle ne paroît jamais, que l'ébullition ne ſoit paſſée; auquel temps les urines, qui dans cet état étoient rouges, confuſes & troubles dans toutes leurs parties, ſe clarifient pour lors par la ſeparation des parties hetero-

genes, qui nageant au-dessus, montrent le premier degré de la coction ; le second, quand elles demeurent suspendües au milieu ; & enfin le troisiéme, quand elles tombent au fond : comme il arrive dans la fermentation du vin nouveau, qu'on ne sçauroit jamais clarifier par filtration, ny par aucune distillation, quoy que plusieurs fois reïterée, jusques à ce qu'il cesse de boüillir ; où pour lors les impuretés qui surnageoient sur la fin de l'ébullition, qui est le commencement de la coction, étant sorties par l'ouverture du vaisseau, & la lie qui étoit confusement mélée dans le milieu, tombant enfin au fond, il s'épure & se clarifie de luy-même : ce qui ne se peut pas mieux expliquer, que par les propres termes de l'Auteur : *Cruditas autem in febribus videtur esse quasi quædam ebullitio, fermentatio seu fervor;*

nondum enim, ut Galenus id explicat, durante illa ebullitione, vitiosum à bono separatum est. Videturque mihi hic ferè res se habere, sicut in musto, si quis vel decies colarit, vel per filtrum quoque, quod appellant, destillarit mustum nondum defæcatum, eum clarum non reddet; eam ob causam, quòd natura partes heterogeneas nondum separant. Cessante verò illa ebullitione & fermentatione absolutâ, postea vinum clarum redditur fæcesque subsident, adeò ut etiamsi agitatione turbentur, fæces tamen brevi temporis spatio iterum subsideant; ita etiam antequam humores in venis deferbuerunt, nec à natura, nec ab arte cum εὐφορίᾳ & utilitate facile instituitur purgatio: quæ fit postea feliciter, postquam coctione partes heterogeneæ separatæ sunt, id quod & in inflammationibus, & ulceribus fieri videntur; atque ita se se rem habere, ipsa urinæ subsi-

dentia & separatio contentorum docet. Durante enim illa ebullitione, omnes urinæ partes, sicut in musto coufunduntur, cessante vero illa separantur & subsident quædam.

Cependant quoy-que cette doctrine soit si claire d'elle même, qu'il n'y a personne qui ne la puisse comprendre, & qu'elle nous donne dabord une idée parfaite de la difference qu'il y a entre l'état de la crudité, & de la coction, neanmoins il n'est pas ce me semble hors de propos, pour une plus grande connoissance, de remarquer icy sur la comparaison que nous venons de faire du vin, que la crudité & l'ébullition du sang n'étant que la même chose, il est impossible que la Fiévre & les symptomes qui en dépendent ne conservent toute leur vigueur pendant le temps de la crudité, & tout au contraire, d'abord que la coction

commence de paroître la Fiévre ne se relâche, & les symptomes par consequent ne s'adoucissent, parce qu'elle n'arrive jamais, comme nous venons de dire, que le bouïllonnement du sang ne soit calmé, auquel temps il faut necessairement que le malade ressente quelque soulagement dans la remission de la Fiévre, & de ses Symptomes, qui est le signe le plus veritable pour déterminer que la coction commence de paroître; & c'est ce que le docte Fernel a tres-divinement exprimé au livre des Fievres, chapitre huitiéme, en ces termes: *Hic autem obiter animadvertendum Febris atque symptomatum sævitiam quam primum signa concoctionis apparent sæpius mitescere.*

Mais quoy que ce signe nous indique toûjours l'état de la coction quand il est present, neanmoins il ne faut pas inferer par

un retour contraire & reciproque, qu'elle ne puiſſe commencer ſans qu'il paroiſſe évidemment; parce qu'il arrive bien ſouvent, que les impuretés du ſang qui ſe ſont faites dans ſon ébullition, ſont ſi abondantes dans l'état de la maladie, que nonobſtant que les écumes ſuperflües, qui ſurnagent dans le premier degré de coction, devroient diminuer la Fiévre, en ſe ſeparant du mélange où elles étoient confuſes pêle-mêle avec les eſprits, & où elles occupoient l'eſpace qui leur eſt neceſſaire pour regler leur mouvement naturel, & qui par conſequent les faiſoient bondir dans ce deſordre, & ſe renverſer impetueuſement les uns ſur les autres, pour s'étendre plus au large, & par ainſi cauſer le boüillonnement du ſang, dans lequel les excremens les plus legers ſont encore dans la confuſion avec

les plus grossiers : neanmoins comme il en reste encore quelquefois une tres-grande quantité qui l'entretiennent dans cet état, la Fiévre & les symptomes qui en dépendent ne laissent pas aussi de paroître dans cette rencontre, où l'on n'apperçoit presque point de diminution, & où l'on seroit par consequent frustré de son esperance, si l'on attendoit le contraire.

C'est pourquoy il faut icy employer toute la force d'un jugement ferme & solide, pour conferer ce que nous avons dit des urines avec ce dernier signe, afin que si celuy-cy ne paroît pas évidemment dans cette occasion, l'on puisse recourir à celles-là ; puisque de la même maniere que les superfluités qui sont confusement mélées dans la masse du sang, se débarrassent insensiblement, si les principes actifs qui surmontent

ſont exaltés par la coction, & qu'ils ne peuvent ſe ſeparer ſi les principes paſſifs tiennent le deſſus ; auſſi ſemblablement & pour les mêmes raiſons, les impuretés qui ſont dans les urines ſe ſepareront plûtôt ou plus tard pour ſe precipiter au fond, ſuivant la quantité qui s'y rencontre, & par conſequent nous ſerviront de regle pour reconnoître les divers degrés de coction.

Mais aprés avoir ainſi expliqué la nature & les ſignes de la coction des ſuperfluités qui ſe ſont faites dans le progrez de la Fiévre, qui eſt le veritable temps qu'il faut toûjours prendre pour épurer le ſang, & que pour cette raiſon il ne le faut point faire dans le commencement, parce que le ſang eſt encore dans ſa crudité, ſuivant le vingt-deuxiéme Aphoriſme du premier livre: *non cruda neque per initia purganda.*

Il

Il ne reſte, ce me ſemble, plus qu'à traitter des remedes neceſſaires à cet uſage ; & comme je me ſuis toûjours propoſé d'expliquer les choſes d'une maniere ſenſible & conforme aux experiences qui ſe font tous les jours dans la pratique, il n'eſt pas hors de propos de reprendre la comparaiſon du vin dont je me ſuis déja ſervi, pour examiner de quelle maniere il s'épure dans ſon ébullition : or il n'y a perſonne ſi peu experimentée qui ne ſçache que lors que les écumes commencent de paroître, elles ſe doivent neceſſairement évacuer par le deſſus ou le vaiſſeau eſt ouvert, & qu'il ſeroit du tout impoſſible de les précipiter au fond, parce qu'en ce cas l'on broüilleroit plûtôt toute la liqueur que d'en venir a bout, laquelle enſuite ne pourroit plus ſe clarifier : mais au contraire, á meſure qu'elles ſe ſeparent du

mélange où elles étoient confuses & mélées avec les parties les plus grossieres, qu'elles tenoient dans le mouvement durant l'ébullition, & qu'elles sortent par cette voye qui leur est si naturelle ; le boüillonnement qui ne dependoit que de l'agitation des unes & des autres, commence pour lors de diminuer ; & la lie qui est faite de ces parties les plus grossieres tombant au fond du vaisseau par son propre poids, le vin cesse de boüillir & par ce moyen il se clarifie & s'épure entierement.

Ainsi d'abord que la coction commence de paroître dans l'état de la Fiévre, & que les écumes du sang se separent du mélange, non-seulement il les faut evacuer incessamment, de peur qu'elles ne se transportent par la circulation dans les conduits du cerveau, & qu'elles ne causent des assoupissements mortels, ou les autres symp-

tomes que nous avons expliqués au premier chapitre de ce livre ; ou bien qu'elles ne rentrent dans le mélange, & qu'elles ne broüillent tellement le ſang, qu'il ne puiſſe plus enſuite s'épurer, & que la mort ne s'enſuive neceſſairement de ce deſordre, pour avoir laiſſé échapper cette occaſion ſi precieuſe (comme font ordinairement ceux qui ne raiſonnent pas ſur ces principes) & où pour lors les urines qui auront montré quelque ſigne de coction deviendront cruës comme elles étoient auparavant.

Mais encore, il faut pour les mêmes raiſons que nous venons de dire en parlant du vin, ſe ſervir des remedes qui chaſſent du centre à la circonference, tels que ſont les ſudorifiques qu'il faut employer dans cette rencontre, parce qu'ils ſont les ſeuls qui peuvent faire ſortir par les pores du

cuir les écumes ſuperfluës qui ſurnagent la maſſe du ſang, & que c'eſt la voye la plus proche & les ouvertures les plus commodes à cét uſage, puis qu'elles s'y preſentent d'elle mêmes, ce qui eſt non-ſeulement conforme à la raiſon, mais encore à l'autorité d'Hippocrate, au vingt & uniéme Aphoriſme du premier livre, où il dit, *quæ educere oportet, quo maximè vergunt eo ducenda per loca convenientia*, parce qu'il ſeroit impoſſible de les precipiter au fond pour étre evacuées par les ſelles avec les medicaments purgatifs qui purgent de la circonference au centre, ce qui ſeroit par conſequent contraire à leurs mouvement naturel qui tend toûjours à la ſuperficie: Et comme cela ne ſe pourroit pas pratiquer ſans les faire rentrer dans le mélange, duquel elles s'étoient ſeparées par la coction, elles ne manqueroient

pas de troubler de nouveau le ſang & le faire boüillir comme auparavant.

C'eſt pourquoy les purgatifs ne conviennent jamais dans le premier degré de la coction, & il faut toûjours que les ſudorifiques les precedent pour chaſſer à la circonference les écumes du ſang qui s'y preſentent dans cét état, & par conſequent les jetter dehors avec la ſueur, afin que par ce moyen les impuretés les plus groſſieres qu'elles tenoient en mouvement durant l'ébullition, étant ainſi ſeparées d'avec elles, elles puiſſent ſe precipiter au fond pour être evacuées pour lors par le bas avec les medicaments purgatifs, qui pour cette raiſon ne doivent jamais être employés que lorſque la coction eſt achevée, & l'ébullition entierement finie, afin de purifier par ce moyen le ſang de toutes ſes impuretés ſuperfluës,

& le remettre dans ſon état naturel, qu'il recouvrera infailliblement ſi l'on y procede de cette ſorte, comme l'experience pluſieurs fois reïterée nous en a plus que ſuffiſamment convaincu.

Je ſçay bien que cette doctrine quoy-que ſoûtenuë de la raiſon, & fondée ſur l'experience eſt contraire à la Medecine, qui n'ayant pour principes que le chaud & le froid, n'établit point d'autre cauſe de la Fiévre que la chaleur, & qui pour cette raiſon condamne les ſudorifiques comme des remedes chauds; qui bien loin de contrarier la cauſe de la maladie, échaufferoient le ſang, & par conſequent augmenteroient la Fiévre: Mais comme cette erreur à déja été refutée lorſque nous avons traité des remedes qui doivent calmer l'ébullition du ſang, en arrêtant le mouvement des ſoufres qui s'étoient dégagés des autres prin-

cipes dans le commencement & l'augmentation de la maladie, ſans avoir égard au chaud ny au froid, qui ne ſont que les effets des maladies & non pas la cauſe, ſuivant le ſentiment d'Hippocrate.

Il ne faut pas s'étonner ſi nous avançons hardiment, que cette mépriſe eſt cauſe que l'on voit ſi peu de ſuccez dans le traitement de ces ſortes de Fiévres, qui font preſque mourir tous les malades qui en ſont attaqués, à la confuſion de ceux qui ne cherchant que ce qu'il y a de plus froid pour s'oppoſer a cette chaleur, qui n'eſt que l'effet de la Fiévre, ſe trouvent pour ce ſujet toûjours fruſtrés de leurs attente, & peuvent être juſtement appellés des Medecins d'eau froide, qui agiſſent à l'aveugle & ſans connoiſſance de cauſe, puiſqu'il eſt vray de dire, qu'ils traitent les maladies par les effets & non pas par leurs cauſes, ce

qui eſt abſurde en Medecine.

C'eſt pourquoy ne s'agiſſant dans cette occaſion, ny de rafraichir ny d'échauffer, mais au contraire d'épurer le ſang de ſes écumes ſuperfluës, qui ſont pour lors la cauſe de ſon ébullition, de la même maniere que le mouvement des ſoufres le faiſoit boüillir dans le commencement, il faut auparavant ſuppoſer que ces differentes cauſes font, que l'ébullition qui étoit violente & contre nature dans le commencement, devient avantageuſe & naturelle dans l'état de la Fiévre, parce que s'il eſt vray de dire, que les ſoufres dégagés des autres principes & par conſequent enflammés, faiſoient boüillir le ſang dans le commencement pour ſe brûler enſuite avec les ſels, & le remplir ainſi de ces ſuperfluités, qui ne manquent jamais de l'alterer & de le faire changer de nature.

Il faut au contraire remarquer, que l'ébullition qui ne continuë dans la ſuite que parce que le ſang eſt impur, eſt un effet purement naturel, où les principes actifs qui reſtent ſe doivent promptement dégager de ces ſuperfluités où ils ſont confuſement mélés ; & elle n'eſt pas moins avantageuſe, puiſque c'eſt par le mouvement de cette fermentation que ces impuretés ſont pouſſées dehors, ſans laquelle il ne ſe feroit point de ſeparation du pur d'avec l'impur ; comme il arrive lorſque les principes actifs ſont ſurmontés par les ſuperfluités qui les empêchent de ſe mouvoir ſuivant toute leur activité, à quoy il faut toûjours remedier par artifice dans cette rencontre.

La pratique nous fait voir cette verité par experience dans la preparation de la biere, qui contient plus de principes paſſifs que le vin,

& qui pour cette raiſon ne ſe fermenteroit & ne s'épureroit jamais comme luy, ſi l'on n'y ajoûtoit du levain, qui n'eſt autre choſe que la fleur d'une biere fermentée, où les principes actifs ont été pouſſés par le moyen de la fermentation, qui par conſequent ſuſcitent & augmentent l'activité de leurs ſemblables, pour les faire dominer ſur les parties groſſieres des autres, les ſubtiliſer & les mettre dans le mouvement neceſſaire pour être ſeparés du mélange, qui eſt la fin que l'on ſe propoſe pour épurer cette liqueur.

Ainſi lorſque les impuretés du ſang commencent à ſe ſeparer par la coction, & que les principes actifs ne ſont pas ſuffiſamment dégagés pour les chaſſer dehors par le mouvement de la fermentation, qui ne ſçauroit ſe faire ſans ce boüillonnement, il eſt aiſé d'inferer que les remedes ſudorifiques

qui produisent cet effet si naturel & si avantageux, ne peuvent jamais causer aucune violence, nonobstant cette pretenduë chaleur qu'ils pourroient communiquer, qui ne sera pas plus nuisible que le boüillonnement dont elle depent; & qui finira aussi-tôt que l'action du remede qui la produit sera passée, pourveu qu'ils ne soyent pas sulphurés, & qu'on ne les donne pas dans la crudité, & lorsque les soufres dégagés des autres principes font boüillir le sang dans le commencement de la Fiévre, parce qu'ils ne conviendroient pas pour lors, & qu'ils pourroient augmenter la Fiévre, suivant la vingt-septiéme sentence, de la seconde section du premier livre des Epidemies d'Hippocrate.

Mais lors qu'ils sont donnés à propos, & suivant les regles que nous venons d'observer, l'experience nous fais voir tous les jours

dans la pratique, qu'ils ne manquent jamais de produire leurs effets, & d'épurer le ſang nonobſtant cette violence imaginaire, qui n'eſt pas plus à craindre que celle dont parle Hippocrate au treiziéme Aphoriſme du ſecond livre, laquelle ſe fait naturellement dans la criſe, quand il dit, que la nuit qui la precede eſt toûjours facheuſe, & que celle qui la ſuit eſt pour l'ordinaire meilleure. *Quibus criſis fit, his nox quæ acceſſionem præcedit gravis; quæ vero ſubſequitur levior ſolet exiſtere.*

Ce qui ne ſe peut entendre, que parce que le ſang entrant en fermentation auparavant que de s'épurer par cette évacuation critique, il ſe fait un trouble qui augmente la Fiévre, la chaleur & les ſymptomes qui en dependent, & qui paroit d'abord violent & dangereux à ceux qui n'en connoiſſent pas la cauſe, mais qui

n'eſt pourtant que l'effet d'une nature vigoureuſe, lequel eſt toûjours avantageux pour le malade, puis qu'il precede immediatement l'épurement du ſang dont il depent, pour finir infalliblement la Fiévre, lorſque la ſueur, ſoit naturelle où artificielle, eſt univerſelle & critique, ſuivant le vingt-deuxiéme pronoſtic du premier livre d'Hippocrate, & le trente-ſixiéme Aphoriſme du quatriéme livre, *ſudores febricitantibus boni, qui manare cæperint die tertio*, &c. *Hi enim ſudores morbos judicant.* Comme furent celles d'Anaxion & de Nicodeme dans la troiſiéme ſection du troiſiéme livre des Epidemies.

D'où il eſt aiſé de remarquer, que les ſueurs ſont avantageuſes dans les jours critiques, quoy qu'il ſe faſſe une émotion avec chaleur, qui ne peut jamais être préjudiciable, ſinon quand les principes

actifs du sang ne sont pas assez dégagés des supurfluités qui les surmontent, & qu'ils ne peuvent pas pousser la sueur au dehors, parce que pour lors cette emotion seroit dangereuse, suivant la trente-neuviéme particule du premier livre des Coaques, où il est dit, *diebus criticis jactationes sudoris expertes malæ*. Et la raison c'est, que les écumes du sang qui rentreroient incontinent dans le mélange, ne manqueroient pas de le faire boüillir comme auparavant, & par consequent la chaleur persisteroit toûjours aprez cette émotion.

Mais au contraire, quand la sueur succede naturellement, ou bien qu'elle est abondamment provoquée par les remedes sudorifiques dans cette occasion, où les écumes superfluës qui surnagent le sang se presentent toûjours à la superficie, pour lors la Fiévre & les accidents

qui l'accompagnent ne manquent jamais de finir, ſuivant la cent cinquante troiſiéme particule du premier livre des Coaques, *at vero morbi acuti judicantur ſudore multo.*

C'eſt pour cette raiſon, que nous ne pouvons pas nous empêcher, d'ajoûter icy ce que nous avons oüy dire ſouvent à des perſonnes dignes de foy, qui nous ont aſſuré qu'ils avoient veû des febricitants (dont la ſanté étoit entierement deſeſperée) qui cependant avoient été gueris pour avoir beu du vin à l'inſceu de leurs Medecins ; & que cette liqueur qui ſembloit devoir les échauffer, les avoit neanmoins fait ſuer ſi abondamment & d'une maniere ſi avantageuſe, que la Fiévre avoit ceſſé tout auſſi-tôt.

Mais quoy-que nous ne puiſſions pas approuver l'uſage du vin dans les Fiévres, parce qu'il eſt extreme-

ment dangereux, & que par le moyen de ses esprits sulphurés il peut faire boüillir le sang d'une maniere extraordinaire, particulierement lorsque la maladie est encore dans l'estat de la crudité, suivant le sentiment de Galien, au premier livre qu'il écrit à Glaucon, en ces termes, *magnæ & prope inemendabiles ex vini potu noxæ sequuntur ubi adest visceris alicujus inflammatio, aut vehemens capitis dolor, aut ardens febris cum morbo crudo*, & que pour cette raison nous ne le trouvions pas si propre pour faire suër dans l'état de la coction que s'il n'étoit pas sulphuré, parce qu'il ne manque jamais de produire des effets tres-nuisibles par le mouvement de ses soufres, hormis dans cette occasion, qui cependant est extremement difficile de rencontrer à moins que d'être consommé dans la pratique; Ce que le Poëte Ovide nous a parfaitement

faitement bien fait obſerver par ces vers.

Temporibus Medicina valet data tempore proſunt.
Et data non apto tempore vina nocẽt.

Nous ne voulons pourtant pas nier un effet ſi naturel, qui quoy que tres-rare, n'eſt pas éloigné de nôtre ſentiment ; & qui fait voir auſſi, que la chaleur des ſudorifiques n'eſt pas dangereuſe dans les Fiévres, pourvû qu'elles ſoient dans l'état de la coction; puiſque ſi cela eſt vray, que la Fiévre a ceſſé par le moyen du vin, cela eſt fortuitement arrivé, parce qu'il a été donné par hazard dans l'état de la Fiévre, lorſque les écumes du ſang étoient déja ſeparées du mélange par la coction, & que dans ce temps ſi favorable il a pû exciter une grande fermentation, qui les a pouſſées dehors avec la ſueur.

Cette doctrine qui eſt fondée

ſur un raiſonnement ſi naturel, a toûjours été reconnû pour veritable par les plus celebres Auteurs de la Medecine, qui n'apprehendoient pas le chaud, quand ils ont dit, que la ſueur, tant naturelle qu'artificielle, promettoit toûjours un heureux ſuccez, lorſque le premier degré de coction commence de paroître; entre leſquels je me contente de produire l'autorité du ſçavant Celſus l'Hippocrate Latin, lequel en premier lieu loüe la ſueur qui arrive lorſque la Fiévre eſt petite, comme il ſe voit au troiſiéme chapitre du ſecond livre, en ces termes: *Corpus quod æqualiter molle & calidum eſt, quodque æqualiter totum inſudat, & cujus febricula eo ſudore finitur, ſecuritatem pollicetur.* Et ſecondement, quand il dit au chapitre ſeptiéne du troiſiéme livre, que la chaleur qui en dépend n'eſt pas ſi forte, *poſt in-*

fractum calorem somnus venit per quem ingens sudor effunditur, idque præsentissimum auxilium est. Ce qui est conforme aux signes que j'ay apporté pour reconnoître le premier degré de coction, où cette sueur naturelle est si profitable, qu'il la faut même procurer par artifice pour le salut du malade, lors qu'elle n'arrive pas naturellement dans le temps qu'elle doit venir par necessité, suivant la doctrine du même Auteur, au chapitre sixiéme du troisiéme livre: *Ubi vero febris fuit atque decrevit, expectare oportet num tempora partesve corporis aliæ paulum madescant quæ sudorem venturum esse testantur, ac si qua nota est tunc demum dare potui calidam aquam, cujus salubris effectus est si sudorem per omnia membra diffundit.*

Toutes ces autorités, & les raisons dont je me suis servy, devroient sans doute fermer la

bouche à ceux qui blâment les ſudorifiques, comme des remedes chauds & violens dans toutes ſortes de Fiévres, ſans conſiderer que leur vertu ne conſiſte pas à échauffer ny à rafraîchir, mais à faire ſuer, & épurer le ſang des impuretés qui le faiſoient boüillir. Mais pour les convaincre encore davantage, il n'eſt pas ce me ſemble mal à propos, d'ajoûter ce que dit Sennerte au chapitre huitiéme du ſecond livre des Fiévres, où il fait voir, que la nature (qui doit être imitée du Medecin dans tous ſes mouvemens, puis qu'elle eſt la veritable Medecine de tous les maux) *natura morborum medicatrix*, autoriſe & confirme entierement cette doctrine, par les experiences journalieres qu'elle nous donne, en chaſſant ordinairement par les ſueurs la matiere & la cauſe des Fiévres, lorſque la coction commence de

paroître dans le declin universel des Fiévres continües, & sur la fin de l'accez des Fiévres intermittantes, pour ôter ainsi la cause prochaine de ces maladies : *Cùm natura materiam febris causam & in continuis in declinatione universali, & in intermittentibus in particulari declinatione sæpius per sudores expellere soleat, & vix ulla febris perfecte sine sudore curetur, aut cesset, merito Medicus naturam imitatur, & ipse quoque medicamenta sudorifera prescribit quibus proxima febris causa tollatur.*

Aprez avoir ainsi expliqué la maniere & le temps d'épurer le sang par les sudorifiques quand la coction commence de paroître, & par les purgatifs quand elle est entierement achevée ; il faut maintenant traitter en particulier des sudorifiques : mais comme il y en a de plusieurs sortes, & que nous avons déja dit, que

ceux qui ont des parties sulphurées peuvent bien susciter & dégager les mêmes soufres qui sont dans la masse du sang, pour augmenter le mouvement de sa fermentation & de sa circulation, qui est toûjours avantageux dans l'état de la coction, pour chasser & pousser au dehors les superfluités nuisibles qui entretiennent son ébullition ; neanmoins parce que les sudorifiques de cet ordre ne conviennent jamais que dans le temps, & qu'il est tres-difficile que leurs soufres qui se sont allumés dans le sang, & qui ont encore enflammé leurs semblables pour produire cet effet, ne continüent encore leur mouvement dans la suite, qui pourroit entretenir la Fiévre, & laisser quelque impression de chaleur aprez la crise ; il vaut incomparablement mieux preferer ceux qui n'ayant point de parties sulphurées, ne

sont pas capables de faire la même chose, nonobstant tout le mouvement qu'ils pourroient communiquer.

Parce qu'il est certain, que la chaleur ne procede pas simplement, du mouvement mais bien de celuy des corps sulphurés; comme il est facile de s'en laisser persuader dans les liquides, qui sont toûjours dans un movement naturel, & qui ne s'échauffent pourtant jamais, quand même on les agiteroit avec une extréme violence, à moins qu'ils n'ayent des parties sulphurées, qui en ce cas pourroient produire de la chaleur; parce qu'elles s'unissent & se ramassent toûjours les unes auprez des autres, par le moyen du mouvement: comme nous voyons par experience dans la crême du lait, quand on le bat avec violence; car pour lors ses parties grasses & sulphurées s'approchent si bien les unes des

autres dans cette agitation; qu'elles se font paroître sous la forme du beurre, qui est inflammable de sa nature : mais quand elles sont ainsi separées du mélange, il est du tout impossible d'échauffer les parties aqueuses qui restent, quelque agitation qu'on leur puisse donner par artifice, parce que n'ayant que des parties salines, qui se font sentir par leurs saveur acide dans ce qui reste aprez que le beurre est fait, elles n'ont par consequent plus de parties sulphurées, dont le seul mouvement est la cause de la chaleur.

Cela étant ainsi supposé comme une verité incontestable, il n'est pas difficile de faire voir que les sels volatils qui n'ont point de parties sulphurées ne peuvent causer aucune chaleur, quoy qu'ils ayent un mouvement si extraordinaire qu'on ne les sçauroit presque garder

der dans les phioles les mieux bouchées, ſans qu'ils s'exhalent & ſe diſſipent entierement dans l'air, & par conſequent qu'ils peuvent ſervir de ſudorifiques dans toutes ſortes de Fiévres, parce que tout leur mouvement ne procede que de celuy des eſprits qui ſe ſont unis avec eux, par les frequentes cohobations & circulations qu'ils ont fait enſemble, non ſeulement dans les digeſtions naturelles des plantes lors qu'elles ſont parvenües à leurs maturité; mais encores plus particulierement dans celles des animaux qui en contiennent une plus grande quantité de plus purs; & d'où l'on peut les ſeparer facilement dans la diſtillation du crane humain, de la corne de cerf, du ſang, de l'urine, & de la chair de viperes; où tous les differents ſujets rendent d'abord un peu de phlegme, puis un eſprit, lequel remplit le balon

de nûée blanche, & aprés un huile avec beaucoup de ſel volatil qui s'attache aux parois du recipient en forme de neige blanche; de maniere qu'il ne faut plus que ſeparer l'eſprit & le ſel volatil d'avec l'huile qui eſt la partie ſulphurée, ce qui ſe fait avec beaucoup de facilité, en mettant environ une livre d'eau tiéde dans le recipient, afin que le ſel volatil ſe puiſſe diſſoudre & reduire en liqueur, laquelle enſuite étant filtrée par le papier gris, l'huile demeure dans le papier, tandis que le ſel volatil paſſe dans le recipient.

Mais comme le ſel volatil n'eſt pas encore aſſez dépoüillé de toutes les parties ſulphurées qu'il pourroit avoir entrainé avec luy dans la diſtillation, il faut encore le purifier avec l'eſprit acide du ſel marin, en le mettant dans un ample mattras à long col, qu'il faut couvrir d'un entonnoir, & le lu-

ter exactement à l'entour, puis verser par l'entonnoir quelque goutte d'esprit acide, & boucher en même temps le trou de l'entonnoir, afin que les esprits volatils ne puissent sortir; Car pour lors lacide du sel marin s'unissant avec le sel volatil & le penetrant de toute part, il fera sortir les parties sulphurées qui exciteront par leurs mouvement une chaleur & une ebullition; de maniere que continuant de mettre ainsi de l'acide peu à peu jusques à ce que l'ebullition cesse, qui sera une marque qu'il n'y aura plus de parties sulphurées, il faudra pour lors filtrer toute la liqueur, & en distiller dans l'alambic de verre (par une lente chaleur) toute l'eau, laquelle sera insipide, parce que le sel volatil s'est corporifié avec l'acide qui l'a fixé en quelque façon.

Or comme il ne s'agira pour lors

que de retirer ce ſel volatil qui a été ainſi dépoüillé de toutes les parties ſulphurées qu'il pouvoit contenir, par le moyen de l'acide du ſel marin avec lequel il s'eſt corporifié, il ne faudra plus que prendre quatre onces de ce ſel, & le méler avec deux onces de ſel fixe de tartre, où de tel autre ſel alkali que l'on voudra, & les mettre dans une petite cucurbite bien couverte de ſon chapiteau, à laquelle il faudra adapter un recipient & en luter exactement les jointures, puis donner le feu tres-lentement, & l'on verra qu'à la moindre chaleur le ſel volatil ſe detachera & ſe ſublimera au deſſus du chapiteau auſſi blanc que la neige, en laiſſant au fond de la cucurbite l'acide avec lequel il s'étoit corporifié, qui ſera arreſté par le ſel fixe du tartre, ou par les autres alkalis dont on ſe ſera ſervis pour cet effet.

Mais comme il eſt tres-difficile de

tirer les ſels volatils par la diſtillation, de les ſeparer de leur huile, & enſuite de les purifier avec les ſels acides, auparavant que de les retirer dans leur derniere pureté par le moyen des ſels fixes où des alkalis, de la maniere que nous venons d'expliquer. Nous ajoûterons pour une plus grande facilité, que les ſels volatils de l'urine des animaux, & de la ſuye de cheminée, que l'on a ſublimé avec le ſel marin dans cette compoſition qu'on appelle du ſel Armoniac, ont déja paſſé par toutes les preparations qui ſont neceſſaires pour purifier les ſels volatils & les dépoüiller des parties ſulphurées qu'ils pourroient encore avoir aprez la premiere diſtillation, parce que les ſels volatils de l'urine & de la ſuye qui ſe ſont corporifiés avec l'acide du ſel marin dans la ſublimation du ſel Armoniac, ont par conſequent déja été dé-

poüillés de leurs parties sulphurées, de maniere qu'il ne faut plus que les separer par l'addition de quelque sel fixe, ou alkali, afin de les avoir dans leurs derniere pureté ; ce qui se peut faire facilement & en tres-peu de temps de la maniere suivante.

Prenés une livre de sel Armoniac bien choisi, & autant de sel de tartre bien purifié & bien sec, mettés le sel Armoniac en poudre dans un mortier chaud, puis y ajoûtés le sel de tartre qu'il faut méler exactement avec quatre ou cinq onces d'eau pour en faire une pâte, & les mettre ensemble dans une cucurbite de verre, qu'il faut couvrir de son chapiteau avec un ample recipient, & luter exactement les jointures ; puis la placer au sable, & donner le feu par degrez ; & dés que la matiere commancera de s'échauffer, les sels agiront l'un sur l'autre, & la par-

tie acide du ſel marin qui ſe trouvoit dans le ſel Armoniac, & qui figeoit & retenoit les eſprits volatils, ſe joindra avec le ſel fixe du tartre, tandis que les ſels volatils, urineux & fuligineux ſe detacheront de leurs lieux, & ſe sublimeront au-deſſus du chapiteau & dans le recipient, blanc comme de la neige, juſques à ce que l'eau qui monte ſur la fin les diſſolvants peu à peu ils ſe reduiſent en liqueur, laquelle il faudra prendre en delutant les vaiſſeaux lors qu'il seront refroidis, & la mettre dans des phioles extremement bouchées, de peur que les ſels volatils qu'elle contient ne ſe diſſipent entierement dans l'air.

C'eſt ce ſel volatil (qui eſt la derniere envelope de l'eſprit) qui poſſede tant de rares vertus, qu'on le peut veritablement appeller une panacée où une Medecine univerſelle, veu les merveilleux effets

qu'il eſt capable de produire pour ouvrir toutes les obſtructions du corps humain, & remettre le ſang dans ſa circulation naturelle, lors qu'il s'eſt arrêté en quelque partie : comme auſſi pour reſoudre & emporter par les ſueurs toutes les impuretés du ſang qui cauſent les Fiévres intermittantes, ou qui fomentent & entretiennent les Fiévres continuës dans l'état de la coction ; car c'eſt un furet qui penetre juſques dans les dernieres digeſtions, & qui paſſe au travers des plus petites veines pour pouſſer au dehors tout ce qui eſt impur. Sa doſe eſt depuis une demie dragme juſques à une entiere, qu'il faudra diſſoudre dans une livre d'eau diſtilée de laituë ou de pavot rouge, & y ajoûter deux onces de ſyrop violat, ou de nymphea, & quelque fois une demie ou une once de ſyrop de pavot blanc en diminuant à proportion la

quantité des autres ſyrops, lors qu'il ſera beſoin de provoquer le ſommeil, pendant lequel les ſueurs ſortent avec plus de facilité, quand il n'y a pas lieu d'apprehender quelques aſſoupiſſements, auquel cas il faudroit s'abſtenir du ſyrop de pavot.

Il faudra donc donner le remede en deux doſes dans l'intervalle d'une heure, & couvrir le malade un peu plus que de coûtume pour attendre la ſueur, qui ne manquera pas d'arriver auſſi-tôt que les ſels volatils qui ſont diſſous dans cette liqueur commenceront de s'échauffer dans l'eſtomac, parce qu'ils ſont ſi legers qu'ils s'éleveront à la moindre chaleur, & ſe ſublimeront du centre à la circonference, en s'inſinuant dans les veines & les arteres; & ſe mélant avec le ſang qu'elles contiennent, où leurs parties qui ſont ſeches & ſolides ne manqueront

jamais de pousser au dehors, par le moyen de leur mouvement, toutes les superfluités qui pourroient resister à leur passage; & par consequent d'épurer le sang de ses écumes superflues, qui se sont separées du mélange par la coction; comme aussi de subtiliser, de resoudre & de chasser ces petites taches pourprées qui paroissent dans la suite de la Fiévre, lorsque le sang tombe en pourriture, de la maniere que je l'ay expliqué au premier chapitre de ce livre, où j'ay fait voir bien clairement, qu'elles ne sont que de petites parcelles du sang caillé, qui ont été poussées par la circulation à l'extremité des arteres qui se terminent sur les parties exterieures, où elles doivent demeurer jusques à ce qu'elles soyent dissipées par la sueur, qui les dissout & les emporte avec elle, de peur que rentrant dans les veines

elles ne troublent la circulation du ſang, & qu'elles ne cauſent les ſymptomes dangereux dont nous avons tantôt parlé.

C'eſt pourquoy, d'abord que ces ſortes d'exanthemes paroiſſent, il faut incontinent employer les ſudorifiques pour cauſer une criſe artificielle, qui puiſſe évacuer univerſellement la pourriture du ſang, dans laquelle conſiſte pour lors toute la malignité de la Fiévre, qui continueroit toûjours ſans cette évacuation; puiſque ces taches pourprées qui paroiſſent au dehors, (& qu'Hippocrate au premier des Epidemies n'a pas jugé capables d'évacuer la cauſe de cette maladie quand il a dit, *Exanthemata parva & morborum excretione indigna*) ne peuvent jamais paſſer pour un mouvement critique qui doit generallement chaſſer au dehors toute la matiere de la Fiévre; ce qui n'arrive pourtant jamais dans un pa-

reil cas, parce qu'il est impossible que toutes les parcelles du sang qui se sont caillées par la pourriture puissent être entierement poussées sur la peau, sans qu'il en reste encore une tres-grande quantité dans les veines, qui troublent pour l'ordinaire la circulation dans les lieux où elles s'arrêtent; & qui par consequent causent quantité de symptomes, comme les douleurs de côté, les vomissements & crachements de sang, les exanthemes, les bubons, les parotides, les deffaillances, & les syncopes, que Fernel au chapitre neuviéme des Fiévres à eû raison de rebuter pour être fort éloignées d'une parfaite crise, qui demande bien une aurre évacuation plus generale pour finir entierement la Fiévre, *Quæ per has febres ex humoris impetu emergunt ut laterum dolores, sanguinis vomitiones, & expuitiones, exanthemata*

purpurea, bubones, parotides, animi deliquia, aut syncope. Pro crisi perfecta censeri minime debent, licet enim ipsum humoris furorem, atque malignitatem interdum finiant, reliquam tamen putredinem quæ præcipua est febris causa non eximum, sed huic necessaria est alia major eaque universalis vacuatio quæ totius febris judicatio sit.

Or cette évacuation se doit seulement entendre de la sueur & non pas de la purgation, tant par le vomissement que par les dejections, parce que comme la sueur suit le mouvement de la nature en chassant du centre à la circonference, suivant le mouvement de ces exanthemes qui se portent naturellement sur les parties exterieures. Il faut au contraire que la purgation qui excite un mouvement opposé soit violent & contre nature, comme il est facile de voir au sixiéme des Epide-

mies où Hippocrate a observé, que le vomissement qui arriva à un certain Simon ne luy êtoit pas profitable, parce qu'il avoit pour lors des larges exanthemes, *Simoni cui lata exanthemata erupere vomitus non conferebat.*

D'ailleurs, ces parcelles du sang qui se sont caillées par la pourriture, ne pouvant jamais acquerir la coction qui est absolument necessaire pour la purgation, il faut conclurre par une consequence certaine, qu'il n'y a point d'autre évacuation salutaire que celle qui se fait par les remedes sudorifiques, qui mettent le sang dans une nouvelle fermentation, pour s'épurer des ses superfluités, & pour finir ces sortes de Fiévres, qui ne sont malignes que parce que le bouïllonnement du sang est enfin suivi de la pourriture.

CHAPITRE IV.

Du traitement des Fiévres malignes & Pestilentes.

QUoy-que les acides & les ſudorifiques ſoient les veritables remedes pour chaſſer toute ſorte de Fiévres, pourveu qu'ils ſoient employés comme il faut, & ſuivant les regles que j'ay fait obſerver ; à cauſe que par le moyen des acides l'on fait facilement rentrer les ſoufres dans les autres principes, & que par ainſi on leur fait perdre le mouvement impetueux qui fait boüillir le ſang ; & parce que par le moyen des ſudorifiques (lorſque la coction commence de paroître) l'on chaſſe les ſuperfluités qui le font de nouveau boüillir dans la ſuite ; Neanmoins parce que les

Fiévres malignes qui viennent subitement par l'impreſſion contagieuſe, bien qu'elles ſoyent du genre des continuës, ne procedent pas de la même cauſe, & que par conſequent elles n'obſervent pas les mémes temps que nous avons determiné dans les autres Fiévres, il faut auſſi pour cette raiſon changer l'ordre de ces remedes, ſuivant les indications qui ſe doivent tirer, tant de leurs cauſe conjointe que de l'antecedente.

La cauſe conjointe de ces ſortes de Fiévres n'étant donc autre choſe que la pourriture du ſang, dans laquelle les parties ſulphurées s'approchant les unes auprez des autres par cette diſſolution, elles cauſent par leurs mouvement ce boüillonnement que nous appellons la Fiévre: Il eſt facile de voir qu'il n'y a ny commencement ny augmentation à obſerver, parce que d'abord qu'elles paroiſſent elles

ſont incontinent dans leur état, puis qu'elles ne ſont qu'un effet de la pourriture qui eſt déja faite.

C'eſt pourquoy, comme cette maladie eſt de la nature de celles dont parle Hippocrate au dixiéme Aphoriſme de ſon premier livre, en ces termes : *Quibus ſtatim vigor adeſt*, il faut auſſi pour cet effet que les ſudorifiques qui ne ſe doivent jamais employer que lorſque la coction commence de paroître dans l'état des autres Fiévres, ſoient d'abord mis en pratique ſans les faire preceder par les acides, comme font la pluſpart de ceux qui ne connoiſſent pas les mouvements de la nature, ny la cauſe des Fiévres malignes & peſtilentes ; & la raiſon c'eſt, qu'il ne s'agit pas pour lors de faire rentrer les parties ſulphurées du ſang dans les autres principes pour arrêter leurs mouvement comme dans les Fiévres

ardentes dont nous avons parlé, où cela se peut facilement faire, parce qu'ils ne sont pas totalement separés du mélange, comme dans cette insigne pourriture, où il est du tout impossible de les faire rentrer dans leur premier état, suivant le sentiment du Philosophe, *à privatione ad habitum non datur regressus.*

C'est pourquoy les acides qui figeroient le sang, & qui empêcheroient par consequent le mouvement de la fermentation & de la circulation naturelle, si necessaire pour chasser le levain contagieux & les parcelles du sang qui se sont caillées & separées du mélange par la pourriture ne conviendroient pas dans cette occasion, où tout au contraire il faut augmenter le mouvement du sang par les sudorifiques, afin de dissoudre ce levain & ces parcelles de sang caillé, & par ce moyen

les chasser & les resoudre par la sueur; ce qui est non seulement conforme à la raison, mais encore aux sentiments de tous les plus celebres Auteurs, que je serois trop long de raporter, me contentant seulement de dire ce que Sennerte écrit au quatriéme livre de la peste, *Itaque tutissimum est mox ad alexipharmaca & sudorifera confugere*, parce que c'est la seule évacuation que l'experience de tous les siecles passés a reconnu la plus salutaire pour décharger la nature accablée sous le poids de cette pourriture maligne, qu'elle surmonte ensuite avec facilité, suivant le sentiment de Galien au livre onziéme de la Methode, *Levata namque quæ corpus nostrum regit natura exonerataque eo quo veluti sarcina premebatur, non ægre quod reliquum est vincit*. Parce qu'il n'y a rien de si propre pour reprimer & arrêter la pourriture du sang

lors qu'il est entierement dissout dans sa propre humidité pourrie que de la dessecher par la sueur, qui l'évacüe toûjours avec succez, & qui par consequent se doit d'abord pratiquer comme le remede le plus souverain pour satisfaire à la premiere indication tirée de la cause conjointe, suivant que Galien le remarque au premier livre des Fiévres, chapitre sixiéme, où il fait voir qu'Hippocrate étoit de ce sentiment au troisiéme livre des Epidemies, particule troisiéme; *In pestilenti scripsit conditione ea etiam omnia per aliam illi similem conditionem extiterunt, summa puerorum ut ipse Hippocrates dixit putredo fuit, atque id ipsi cognoscentes statim incipiente conditione quæcumque corpora vidimus humida statim quovis modo exsiccare tentavimus.*

Je sçay bien qu'il y a quantité d'Auteurs qui ont soûtenu qu'on pouvoit satisfaire à cette indica-

tion par le moyen de la purgation, mais comme nous avons déja fait voir que les remedes purgatifs ne peuvent jamais convenir dans le boüillonnement du sang, où toutes ses parties sont encore confuses, il est tres-dangereux de les employer & de s'en servir, parce qu'il est du tout impossible qu'il se fasse une separation du pur d'avec l'impur, jusques à ce que cette ferveur soit entierement passée, & que pour lors la nature étant presque vaincuë par la vehemence de la maladie, elle se trouveroit accablée par le moyen de ces remedes, qui non seulement troubleroient plûtôt le sang que de le purger, mais qui contrarieroient encore l'ordre & le mouvement naturel, qui tend toûjours à chasser sur les parties exterieures l'impression contagieuse qui a causé la pourriture du sang, laquelle se manifeste pour l'ordi-

naire par les exanthemes, les charbons & les bubons, qui ne manquent presque jamais de finir assez heureusement ces sortes de Fiévres, quand la nature est assez forte pour procurer de pareilles évacuations ; ce qui n'arriveroit pas si l'on employoit les remedes purgatifs, parce qu'excitants un mouvement opposé & contraire à la nature, ils ne procureroient jamais une évacuation salutaire ; & c'est icy que l'on peut appliquer l'observation de Galien dans l'état des maladies aiguës, *natura morbi vehementia laborans adhuc remediis adhibitis magis opprimitur, & cum conatu excutere sibi infensa non valuit, ex ipso conatu imbecillæ efficitur.*

Or comme tout le salut & la guerison d'un malade depend de la conservation des forces, & que les diarrhoées & les vomissements qui viennent ensuite des purgatifs

où des vomitifs ne ſont pas des évacuations conformes à celles qui doivent arriver naturellement, & que d'ailleurs elles ne peuvent pas purger le ſang tandis qu'il boult, il ne faut jamais les procurer parce qu'elles ſont toûjours mortelles, & que la nature ne peut point ſupporter d'autre évacuation que celle qui eſt conforme à la maladie; c'eſt à dire, qui purge ce qui doit étre évacué par les voyes convenables, ſuivant le ſecond & le troiſiéme Aphoriſme du quatriéme livre, *purgantium medicamentorum uſu talia è corpore ducenda qualia ſponte prodeuntia juvant, contrario vero modo exeuntia ſiſtenda. Si qualia oportet purgentur confert & facile ferunt; contra vero ſi fiat graviter.*

C'eſt pour cette raiſon que Galien au troiſiéme livre des ſimples, chapitre vingt-quatriéme, a dit fort à propos que les purgatifs ſont des

venins lors qu'ils ne purgent pas comme il faut, *naturam veneni induunt, cum sua privantur actione*, à cause non-seulement de l'acrimonie, qui est un effet de leurs sels, mais encore de leur chaleur qui procede du mouvement des soufres dont ils abondent, suivant le commentaire sur l'Aphorisme du quatriéme livre, chapitre second: *In medicamentis purgantibus in esse vim quamdam habentem etsi non manifestam, attamen latentem acritudinem, & caliditatem.*

Comme il se voit par experience dans tous les medicaments de cet ordre, qui ne purgent que par le mélange des sels & des soufres lors qu'ils prédominent sur les autres principes, car quoy qu'ils ne soyent pas purgatifs chacun en particulier, ils ne laissent pas pourtant d'acquerir cette faculté lors qu'ils se sont étroitement unis dans la premiere combinaison des principes

cipes qui ſe fait dans le commencement de la generation des vegetaux, & qui ſe perfectionnent dans la maturité, où ils ſe recuiſent de telle ſorte qu'ils cauſent cette amertume & cette odeur deſagreable qui eſt commune à tous les purgatifs.

Et cela ſe voit auſſi dans la corruption du ſang des animaux, où ces deux principes qui ſe ſont recuits l'un avec l'autre dans la maturité, ſe ſeparent enfin du mélange, produiſent cette humeur extrémement amere, qu'on appelle de la bile, laquelle eſt un purgatif naturel, qui cauſe des diarrhoées tres-frequentes toutes les fois qu'elle abonde, parce qu'elle eſt de la nature des purgatifs, n'êtant autre choſe que du ſoufre & du ſel recuit.

Mais pour confirmer cette verité par l'experience, c'eſt que l'art imitant la nature peut produi-

re de ſemblables remedes par le mélange de ces deux principes, comme il eſt aiſé de voir dans la calcination du ſel nitre & du ſoufre commun, où ces deux mineraux qui ne ſont point purgatifs ſeparement, acquierent enfin cette faculté de purger par l'étroite union qu'ils ont contractée dans cette preparation qu'on appelle du ſel polychreſte.

Ainſi puiſque les principes predominants des remedes purgatifs ſont les ſoufres & les ſels, & que par ainſi ils approchent tellement du venin peſtilentiel que nous avons fait conſiſter dans la pureté de ces deux principes, que toute leur difference ne conſiſte qu'en ce qu'ils ſont encore mélangés dans la compoſition des autres, & qu'ils n'ont pas acquis toute cette pureté neceſſaire pour être des diſſolvants veneneux; il s'enſuit auſſi neceſſairement qu'ils ne con-

viennent pas dans tout le cours de ces ſortes de Fiévres, parce qu'étant pris interieurement, & ne pouvant cauſer aucune évacuation ſalutaire, ils reſteroient dans le ſang, & par ainſi augmenteroient ſa corruption, en mettant ſes parties dans une agitation continuelle qui le rendroit ſi fluide qu'il ne pourroit pas conſerver ſa conſiſtence naturelle, qui eſt abſolument neceſſaire pour l'union de tous ſes principes, comme a tres-doctement obſervé le ſçavant Helmont, *Pharmaca cathartica non ſemper aut ſolummodo humores in corpore prius exiſtentes educunt, ſed potentia ſua corruptiva depravatos efficiunt.*

Si pourtant pendant le cours de cette maladie il arrive que les premieres voyes ſoyent remplies d'impuretés qui cauſent des nauſées, des vomiſſements, des maux de cœur, & des cours de ventre, pour lors il faut ſeulement ſe ſervir des

lavements purgatifs pour les évacuer, & les reïterer frequemment, jusques à ce qu'enfin la Fiévre soit entierement finie, & que les charbons ou les bubons commencent déja à suppurer, & pour lors on pourra se servir avec assurance des purgatifs les plus simples, que l'on moderera suivant la nature & la constitution du malade, afin d'évacuer les impuretés les plus grossieres qui restent toûjours aprez la sueur, & qui se portent naturellement aux parties inferieures où elles tombent par subsidence.

Mais bien-que la sueur soit l'unique évacuation qui soit utile dans ces sortes de Fiévres, neanmoins parce qu'il arrive bien souvant, ou que les veines sont extraordinairement pleines dans le temps que le sang contracte cette insigne pourriture, ou bien que ses parties sulphurées predominent tellement sur les autres principes,

qu'il eſt impoſſible que dans cette diſſolution s'approchant les unes auprés des autres, elles ne s'enflamment extremement, & qu'elles ne cauſent une ſi grande rarefaction, qu'il y auroit un tres-grand danger qu'il ne ſe fit une rupture de quelque vaiſſeau ; ou bien que faute d'eſpace la circulation ne fut en quelque façon empêchée, qui par conſequent pourroit cauſer une mort ſoudaine. Il faut avant que de ſe ſervir des remedes ſudorifiques pour provoquer cette ſueur ſi ſalutaire, il faut dis-je obſerver avec beaucoup de ſoin ces deux circonſtances, que l'on reconnoîtra facilement, non ſeulement par la plenitude du poux & le battement des arteres, mais encore parce que la douleur de tête eſt pour lors plus aiguë, la ſoif extraordinaire, la langue noire & deſſechée, avec une chaleur d'entrailles inſupportable.

C'eſt pourquoy comme cette plenitude demande d'être inceſſamment évacuée pour moderer la violence de ces ſymptomes, & pour faciliter la circulation du ſang, il faut pour lors que la ſaignée precede les remedes ſudorifiques, & on la doit reïterer juſques à ce que la plenitude ſoit ſuffiſamment évacuée, de la même maniere que nous avons enſeigné dans le traitement des Fiévres continuës, parce que ces remedes qui doivent mettre le ſang en mouvement pour chaſſer le levain contagieux, & les parties du ſang qui ont contracté la pourriture, & qui ne peuvent plus rentrer dans le mélange, ne pourroient pas autrement procurer une ſalutaire évacuation, tandis que cette vicieuſe plenitude ſubſiſteroit, laquelle ne laiſſeroit pas aſſez d'eſpace pour cet effet.

Que ſi au contraire le poux eſt

petit & frequent, les forces accablées, la Fiévre moins grande au dehors qu'au dedans, les urines presque semblables à ceux qui se portent bien, que le malade soit en delire, ou qu'il soit assoupy, qu'il ait des douleurs & des lassitudes dans tous ses membres, des maux de cœur tres-frequents, & des évacuations de sang par le nez, où par la matrice, tout dissout & tout pourry, & singulierement que les taches pourprées, les charbons, où les bubons commencent de paroître, qui sont tous des signes d'une tres-grande pourriture du sang, & par ainsi d'une veritable Fiévre maligne, sans apparence neanmoins de plenitude, pour lors il faut s'abstenir de la saignée, & recourir aux sudorifiques comme nous venons de dire, entre lesquels il faut choisir ceux qui ne sont pas sulphurés, comme sont les sels volatils qui

n'échauffent pas le ſang ; & il les faut reïterer juſques à ce qu'enfin toute la pourriture ſoit évacuée : Ce que l'on connoîtra facilement lors que tous les ſymptomes que nous venons de dire ſeront pour la plus grande partie diſſipés ; puis qu'il eſt certain qu'ils ne manqueront pas de ceſſer avec la ſueur, qui fera finir infalliblement la pourriture & la Fiévre dont ils dependent, excepté neanmoins les exanthemes, les charbons, & les bubons, qui ne laiſſeront pas de reſter encore quelque temps, & dont il faut toûjours procurer la ſortie par les mêmes remedes, juſques à ce qu'ils ſoient en état d'être traités par les medicaments exterieurs, & par la methode ſuivante.

Quoy-que la plus part des Auteurs ayent diverſement expliqué la maniere de traiter exterieurement ces ſortes de tumeurs, &

que par ainsi il semble inutile d'en faire icy une nouvelle description, neanmoins parce que leur Theorie ne s'accorde pas avec la nôtre, tant sur la nature de la Fiévre maligne & pestilente, que sur les symptomes qui en dependent, nous ne laisserons pas pour ce sujet & pour l'accomplissement de cet ouvrage de proposer la pratique la plus conforme à celle que nous en avons donnée sur la fin du second chapitre.

Le bubon n'étant donc qu'une tumeur causée par les superfluités de la corruption du sang qui s'arrêtent dans les parties glanduleuses, où elles causent une inflammation en empechant la circulation du sang, qui par ce moyen est contraint de sortir de des vaisseaux, & de suppurer dans la suite, ou naturellement ou par le secours des remedes dont tous les Auteurs se servent

pour cét effet, afin que (comme ils disent) il se fasse dans la suppuration une évacuation de la pourriture maligne qui est contenuë dans cette tumeur.

Neanmoins comme cette suppuration ne peut être qu'à l'égard du sang qui s'est extravasé dans la suitte, & qui par consequent n'est qu'un effet du défaut de la circulation, dont la cause principale est la matiere pestilente, arrêtée dans la substance des glandes, laquelle ne peut point acquerir la coction necessaire pour se changer en pus, suivant le sentiment de Galien, *materia maligna* Κόσμον *non recipit*, Il est certain que cette methode n'est point legitime; car autrement ce seroit traiter les malades par leurs effets & non pas par leurs causes, ce qui choque le bon sens.

C'est pourquoy, comme la principale indication est de procurer

la ſortie de cette matiere virulante, d'abord que la tumeur eſt en état, il faut incontinent l'ouvrir avec la lancette, ſans tenter auparavant cette ſuppuration inutile par les cataplames, & les autres remedes ſuppuratifs, qui n'y contribuent preſque rien du tout, puis que cette action eſt un effet de la nature auſſi bien que de la diſpoſition interieure de l'humeur, laquelle étant pour l'ordinaire extremement foible ſeroit tout au moins fort long temps à la parachever ; & cependant cette matiere virulente pourroit rentrer & par ainſi cauſer enfin une mort certaine & inévitable.

Ainſi aprés que l'ouverture ſera faite, il faudra mettre dans l'inciſion un digeſtif fait avec la therebentine, le jaune d'œuf, l'eſprit de vin, & l'huile roſat pour faire ſuppurer la ſanie, la digerer, l'adoucir & la nettoyer; & aprés

cela l'on pourra ſe ſervir de l'onguent fait avec la therebentine, le miel roſat, la farine d'orge, la ſarcocolle, l'encens, & la mirrhe, pour rengendrer les chairs aprés que la tumeur aura longtemps & ſuffiſamment ſuppuré, parce qu'il ne l'a faut fermer que le plus tard qu'il ſe pourra, c'eſt à dire juſques à ce que toutes les impuretés veneneuſes ſoient entierement évacuées, & pour lors on la pourra cicatriſer avec le deſſicatif rouge pour luy procurer ſa parfaite gueriſon.

A l'égard du charbon peſtilentiel, comme il n'eſt pas de même nature que le bubon, & que nous avons dit tantôt en traitant de ſa nature, que c'êtoit une petite tumeur cauſée par les impuretés des ſels recuits & fixés avec les ſoufres qui ſe ſont ſeparés du mêlange dans la corruption du ſang; la principale indication doit

être de temperer & d'arrêter leur acrimonie caustique.

Mais parce que cela ne se peut faire que par leur contraire, & qu'il n'y a rien qui leur soit plus opposé que les acides, suivant que l'experience de la Chymie nous le fait connoître, lors qu'elle nous fait voir que ces deux sels de differente nature, dans l'action mutuelle qu'ils exercent l'un sur l'autre quand ils sont mêlangés ensemble, se mortifient & s'adoucissent de telle sorte, qu'ils perdent absolument toute leur qualité corrosive; il s'ensuit qu'il se faut necessairement servir des remedes qui en contiennent les qualités.

Et comme l'huile glacial de l'antimoine contient les esprits acides du sel & du vitriol, & que par consequent elle est contraire à la matiere contenuë dans cette tumeur maligne, il faut

incontinant s'en ſervir comme d'un remede ſouverain, & en frotter tout doucement les extremités du charbon (qui s'amortira tout auſſi-tôt, & dont l'eſcart ſe ſeparera facilement) avec de l'onguent fait de beurre frais, d'un jaune d'œuf, & d'un peu de farine mêlés enſemble ; & aprez cela il faudra le laiſſer ſuppurer, & enſuite le mondifier & le cicatriſer comme nous avons dit en parlant du bubon.

Mais parce qu'il arrive quelque fois que la chaleur du charbon eſt ſi grande dans le commencement qu'elle cauſe une inflammation dans les parties voiſines, avec une extreme douleur, il faut pour lors l'arrêter & l'adoucir auparavant avec le cataplâme de lait, de miette de pain blanc, d'un jaune d'œuf, & d'un peu de ſaffran; Comme auſſi appliquer des ſangſuës aux veines qui ſont

à l'entour, s'il'on s'apperçoit qu'elles soient pleines d'un sang noir & corrompu ; ou bien même les ouvrir avec la lancette, & les laisser couler jusques à ce que le sang s'arrête de luy méme.

Quand aux exanthemes qui ne sont que de certaines taches pourprées, qui dans les Fiévres malignes restent encore quelque temps sur les parties exterieures, bien qu'elles se resolvent facilement, & que par ainsi elles n'ont pas besoin de remedes exterieurs pour cet effet, nous ne laisserons pas de dire que puisque la sueur est l'évacuation la plus salutaire pour les pousser au dehors, il la faudra continuër jusques à ce que l'on connoisse qu'elles commencent à s'évanoüir, ce qui arrivera infalliblement si l'on y procede de la maniere que nous avons expliqué ; & ce sera la veritable marque que la pourriture du sang est entiere-

ment arrêtée, que le venin pestilentiel est dissipé, & que par consequent la Fiévre maligne est parfaitement bien guerie, sans qu'il y ait lieu de craindre qu'elle retourne.

CHAPITRE V.

Des Moyens de se preserver des Fiévres malignes.

COmme les Fiévres malignes sont de toutes les maladies aiguës les plus dangereuses, à cause que leurs succés est presque toûjours incertain, suivant le dixneuviéme Aphorisme du second livre, *morborum acutorum non omnino certæ sunt prædictiones neque mortis, neque salutis.* Et parce qu'il est encore tres-difficile d'arrêter la pourriture du sang dont elles dependent, & de mettre dehors

dehors le venin pestilentiel lors qu'il s'est rendu le maître, & qu'il a causé la desunion de tous les principes de cette humeur, qui par consequent ne peut plus entretenir la flamme vitale, il est extrement utile & de la derniere consequence de chercher tous les moyens qui sont capables de nous preserver de cette indisposition pestilentielle, parce que comme dit le Poëte.

Ægrius ejicitur quam non admittitur hospes.

C'est pourquoy, comme il est de l'ordre de toutes les causes des maladies, d'avoir entre-elles une certaine liaison, par le moyen de laquelle elles s'excitent mutuellement à leur production, il est certain que si la guerison d'une maladie qui est déja faite, depend de la détruction de sa cause conjointe, il faut aussi necessairement lors que l'on se veut preserver des

Fiévres malignes, non ſeulement éloigner leur cauſe antecedante, c'eſt à dire, cette conſtitution ou cette temperature du ſang qui ce diſpoſe à la pourriture, mais encore toutes les autres choſes exterieures qui peuvent contribuer à la produire, comme le déreglement & le mauvais uſage de celles qu'on appelle non-naturelles.

Mais pour ſçavoir qu'elle eſt cette conſtitution du ſang & cette cauſe antecedante qui le diſpoſe à la pourriture, il faut auparavant ſuppoſer, qu'entre les principes naturels, ceux qui ſont les plus actifs étant dans un mouvement perpetuel, il eſt de l'ordre que tous les mixtes paſſent inceſſamment par la ſuite de la generation à la corruption : Cependant comme la generation ne ſe feroit jamais ſi dans le commencement du mélange la mobilité des principes actifs qui eſt ſi contraire à

l'union n'étoit ſurpaſſée & arrêtée par l'immobilité des principes paſſifs, qui les mettent dans le repos & incontinent aprez dans la crudité, où les mixtes ne peuvent jamais paſſer à la corruption tandis qu'ils demeurent dans ce premier état de crudité, & juſques à ce que les principes actifs s'étant inſenſiblement dégagés de leurs contraires ils acquierent enfin le ſecond état que nous appellons la maturité, où pour lors ayant toute l'activité de leurs mouvement naturel, ils ne tardent pas long-temps à ſe ſeparer du mélange, qui tombe incontinent aprez dans la corruption.

Il eſt donc conſtant, que tout ainſi que la crudité eſt le premier degré qui ſuit immediatement la generation ; de même auſſi la maturité eſt le dernier degré qui precede la pourriture ; & par ainſi, comme toutes les

choses naturelles observent toûjours le même ordre dans leur mouvement, il faut aussi par une necessité indispensable, qu'elles passent par ces differens degrés que nous venons de nommer; c'est à dire, de la generation à la crudité, de la crudité à la maturité, & de la maturité à la pourriture, à cause de la subordination qu'ils ont necessairement l'un avec l'autre: Et jusques icy il est inoüy, que la pourriture ait été immediatement precedée de la crudité, mais bien plûtôt de la maturité, qui par consequent est la temperature du sang, dans laquelle nous faisons consister la cause antecedante des Fiévres malignes, aussi-bien que des Fiévres continuës.

Et bien-que la maturité semble être l'état le plus parfait que l'on sçauroit esperer dans toutes sortes de productions naturelles, neanmoins

moins si nous la considerons à l'égard de leurs durée, il est certain qu'elle est incomparablement moins à souhaitter, puis qu'elle approche le plus de leur détruction, que suivant le sentiment d'Aristote, est de tous les maux le plus terrible dans le genre des animaux, *Terribilium terribilissimum mors.*

C'est pourquoy si nous voulons nous preserver des Fiévres malignes & pestilentes, il faut sur tout éviter toutes les choses qui peuvent exalter les principes actifs du sang, & luy causer cette maturité, qui dans le temps de la contagion est d'autant plus dangereuse, qu'elle reçoit plus facilement les impressions veneneuses qui viennent de dehors, & qu'elle est moins capable de resister à leurs violence, puis qu'elle tend déja d'elle même à la dissolution.

C'est aussi pour cette raison que

je ne sçaurois approuver la pratique de la plus part des Auteurs, qui se sont servis dans cette occasion de la Theriaque, du Diascordium, du Mitridate, & de quantité d'autres Confections de cette sorte, aussi-bien que de plusieurs Aromats, dont la principale vertu procede de l'exaltation des principes actifs qui se sont dégagés de leurs contraires dans la maturité, comme il paroît sensiblement par l'exhalaison odoriferente des esprits sulphurés qui se separent continuellement de ces sortes de remedes, & qui par consequent ne peuvent manquer lors qu'ils entrent dans la masse du sang, de susciter & de mettre en mouvement les principes actifs pour les faire predominer sur les autres, & luy causer enfin cette maturité, qu'il faut au contraire éviter avec beaucoup de précaution, tant par la diette, c'est à dire par le bon usage des choses

non naturelles, qui doivent tendre à la crudité comme l'état le plus éloigné de la pourriture : comme aussi par le secours des autres remedes de l'art, qui se tirent ordinairement de la Chirugie ou de la Pharmacie, pour évacuer par la premiere la plenitude qui accompagne toûjours l'exaltation des principes actifs du sang, d'où depend la beauté de cette couleur vermeille & florissante qui paroît sur le visage de ceux qui ont le sang meur, mais qui est d'autant plus à craindre qu'elle approche d'avantage de la détruction, à moins qu'elle ne soit corrigée par les remedes de la Pharmacie, qui peuvent produire une moyenne crudité, sans laquelle il seroit impossible de l'éviter, comme dit tres-doctement Celsus au second chapitre du second livre, *Ergo si plenior aliquis & speciosior & coloratior factus est, suspecta habere*

bona sua debet, quæ quia neque in eodem habitu subsistere, neque ultra progredi possunt, ferè retro quasi ruina quadam revolvuntur.

Quoy-que la diette soit une chose fort commune dans la Medecine, neanmoins si nous considerons combien elle est necessaire, non seulement pour le rétablissement & la conservation de la santé, mais encore pour se preserver des maladies, il n'est personne qui n'en doive beaucoup estimer la veritable connoissance, parce que suivant le sentiment de Galien, elle est même plus profitable que tous les remedes les plus precieux de la Pharmacie.

Mais parce que le regime de vie consiste dans l'usage de l'air, du manger & du boire, du mouvement & du repos, de la retention & de l'évacuation des excrements, du sommeil & des veilles, & des passions de l'ame; qui sont des

des choſes ſans leſquelles il eſt impoſſible de vivre, & qui d'elles mêmes ne ſont ny bonnes ny mauvaiſes, mais qui tiennent le milieu entre la ſanté & la maladie, & dont le bon ou le mauvais uſage peut conſerver la premiere, ou cauſer la ſeconde ; Il faut pour cette raiſon, uſer avec moderation de toutes ces choſes, & ſuivant les differents effets qu'elles peuvent produire au ſujet de la crudité ou de la maturité du ſang, afin d'éviter l'excez de ces deux ſortes de conſtitutions, mais particulierement de la maturité, de laquelle il ſe faut un peu plus éloigner que de la crudité lors que l'on ſe veut preſerver de la contagion.

Et comme l'air eſt abſolument neceſſaire pour prolonger la vie par le moyen de la reſpiration, ſans laquelle la chaleur naturelle s'éteindroit infalliblement, il eſt extremement utile de ſçavoir mo-

derer ſes qualités pour la conſervation de la ſanté ; car quoy-que celuy qui eſt pur, clair & ſerain ſoit propre à toutes ſortes de conſtitutions, neanmoins parce qu'il eſt bien difficile de rencontrer un air de cette nature dans le temps de la contagion, où non ſeulement il eſt toûjours ſoüillé & infecté des vapeurs pourries de ſel & de ſoufre impur qui s'exhalent continuellement, ſoit des entrailles de la terre, des corps morts ou malades, des eaux croupiſſantes & corrompuës, ou d'autres ſaletés pareilles, mais encore bien ſouvent il eſt alteré par les grandes chaleurs du Soleil, ou par les vents chauds & humides qui mettent en mouvement les ſoufres & les autres principes actifs du ſang, ou le relâchent de telle ſorte qu'il faut neceſſairement qu'il tombe dans la pourriture.

Il faut auſſi par la même raiſon

corriger cette corruption pestilente par l'exhalaison de toutes sortes de bonnes odeurs, comme celles qui sortent du mirthe, genevre, laurier, rômarin, sauge, l'avande, marjolaine, roses, mirrhe, benjoin, storax, bois d'aloës, gerofles, & de plusieurs autres de cette espece, qu'il faut jetter dans le feu pour embaumer l'air & le preserver de cette insigne pourriture, qu'ils ne manqueront pas de détruire & de consumer par leur qualité contraire.

Mais quoy qu'il soit vray que ces sortes d'odeurs qui ne sont autre chose que des esprits sulphurés (qui se sont dégagés des principes passifs dans la maturité de ces plantes aromatiques) soient capables de purifier l'air des impressions contagieuses dont il est infecté, neanmoins parce qu'elles pourroient mettre en mouvement les principes actifs du sang, en se mé-

lant avec luy dans la respiration, & luy causer par consequent cette maturité qu'il faut toûjours éviter avec soin, comme la veritable cause antecedante de ces maladies: Pour ne pas tomber dans cet inconvenient & pour conserver la moyenne crudité du sang il faudra mélanger ces sortes d'odeurs avec quelques vapeurs acides, comme celles du vinaigre, dont on fera un oxicrat pour arroser souvant le pavement de la chambre; ou bien se servir d'une éponge qui en sera humectée, & l'enfermer dans une pomme de senteur percée pour la sentir frequemment, afin que son odeur acide puisse arrester le mouvement du sang que les autres aromats pourroient causer.

Il faut encore éviter & fuïr autant que l'on pourra, non seulement les endroits infectés, mais aussi les lieux chauds, humides & marêcageux, qui y ont beaucoup de dis-

position, & chercher au contraire ceux qui sont élevés & exposés au vent de bize ou d'orient qui entrainnent ordinairement avec eux des vapeurs nitreuses & acides, lesquelles coagulent, épaississent & resserrent le sang, qui par consequent s'entretient dans une moyenne crudité, où les principes actifs ne peuvent se dégager de leurs contraire pour acquerir la maturité qui les feroit tomber dans la corruption.

Mais si l'air est absolument necessaire pour empêcher l'extinction de la chaleur naturelle, les aliments qui se tirent du manger & du boire le sont bien encore davantage, puis qu'ils doivent produire sans discontinûation le sang dans lequel l'ame sensitive de tous les animaux consiste formellement, comme nous avons dit au second chapitre de ce livre, laquelle se manifeste assez par le mouvement

de ſes principes actifs, qui dans cette agitation ne pourroient manquer de ſe diſſiper, s'ils n'étoient continuellement renouvellés par une nourriture de méme eſpece, qui par conſequent ne peut eſtre priſe que dans le genre des animaux, ou des vegetaux, leſquels retiennent encore une grande quantité de ces mêmes principes qui les animoient lors qu'ils étoient en vie; comme il paroit évidemment dans la reſolution que l'on fait artificiellement des uns & des autres par la Chymie, où l'on voit qu'ils ſe ſeparent encore abondamment en eſprit, en ſoufre & en ſel volatil; ce qui arrive auſſi naturellement dans la corruption, où ces mêmes principes s'inſinuants dans differentes ſortes d'organes qu'ils rencontrent dans les principes paſſifs, qui par hazard ont changé de figure, ils animent pluſieurs inſectes de differente forme,

comme des vers, des ſerpents, des chenilles, des limaces, des mouches, des moucherons, & une infinité d'autres animaux, qui ne different que ſelon la figure, mais qui ont tous une méme ame, c'eſt à dire, des mémes principes actifs differemment organiſés, qui paroiſſent ordinairement dans la pourriture des cadavres, & ſur la fin de l'êté, où les plantes ayant acquis la maturité, leurs principes actifs ſe ſeparent inceſſamment du mélange & produiſent ainſi les differents effets.

C'eſt pour cette raiſon que ces mineraux ne peuvent pas être mis au rang des aliments, parce qu'ils n'ont preſque point de principes actifs pour animer le ſang, & par conſequent ils ne peuvent entretenir la continûation de cette flamme vitale, qui depénd de l'exaltation & du mouvement des eſprits ſulphurés, qui ne manqueroient

pas de se dissiper, s'ils n'étoient successivement reparés par les aliments de bon suc & de facile digestion, qui en contiennent une grande quantité, comme le pain & le vin, qui parmy les vegetaux sont preferables à tous les autres, & dont le premier doit étre fait de pur froment, bien passé, bien levé, & bien cuit; ce que l'on connoît facilement quand il est bien percé & bien leger, d'une bonne odeur, & d'un goût savoureux, qui sont les effets de l'exaltation des principes actifs qui se sont dégagés de leurs contraires dans la fermentation, & qui par consequent est tres-propre pour reparer les esprits sulphurés qui se dissipent continuellement.

Aussi-bien que le vin, que suivant le sentiment de Salomon au chapitre trente-uniéme de l'Ecclesiaste, verset trente six, & trente sept, est la joye & la santé

de l'ame & du corps quand il eſt pris avec moderation & ſobrieté, *exultatio animæ & corporis vinum moderate potatum ſanitas eſt animæ & corpori ſobrius potus*; d'autant qu'il facilite la coction & la diſtribution des aliments; qu'il ouvre les conduits & procure l'évacuation des ſuperfluités qui ſortent enſuite par les ſueurs ou les urines; qu'il repare les eſprits & la chaleur naturelle, en revivifiant la couleur; & enfin qu'il fortifie toutes les facultés naturelles, vitales & animales, pourveu qu'il ſoit venu dans un terroir avantageux, expoſé à la benignité des rayons ſolaires, & qu'il ſoit ſorti des meilleurs raiſins, qui acquierent plus facilement cette maturité qui luy donne une odeur agreable & un goût delicieux; ce qui ne ſe rencontre pas dans les petits vins des Païs bas, qui n'ont preſque que des principes paſſifs, & qui veri-

tablement auroient cette bonne qualité de ne pas échauffer le ſang & luy cauſer cét excez de maturité qu'il faut toûjours éviter, ſi l'on pouvoit corriger & empêcher les deffauts qu'ils peuvent produire par l'abondance de leur tartre vicieux & dangereux qu'ils laiſſent ordinairement dans les parties nourricieres, & qui empéche la circulation, & bouche les conduits propres & deſtinés à épurer le ſang de ſes ſuperfluités, & par ainſi cauſe pluſieurs ſortes de maladies chroniques que les bons vins ne ſont pas capables de faire, non plus que d'échauffer & d'exalter immoderement les principes actifs du ſang lors qu'on les a bien trempés avec de la bonne eau de fontaine, par le moyen de laquelle on en peut faire artificiellement des petits vins qui n'auront pas les vicieuſes qualités de ceux qui ſont naturellement de cette ſorte; &

qui par conſequent doivent être beu de toute ſorte de perſonnes de quelque conſtitution qu'elles puiſſent étre, pourveu qu'on les rende plus forts ou plus foibles, ſuivant les differents excez de crudité ou de maturité qu'il faudra moderer pour la conſervation de la ſanté.

Comme les aliments qui ſe tirent des chairs des animaux ont, non ſeulement plus de principes actifs que les autres, mais encore ſont incomparablement plus parfaits pour avoir déja paſſé par les dernieres digeſtions, où ils ſe ſont purifiés de leurs ſuperfluités, ils ont auſſi plus de facilité à ſe changer en nôtre ſubſtance, particulierement ceux qui ſont de meilleur ſuc, tels que ſont toutes les chairs blanches, tant de volailles que de bêtes à quatre pieds, qui ont la méme maturité que le ſang des animaux de cette eſpece, & qui par conſequent

ne pouvant manquer de produire une bonne nourriture l'on en peut user indifferemment.

Cependant quoy qu'il soit vray que les aliments qui sont employés pour la conservation de la santé, doivent étre de la nature de ceux que nous venons de prescrire, afin d'animer le sang & ne le pas remplir de superfluités inutiles, comme ceux qui n'ont presque que des principes passifs, & qui par ainsi suffoqueroient plûtôt la chaleur naturelle que d'entretenir cette flamme vitale dont elle depend ; Neanmoins parce que les principes actifs exaltés dans cette nourriture ne manqueroient pas de produire la maturité du sang, il faut pour les mettre en usage leur procurer artificiellement une mediocre crudité, afin de les conserver & les arrester dans le mélange, de peur qu'ils ne se separent si-tôt les uns des autres, & qu'ils ne

tombent ensuite dans la corruption, sans pourtant se servir absolument pour cet effet des aliments cruds, indigestes & incapables de se fermenter, parce qu'ils sont privés de ce bon suc qui doit vivifier le sang, & qu'ils ne manqueroient jamais de causer un excez de crudité, & par consequent plusieurs maladies chroniques & dangereuses.

C'est pourquoy, comme il ne s'agit que de conserver le sang dans une juste temperature, entre la crudité & la maturité, en empéchant la dissipation des principes actifs que les aliments luy communiquent dans la nutrition, il faut premierement commencer par le pain, que nous avons dit contenir quantité de ces principes, qui ne doivent pas étre exaltés dans cette rencontre comme dans un autre où il seroit besoin de procurer le contraire; & qui par consequent ne doit

pas étre preparé avec un levain trop volatil, comme est celuy de la fleur de bierre, qui par son mouvement augmenteroit l'activité de ses principes, & luy causeroit la legereté & la douceur qui sont les effets d'une parfaite maturité: Mais au contraire avec le levain d'une paste fermentée, qui a déja acquis une acidité un peu austere, avec un peu de sel marin, qui suivant la commune experience resiste puissamment à la pourriture, parce que l'acidité de ce sel fige & arreste le mouvement des esprits sulphurés pour les retenir dans le mélange & luy communiquer une legere crudité.

Il ne faut pas aussi qu'il soit fait de la plus fine fleur de farine, qui produiroit un sang trop subtil, trop actif & facile à se resoudre; mais plûtôt de celle qui est plus ferme & dans laquelle il sera resté quelque petite quantité du son le plus

leger, qui ne peut jamais causer aucun desordre, parce qu'il n'entre pas dans la masse du sang, & qu'il se separe toûjours dans les premieres digestions, où il demeure ordinairement pour lascher le ventre par sa qualité detersive, & procurer ainsi la décharge des autres excrements.

Mais comme nous avons dit qu'il falloit éviter les petits vins qui n'engendroient que des crudités, aussi ne faut il pas que ceux qui ne menent pas une vie laborieuse se servent pour leur nourriture d'autre pain que de celuy de froment, à cause des superfluités nuisibles qu'ils pourroient produire, comme ceux qui se font de seigle, d'orge, de millet, de panic, de bled de Turquie & autres sortes de legumes; qui n'ont pas assez de principes actifs pour acquerir la fermentation necessaire à la digestion; ny se débarasser des principes pas-

ſifs où ils ſont enſevelis, & qui par conſequent ne feroient qu'un ſang crud & remply de glaires, de colle & de tartre, à moins qu'il ne fut continuellement ſubtiliſé par le mouvement d'un grand travail, comme font les païſants de la campagne, ou les autres manœuvres qui s'en nourriſſent.

Secondement, quoy-que le meilleur vin ſoit le plus propre pour la nourriture, & qu'il ſoit vray qu'il ne puiſſe jamais faire du mal, quand il eſt pris avec moderation & qu'il eſt bien trempé comme il faut, neanmoins parce que dans le temps de la contagion il eſt bon de s'éloigner encore un peu plus de la maturité que dans un autre temps, & par conſequent rendre les aliments un peu plus cruds, c'eſt à dire, retenir & engager davantage leur principes actifs, comme nous avons dit du pain; auſſi pareillement nous dirons, que le vin doit être gouverné

verné à peu prez de la même maniere ; c'est à dire, qu'il faut le faire tant soit peu fermenter dans la cuve avec la grappe, l'écorce & les grains du raisin tous froissés & rompus, auparavant que d'en exprimer le suc, qui a la verité ne sera pas si delicieux que s'il n'étoit pas ainsi cuvé, mais qui cependant contiendra les mêmes principes actifs qu'il avoit auparavant dans les meilleurs raisins dont il est sorti, avec cette seule difference qu'ils seront un peu plus embarrassés dans les parties salines, aspres & austeres de la grappe, de l'écorce, & des pins du raisin qui se seront dissoutes avec luy dans l'ébullition qu'il aura contracté par cette preparation qu'on fait ordinairement pour luy donner une legere crudité, comme nous avons dit au premier chapitre de ce livre, par le moyen de laquelle il aura cette qualité, non seulement de durer

plus long-temps, mais encore de faire un ſang de même nature, qui ſera plus ferme, plus ſolide & moins ſujet à la corruption.

A l'egard des chairs des animaux que nous avons ſpecifiés cy-deſſus, qui contiennent auſſi quantité de principes actifs, & qui ſont propres à vivifier le ſang, & luy procurer bien ſouvent dans la ſuitte un excés de maturité, il faut par conſequent les aſſaiſonner moderement avec les acides, afin de leur donner un peu de crudité qui calmera l'activité de leurs mouvement, & les empéchera de ſortir ſi-tôt du mélange; c'eſt pourquoy il faut éviter les aux, les oignons, les pourreaux, les échallotes, la moutarde, le poivre, les geroffles, la muſcade, la canelle l'écorce d'orange, & les autres ſortes d'épiceries & aromats dont on fait ordinairement les ragoûts, qui feroient

pour lors extremement dangereux, parce qu'ils ne manqueroient pas d'augmenter le mouvement du sang, & d'exalter d'une maniere extraordinaire ses principes, qui par consequent le mettroient dans une disposition prochaine à se corrompre.

Ainsi ces sortes de viandes, que nous reconnoissons pour les meilleures de toutes, ne doivent être servies que de deux manieres les plus simples, c'est à dire, boüillies ou rôties, en faisant cuire avec les premieres l'ozeille, le sempervivum, le pourpier, l'oxitriphyllum, & les autres herbes acides, ou celles qui contiennent un suc nitro-tartareux, & qui par consequent ont aussi quantité de parties fixes, comme sont la bourrache, la buglosse, la laituë, & l chicorées, qui communiqueront leurs qualités au potage & à la viande. Comme aussi il faut user des dernieres aprez

les avoir arroſées avec le verjus, le ſuc d'orange, de citron ou de grenade; ou bien avec un peu de vinaigre, qu'il faudra moderer ſuivant que les differentes conſtitutions de ceux qui auront le ſang plus ou moins meur l'exigeront pour procurer cette legere crudité.

Pour les viandes noires, qui ſont communes aux oyſeaux de riviere, & aux autres venaiſons de cette ſorte, quoy qu'elles ne ſoient pas de ſi bon ſuc que les autres, neanmoins elles ne ſont pas contraires dans cette occaſion, puis qu'elles ont les mêmes qualités du ſang d'où elles procedent, qui eſt plus crud, plus épais, & plus noir, parce que l'acide qui predomine s'étant uny avec ſes parties les plus fixes, & ayant ainſi concentré les principes actifs, il a contracté cette couleur, qui eſt la veritable marque de la crudité, & non pas de la chaleur, & d'un ſang brûlé, comme

pense mal à propos la Medecine de chaud & de froid, puisque l'experience nous fait voir tous les jours que les acides (qui méme dans le sentiment de cette fausse doctrine rafraichissent) ne manquent jamais d'épaissir & noircir le sang aussi-tôt qu'on les méle ensemble.

C'est aussi en faveur de cette legere crudité, qu'aprez le repas on peut permettre l'usage d'un peu de fruits acides, comme sont les cerises & les prunes aigres, les pommes reinettes, les groiselles & les raisins verds, & les coings confits; mais sur tout il faut éviter les fraises, les framboises, les meures les cerises & les prunes douces, les abricots, les pesches, les melons, & generalement tous les fruits qui peuvent acquerir leur maturité dans la premiere saison, ou sur la fin de l'esté, parce que non seulement ils sont de méchant suc pour être trop humides, mais encore

parce qu'ils se corrompent tres facilement à cause de l'exaltation de leurs principes actifs, qui sortent continuellement du mélange par l'exhalaison de leur bonne odeur qui paroit si évidemment dans ces sortes de fruits, & qui flatte si agreablement les sens de l'odorat & du goût, qu'ils obligent plusieurs personnes d'en faire bien souvent un mauvais usage ; mais particulierement des melons, que le vulgaire met au nombre des fruits indigestes & capables de faire des crudités, & qui pour cette raison veut qu'on les serve avec les viandes les plus succulentes, & avec les vins les plus delicieux & les plus purs, pour corriger (comme il dit) la crudité de ces fruits, sans pourtant prendre garde que c'est le veritable moyen de les faire corrompre en augmentant ainsi leurs maturité, qu'il faudroit au contraire corriger par un regime entierement opposé;

c'eſt à dire, non ſeulement avec des aliments plus cruds, mais encore avec tres-peu de vin, & beaucoup d'eau qu'il faudroit boire par deſſus, afin d'affoiblir le mouvement de leurs principes actifs déja extraordinairement exaltés : comme auſſi les aſſaiſonner avec le ſel qui les concentrera par ſon acidité, & leur donnera une moyenne crudité, qui les preſervera de la pourriture, par laquelle ils contracteroient une ſi grande acrimonie, qu'ils exciteroient des mouvements convulſifs dans l'eſtomac & dans les inteſtins, pour produire cette maladie qu'on appelle *le cholera morbus*, dans laquelle le vomiſſement & le cours de ventre qui ſurviennent tout-à-la fois, ſont ſi violents qu'ils épuiſent entierement les forces dans tres-peu de temps ; & cauſent par conſequent une mort certaine & inévitable.

Quand aux poiſſons qui demeu-

rent toûjours dans les eaux, bien qu'ils ne ſoient pas expoſés à la malignité de l'air comme les autres animaux, qui en peuvent recevoir les méchantes impreſſions, & qu'ils paroiſſent contenir quantité de principes paſſifs, qui pourroient fournir un aliment capable d'entretenir cette moyenne crudité du ſang, que l'on doit toûjours procurer ; neanmoins parce que ces ſortes d'animaux ne contiennent presques point de principes actifs, ſinon quelques ſoufres extremement impurs, qui ne ſont pas même retenus dans le mélange par aucun ſel fixe, comme il paroit dans leur reſolution que l'on fait par le moyen de la Chymie, où il ne ſe trouve preſque point de ce ſel, qui devroit ſervir de lieu & de milieu pour les incorporer avec les parties aqueuſes dont ils abondent, qui est la raiſon pour laquelle on les doit aſſaiſonner avec beaucoup

de

de ſel pour ſuppléer à ce deffaut qui les fait bien-tôt exhaler avec la puanteur inſupportable qui leur eſt propre , dans la corruption qu'ils contractent avec une facilité ſi prompte & ſi frequente qu'ils ne vaillent rien du tout pour la nourriture , non ſeulement dans le temps de la contagion, mais encore dans toute autre rencontre.

Enfin comme les acides ſont les vrais preſervatifs des Fiévres malignes , parce qu'ils empêchent la maturité du ſang, ſans laquelle il ne pourroit tomber dans la pourriture, l'on peut encore quelque fois boire des ſyrops de limon, de verjus, de groiſelle, de berberis, de grenade, où de ceriſes aigres, dans un grand verre d'eau de fontaine, particulierement dans les chaleurs de l'eſté , lors que la ſoif eſt plus frequente, & qu'il eſt plus neceſſaire de moderer le mouvement

du sang qui est plus actif dans cette saison que dans les autres.

Bien que le mouvement & le repos soient capables de causer la crudité ou la maturité du sang, parce que leurs qualités sont de même nature que les principes qui predominent dans ces deux sortes de temperaments, & que par consequent il semble que le dernier soit plus propre que l'autre dans cette occasion, neanmoins comme l'excez est toûjour ennemy de la nature, suivant le cinquante-uniéme Aphorisme du second livre, *omne siquidem nimium naturæ inimicum*. Il faut aussi pour la conservation de la santé, que le bon usage de ces choses tende toûjours à contenir le sang dans une juste temperature entre ces deux extremités, & par ainsi il faut éviter l'oisiveté qui ne s'accorderoit pas avec cette legere crudité des aliments que nous avons tant recom-

mandée, parce qu'elle l'augmenteroit excessivement, en étouffant la chaleur naturelle sous le poids des superfluités qui demeureroient dans les dernieres digestions, à moins qu'elle ne fut suscitée par le mouvement d'un exercice moderé, dont il se faut toûjours servir pour digerer insensiblement les crudités, faciliter la transpiration, & procurer la décharge des superfluités qui surabondent, sans pourtant passer aux exercices violents & laborieux, qui dans le temps de la contagion seroient dangereus, non seulement pour ceux qui auroient le sang meur, ou qui se seroient nourris d'aliments de cette nature parce que leur mouvement dégageroit les principes actifs & par consequent les feroit sortir du mélange; mais encore pour les autres qui l'auroient aussi plus crud pour s'être servis d'une nourriture indigeste, parce qu'il

produiroit enfin la maturité qu'il faut toûjours éviter.

A l'égard du sommeil & des veilles, il faut aussi observer une juste moderation dans leur retour reciproque ; car puisque le sommeil est absolument necessaire pour renouveller les esprits dissipés par les veilles, & reparer les forces épuisées par le travail, en procurant le repos des fonctions animales ; comme aussi pour faciliter la coction qui se doit faire dans les premieres digestions, en fortifiant les levains naturels par une chaleur moderement concentrée. La veille doit pareillement succeder quand cette coction est achevée, afin de distribuer l'aliment digeré pour la nourriture de toutes les parties du corps, & de procurer l'évacuation des superfluités nuisibles qui resultent de la digestion, en exerceant les sens engourdis, & perfectionnant leurs mouvements ani-

maux & naturels qui sont necessaires pour cet usage.

C'est pourquoy il faut éviter l'excez de ces choses, lesquelles suivant le troisiéme Aphorisme du second livre d'Hippocrate, sont toûjours préjudiciables, *somnus & vigilia utraque modum excedentia malum*, parce que le sommeil immoderé étouffe la chaleur naturelle en empêchant l'évacuation des excrements, qui par consequent remplissent le sang d'impuretés grossieres ou vaporeuses, & troublent le mouvement des principes actifs qui doivent être moderement exaltés pour faire la dissolution & la coction des aliments, d'où vient qu'il s'engendre quantité de crudités superfluës qui engourdissent les sens, affoiblissent l'esprit, & rendent le corps lourd, pesant, & sujet à beaucoup d'infirmités; & c'est de la que viennent aussi bien souvent les Fiévres lentes,

parce que ce ſommeil immoderé déreglant le mouvement des principes actifs qui s'agitent dans la confuſion de ces parties ſuperfluës, il cauſe un boüillonnement du ſang ſemblable à celuy du vin nouveau, qui par conſequent ſeroit bien dangereux dans le temps de la contagion, parce qu'il pourroit facilement acquerir une entiere pourriture.

Que ſi le ſommeil immoderé eſt ſi préjudiciable, les veilles exceſſives le ſont encore bien d'avantage, parce qu'elles agitent extraordinairement les eſprits qui s'échauffent, s'enflamment & ſe diſſipent entierement; de maniere qu'il arrive de-là par une conſequence infallible que les forces s'abbatent, à moins que les principes actifs du ſang ne ſe dégagent inceſſamment de leurs contraires pour ſuppléer à cette perte, & que par conſequent ils n'allument la Fiévre

par l'impetuoſité de leur mouvement, qui les fait bien ſouvent ſeparer les uns des autres, & enfin tomber dans la diſſolution ; ce que l'on peut au contraire éviter quand les veilles ſont contre nature, en ſe procurant artificiellement le ſommeil, avec les remedes ſomniferes & anodins, tels que ſont la décoction de laituë, les fleurs de violettes, & de nymphea, avec le ſyrop de pavot rouge, ou même de pavot blanc, qui ſe peuvent donner depuis une demie once juſques à une, & même quelques fois juſques à deux, ſuivant qu'il eſt plus ou moins difficile de procurer le ſommeil.

Comme les aliments dont nous nous ſervons pour la nourriture, contiennent quantité de ſuperfluités qui ſe doivent ſeparer dans les digeſtions, il eſt neceſſaire qu'elles ſoient inceſſamment évacuées, de peur qu'étant retenuës

trop long-temps elles ne tombent enfin dans la corruption, & qu'elles ne causent plusieurs maladies dangereuses par leurs mauvais levain, qui peut détruire la combinaison des principes du sang, & par ce moyen luy faire acquerir cette insigne pourriture que nous avons dit être la cause conjointe des Fiévres malignes.

Ainsi les excrements qui sont contenus dans les premieres voyes, ayant plus de disposition à se corrompre que les autres, il faut que la nature s'en décharge tous les jours d'elle-méme, ou bien pour y suppléer il faut les évacuer artificiellement avec les lavements laxatifs, puis qu'il est certain que ceux qui ont le ventre libre sont moins sujets aux maladies que les autres, suivant le commentaire sur l'Aphorisme trente-troisiéme du sixiéme livre d'Hippocrate, *Quibus alvus libera est minus morbis corripiuntur.*

Pour les passions de l'ame qui peuvent causer quantité de desordre dans le temperament, elles ne sont pas moins à éviter que l'excés des autres choses non-naturelles ; & pour cét effet il faut s'accommoder au temps, & s'exercer aux choses bonnes, serieuses, & agreables, afin de se tenir l'esprit contant ; & dans une douce tranquillité, qui ne manquera pas de produire une joye moderée, qui est la seule passion de l'ame, capable d'entretenir & de conserver la temperature du sang dans une juste médiocrité pour réjouïr le cœur, subtiliser les esprits, & susciter doucement la chaleur naturelle.

Ce qui ne se peut recontrer dans les autres passions qui l'agitent au contraire, & le font flotter differemment, tantôt du dedans au dehors, & d'autres fois du dehors au dedans ; de maniere qu'ils

troublent par ce moyen le mouvement de sa circulation, & celuy de sa fermentation.

Premierement, parce qu'elles exaltent extraordinairement ses principes actifs, qui par consequent se peuvent dissiper dans une joye excessive; ou bien parce qu'elles le font boüillir, & luy causent une grande rarefaction par le dégagement de ses parties sulphurées qui l'échauffent, l'enflamment, & le font paroître au dehors avec rougeur dans la cholere, qui pour cét effet est d'autant plus à craindre qu'elle dipose le sang, non-seulement à recevoir avec plus de facilité les impressions veneneuses du dehors, parce que ses parties sont moins unies dans cette agitation; mais encore pour la même raison elle le dispose à tomber dans la corruption.

Secondement, parce qu'elles engagent les principes actifs du

ſang dans la maſſe groſſiére & péſante de leurs contraires ; qui par conſequent l'empêchent de ſe fermenter, & retardent le mouvement de ſa circulation dans le cœur, & les autres parties interieures, où il reſte à demy figé, en laiſſant les extremités ſans chaleur & ſans couler, & cauſant des ſuffocations, des deffaillances, des ſyncopes, & bien ſouvent la mort ſoudaine : comme il arrive ſubitement & violemment dans la terreur, & inſenſiblement & lentement dans la triſteſſe, qui produiſent de tres-méchants effets, & qui pour cette raiſon ſont toûjours extremement dangereuſes, parce qu'elles dereglent le mouvement naturel du ſang, qui eſt abſolument neceſſaire pour faciliter la tranſpiration, ſans laquelle il ne manqueroit jamais de ſe corrompre, comme dit le Poëte,

Et vitium cupiunt ni moveantur aquæ.

Quoy-que la diette puiſſe bien corriger les vicieuſes alterations qui procedent de l'excés de la crudité, ou de la maturité, en obſervant un regime qui leur ſoit contraire ; comme auſſi diminûer la plenitude qui ſe ſeroit faite par une trop grande, ou trop bonne nourriture, en ſe ſervant pour cét effet de l'abſtinence, ou des aliments moins nourriſſants, afin de prevenir les ſuittes facheuſes que cette plenitude à coûtume de produire, en empéchant la tranſpiration des ſuperfluités ſulphurées, qui ſe doivent continuellement exhaler de la fermentation du ſang, leſquelles ne pourroient ſortir faute d'eſpace, ſi les vaiſſeaux êtoient trop pleins; & qui par conſequent ne manqueroient pas d'augmenter ſon mouvement naturel & de cauſer

la Fiévre ; Mais parce que cela ne se pourroit faire que fort lennement par la diette, il est plus utile & plus avantageux dans cette occasion de se servir du remede que nous fournit la Chirurgie par la saignée, dont on se doit toûjours servir quand cette vicieuse plenitude se rencontre, suivant le sentiment d'Hippocrate, au troisiéme Aphorisme du premier livre, *Horum igitur causa bonum cum habitum solvére conducit haud cunctanter*: Particulierement lors qu'elle se manifeste par la plenitude des chairs & la pesanteur de tout le corps, qui cause une lassitude & une difficulté de se mouvoir, parce que les veines sont extraordinairement tenduës par l'abondance du sang qu'elles contiennent, qui fait qu'elles grossissent & enflent si excessivement les muscles qu'ils ne peuvent pas se plier avec la même facilité qu'ils

faiſoient auparavant, pour exercer leurs fonctions animales ; d'où vient que la couleur eſt plus vive, la chaleur plus grande, la reſpiration plus courte, le ſommeil plus engourdy & plus long, & les urines plus colorées que de coûtume.

Mais ſi la Chirurgie eſt neceſſaire pour vuider la plenitude par la ſaignée, afin d'empécher le boüillonnement du ſang qui luy ſuccede ſi ſouvent, & qui eſt ſi dangereux dans le temps de la contagion, la Pharmacie eſt bien encore plus utile, puis qu'elle nous peut donner le moyen de nous preſerver des Fiévres malignes, ſoit par les medicaments purgatifs, qui doivent chaſſer les ſuperfluités nuiſibles, ſoit par les remedes qui peuvent reſiſter à la pourriture.

Ainſi pour commencer par les purgatifs, je dis qu'il faut bien

prendre garde de s'en ſervir pour ſe précautionner de ces ſortes de maladies, auſſi-bien que de beaucoup d'autres lors qu'on eſt encore dans une parfaite ſanté, d'autant qu'ils ne peuvent jamais étre utiles dans cét état, & que tout au contraire ils ſont toûjours fort préjudiciables, comme le remarque Celſus, au premier chapitre, du premier livre, *Cavendum tamen eſt ne in ſecunda valetudine adverſæ præſidia conſumantur.* Parce que ceux qui ſe portent bien ne peuvent jamais que tres-difficilement ſouffrir l'action des medicaments purgatifs, qui produiſent un mouvement extraordinaire dans la fermentation du ſang, pour ſeparer le pur de l'impur, & qui pour cette raiſon ne peuvent manquer lors qu'ils ſont privés de cét effet de le troubler & de diſſiper ſes principes les plus actifs dans cette agitation, pour cauſer bien ſou-

vent des deffaillances, qui accompagnent presque toûjours cette dissolution, suivant les Aphorismes trente-six & trente-sept du second livre, *sana habentes corpora Pharmacis purgati cito exolvuntur, & qui bona sunt valetudine purgationes difficulter ferunt.*

C'est pourquoy auparavant que de s'en servir, il faut toûjours étre assuré que la masse du sang ou les premieres voyes soient remplies des excrements superflus, qui demandent d'étre incessamment évacués, afin de choisir pour cét effet les purgatifs les plus moderés, comme le Sené, la Manne, la Rhubarbe, les Tamarins, & le Syrop rosat; de peur qu'en sejournant trop long-temps ils ne contractent enfin cette insigne pourriture, qu'ils pourroient ensuite communiquer par leurs mauvais levain, & ainsi produire ces Fiévres malignes, que l'on pourra au contraire

aisement

aisement éviter par l'usage de ces remedes.

Que si les medicaments purgatifs ne se doivent jamais donner lors que le sang est pur, il faut au contraire que ceux qui doivent resister à la pourriture soient particulierement employés dans ce temps là, où les principes actifs s'étant dégagés des principes passifs ils ne peuvent souffrir aucunes superfluités sans les faire sortir du mélange par l'impulsion de leurs mouvement naturel, qui est le veritable état de la maturité & par consequent le plus proche de la corruption.

Ainsi il ne resteroit plus pour terminer toutes les indications que nous avons proposées dans ce chapitre, que d'expliquer en quoy consiste la vertu des remedes qui peuvent empêcher la pourriture du sang; mais comme nous avons déja dit que les acides ne man-

quent jamais de produire la crudité, qui ſuivant le mouvement naturel des choſes ne pouvoit paſſer immediatement à la corruption, il s'enſuit de là que l'on peut ſe ſervir avec ſuccez du verjus, du vinaigre, du ſuc de limon, & des autres acides de cette eſpece, dans leſquels on pourra tremper quelques morceaux de pain, & les manger le matin à jeun, & même les reïterer environ deux ou trois heures aprez dîner, & ainſi continûer ſucceſſivement tous les jours, ſuivant la pratique de pluſieurs Auteurs.

Cependant quoy-que ce remede qui eſt fort ſimple & tres facile, ne ſoit pourtant pas moins utile pour produire la crudité du ſang, & ainſi le preſerver de la corruption, neanmoins comme nous avons dit qu'il ne falloit pas le rendre abſolument crud à cauſe des ſuittes facheuſes qui pourroient

proceder de cét excez, & que pour cette raison il faut entretenir une juste temperature entre la crudité & la maturité, ainsi que nous avons dit de l'usage des aliments, qu'il failloit se servir de ceux qui contiennent des principes actifs, & les arrêter dans le mélange, en leur procurant une mediocre crudité ; aussi pareillement il est certain qu'il n'y a rien qui soit comparable à cette celebre composition de Paracelse, qui se fait avec l'aloës, la mirrhe, & le saffran, de chacun trois onces, qu'il faut mettre dans un mattras à long col, & verser par dessus vingt onces d'esprit de vin, avec autant d'esprit acide de vitriol; aprés quoy il les faut boucher exactement dans un vaisseau de rencontre, & le lutter avec du blanc d'œuf, de la farine, & une vessie moüillée par dessus, pour les mettre en digestion à une chaleur lente, pendant

l'espace de quatorze jours, & ainsi il se fera un extrait d'une liqueur un peu noire, laquelle il faudra filtrer par le coton dans un entonnoir couvert, qui soit posé sur une phiole à col étroit, pour empêcher qu'elle ne s'évapore, afin de la garder bien bouchée pour s'en servir tous les matins à jeun dans un verre de vin blanc, ou bien dans un boüillon.

C'est ce remede qui pour ses grandes & admirables vertus est appellé l'elixir des proprietés, & dont l'usage est si necessaire pour se garantir des Fiévres malignes: Premierement, parce qu'il peut preserver le sang de la pourriture par le moyen de l'aloës & de la mirrhe, où les esprits sulphurés & recuits qui s'y rencontrent se sont unis si étroitement, qu'ils ont produit leur salutaire & balsamique amertume, qui est tellement incorruptible qu'il n'y a point

d'agent naturel qui la puisse faire changer de nature, pour acquerir un autre saveur, sans détruire les principes substantiels qui l'ont produit, ou bien les faire sortir du mélange ; ce qui arrive d'autant plus difficilement, qu'ils ne sont plus si volatils qu'ils étoient auparavant que d'être ainsi recuits, & c'est ce qui est cause que ce suc, ou cette gomme qui ont cette qualité se conservent aussi plus long-temps sans se corrompre ; & que non seulement ils sont utils pour se preserver de la pourriture, mais encore qu'on les employe à embaumer les corps morts, pour les rendre en quelque façon incorruptibles, comme nous lisons au chapitre dix-neufviéme de Saint Jean, où il est rapporté, qu'un Prince Juif apporta une mixtion d'environ cent livres d'aloës & de mirrhe pour embaumer & conserver le Corps sacré de nôtre Sauveur

JESUS-CHRIST, quoy qu'il fut incorruptible de sa nature.

Enfin comme les autres choses qui entrent dans cette composition n'ont été ajoûtées que pour entretenir & conserver le sang dans une juste temperature, entre la crudité & la maturité, il faut aussi considerer, que quoy-que le saffran aye des principes actifs qui ont été extraits & exaltés par ceux de l'esprit de vin, neanmoins parce qu'il a aussi quantité de parties passives & astringentes, qui sont capables de les retenir dans le mélange & leur causer une mediocre crudité ; aussi semblablement l'esprit acide du vitriol retient, arreste & fixe ceux de l'esprit de vin afin qu'ils ne puissent acquerir la maturité, & qu'ainsi toutes ces choses qui sont mélangées avec une methode si raisonnable, ne puissent manquer de produire les admirables & salutaires effets que

nous avons attribués à cette celebre composition, qui peut servir d'une Medecine universelle pour empêcher le sang de tomber dans la pourriture, & par consequent nous preserver des Fiévres malignes.

Ecce enim veritatem dilexisti incerta, & occulta sapientiæ tuæ manifestasti mihi, Psal. 50.

FIN.